

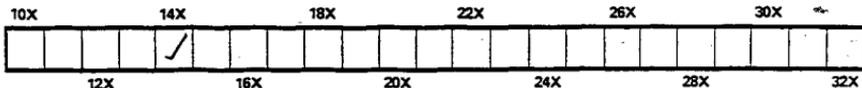
Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



Bibliot.

Le Séminaire de Québec

3, rue de l'Université,

Québec 4, QUE.

263

(138)

COURS ABRÉGÉ
D'HISTOIRE ANCIENNE

CONTENANT

**l'histoire de tous les peuples de l'antiquité jus-
qu'à Jésus-Christ**

A L'USAGE DES INSTITUTIONS ET DES AUTRES ÉTABLISSEMENTS
D'INSTRUCTION PUBLIQUE

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX

Chanoine honoraire de Langres, Docteur en Théologie,
Auteur des Cours complet et abrégé d'Histoire et de Géographie, etc.

OUVRAGES APPROUVÉS POUR LA PLUPART

Par LL. EE. Cardinaux Archevêques
de Besançon, Tours, et NN. SS. les Evêques de Châlons, Chartres,
Dijon, Langres, Luçon, Montauban,
Nancy et Toul, Perpignan, Saint-Denis (Réunion), etc.

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UNE TABLE SYNCHRONIQUE ET D'UNE
TABLE ANALYTIQUE.



Bibliothèque,

Séminaire de Québec,

3^e rue de l'Université,

Québec 4, QUE.

QUÉBEC

J. A. LANGLAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

177, Rue St. Joseph, St. Roch.

1877.



AVERTISSEMENT.

Dans cette nouvelle édition, nous nous sommes préoccupé principalement de la disposition d'esprit des enfants, et sans placer les nations dans un ordre chronologique rigoureux, nous nous sommes efforcé de rendre l'histoire accessible à leur intelligence.

Nous avons donc présenté isolément et successivement l'histoire de chacun des peuples de l'antiquité, qui sont restés en dehors du mouvement de la civilisation grecque. Les temps anciens offrent, il est vrai, une suite non interrompue de faits auxquels les divers peuples ont successivement concouru, mais nous avons pensé que les élèves retireraient plus de fruit de l'étude complète de l'histoire de chaque nation sans être obligés de passer de l'une à l'autre, et souvent de revenir sur leurs pas, ce qui occasionne dans leur esprit une grande confusion, et est pour eux un véritable écueil. L'esprit aime à rester quelque temps sur le même terrain : or, le mélange de toutes les nationalités antiques oblige à des retours trop fréquents qui ne sont pas exempts de fatigue.

Dans cet ouvrage, qui résume l'histoire de toute l'antiquité, nous avons d'abord résumé d'un seul trait l'histoire sainte, parce qu'avant de commencer l'étude de l'histoire ancienne proprement dite, il est utile que l'élève repasse les faits qu'il a dû apprendre l'année précédente.

Nous avons ensuite traité l'histoire des Egyptiens, des Phéniciens, des Arabes, des Assyriens, puis tous les éléments sont venus naturellement se fondre dans l'histoire de la Grèce qui joue un grand rôle parmi les nations civilisées. Cette méthode de parcourir isolément l'histoire d'un peuple, ne nous empêche pas de faire remarquer à l'occasion, par une note, que dans le même temps que l'un d'eux accomplissait tel événement, un autre accomplissait tel autre, et le rapprochement est d'autant mieux saisi que l'enfant a déjà fait connaissance avec chacun d'eux.

Nous avons placé à la fin du volume et sous forme d'appendice plusieurs chapitres qui renferment des considérations sur l'accord des sciences avec le récit de la Genèse et une histoire abrégée des Indiens et des Chinois.

Nous avons divisé ce petit livre en trois parties, et chaque partie en plusieurs sections ; ces sections sont elles-mêmes divisées en paragraphes et en alinéas : chacune de ces divisions est très-courte pour être plus parfaitement apprise par les élèves. Les maîtres

pourront donc ainsi faire étudier un chapitre entier ou seulement une partie de ce chapitre.

Chaque chapitre est suivi d'un questionnaire au moyen duquel on pourra interroger les élèves et s'assurer qu'ils ont compris ce qu'ils ont lu.

Nous donnons à la fin du volume un tableau synchronique des principaux événements de l'histoire ancienne qui sera d'un grand secours pour les exercices de chronologie.

Enfin cet ouvrage se termine par une table analytique de tous les noms cités dans le volume, au moyen de laquelle on pourra de suite trouver un fait ou un personnage sur lequel on voudrait le consulter.

Par cette édition, à laquelle nous avons donné tous nos soins, nous espérons avoir enfin rendu l'étude de l'histoire ancienne non-seulement facile, mais attrayante pour les enfants.

Les maîtres trouveront d'utiles développements à leurs cours dans le *Précis de l'Histoire ancienne* que nous avons publié, et qui, comme tous nos livres d'histoire, a été honoré de nombreuses approbations ecclésiastiques.

HISTOIRE ANCIENNE.

NOTIONS PRELIMINAIRES.

1. DÉFINITION ET OBJET DE L'HISTOIRE. — L'histoire est le récit sincère des faits accomplis. Elle a pour but d'initier chacun à la connaissance du passé, de développer le jugement par l'expérience de tous les siècles, d'enflammer le cœur d'amour pour la vertu par le spectacle des grandes actions qu'elle offre à l'admiration, de rendre le vice horrible en flétrissant les fautes et en montrant les abîmes où le crime aboutit, enfin de faire admirer la Providence, dirigeant toutes choses avec une merveilleuse sagesse. Les hommes les plus profonds, frappés de l'intérêt puissant qui s'attache à l'histoire, en ont toujours fait l'objet d'une étude spéciale, persuadés, comme l'a dit Bossuet, *Qu'il est honteux, non-seulement à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde.*

2. GRANDES DIVISIONS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE. — L'histoire universelle, c'est-à-dire le récit des faits qu'ont accomplis, dans le long cours des siècles, toutes les races qui se sont succédé sur la surface du globe, se divise en deux grandes périodes : l'*histoire ancienne* et l'*histoire moderne*. La première commence à la création du monde et se termine à la chute de l'empire romain ; la se-

seconde s'étend depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours.

Mais chacune de ces grandes périodes se subdivise à son tour en deux parties. Ainsi l'histoire ancienne forme : 1^o l'*histoire ancienne proprement dite*, depuis la création jusqu'à la fondation de l'empire romain par Auguste ; 2^o l'*histoire romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des Barbares. L'histoire moderne forme : 1^o l'*histoire du moyen âge*, qui comprend le temps écoulé entre les invasions qui ont détruit l'empire romain d'Occident, et celles qui ont renversé l'empire romain d'Orient (395-1453) ; 2^o l'*histoire moderne proprement dite*, qui s'étend depuis la prise de Constantinople (1453) jusqu'à nos jours. Cependant on peut encore distraire de celle-ci l'*histoire contemporaine*, qui commence en 1789, à la révolution française.

3. PÉRIODES LES PLUS REMARQUABLES DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES TEMPS ANCIENS.— Dans l'*histoire ancienne proprement dite*, on distingue quatre périodes : 1^o depuis la création du monde, jusqu'à la dispersion des hommes après le déluge (4963-3308) ; 2^o depuis la dispersion des hommes, jusqu'à la fin des temps fabuleux ou héroïques (3308-776) ; 3^o depuis la fin des temps fabuleux ou héroïques, jusqu'à Alexandre (776-336) ; 4^o depuis Alexandre, jusqu'à la conquête par les Romains de tous les Etats sortis du démembrement de son empire. Cette conquête est à peu près complète au commencement de l'ère vulgaire.

Dans l'*histoire romaine*, il y a trois périodes : 1^o les rois (753-510) ; 2^o la république (510-30) ; 3^o l'empire (30 avant J.-C. 476 après J.-C.). Pen-

dant les deux premières époques, l'histoire de Rome marche parallèlement avec celle des autres nations ; mais lorsque l'empire est fondé, sa puissance envahit tout, l'éclat dont il brille est seul remarqué, et jusqu'à ce qu'il tombe sous les coups des Barbares, son histoire résume les destinées du monde entier.

4. **ÉTENDUE DE L'HISTOIRE ANCIENNE.**—Ainsi que nous l'avons dit, l'histoire ancienne, dans sa plus grande généralité, comprend tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde (4963 ans avant J.-C.), jusqu'à l'invasion des Barbares (395 après J.-C.), et comprend environ cinquante-trois siècles et demi. Mais, sous un point de vue plus restreint, elle ne s'entend que de l'histoire ancienne proprement dite, en faisant abstraction de l'histoire romaine, et s'arrête à peu près à la mort d'Auguste, c'est-à-dire vers le commencement de l'ère vulgaire. C'est seulement cette période de l'histoire ancienne qui fait l'objet de cet *abrégé*.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Qu'est-ce que l'histoire ? Quel est son objet ? Que dit Bossuet au sujet de cette étude ?</p> <p>2. Comment se divise l'histoire universelle ? Quelle est l'étendue de chacune de ces périodes ? Ces deux périodes ne se subdivisent-elles pas ? Où commence et où se termine l'histoire ancienne proprement dite ? — l'histoire romaine ? — l'histoire du moyen âge ? — l'histoire moderne proprement dite ? Ne peut-</p> | <p>on pas former une cinquième division ?</p> <p>3. Combien de périodes peut-on distinguer dans l'histoire ancienne proprement dite ? Combien de périodes présente l'histoire romaine ?</p> <p>4. Quelle est l'étendue de l'histoire générale des temps anciens ? A quelle époque s'arrête l'histoire ancienne proprement dite, séparée de l'histoire romaine ?</p> |
|--|---|

PREMIERE PARTIE.

DES PEUPLES ÉTRANGERS A LA GRÈCE.

PREMIÈRE SECTION.

HISTOIRE DES JUIFS.

CHAPITRE I.

Recit de la Genèse (4963-2907).

1. CRÉATION DU MONDE. — Au commencement, dit l'Écriture, Dieu créa le ciel et la terre par sa parole. Toutefois, l'univers ne sortit pas tout d'un coup des mains de son auteur avec sa forme et sa beauté ; la création fut l'œuvre de six jours. Ce n'était d'abord qu'un chaos ténébreux, assemblage confus de tous les éléments ; mais Dieu dit : "Que la lumière soit," et la lumière fut. Puis le firmament s'étendit au-dessus de la terre, les eaux se rassemblèrent en un même lieu, la surface du globe se couvrit d'herbes et de fleurs, d'arbres et de fruits de toute espèce, les astres parurent dans le ciel, l'air et les eaux reçurent leurs habitants. Le sixième jour, après avoir peuplé la terre de toutes sortes d'êtres vivants, Dieu fit l'homme à son image.

2. ADAM ET EVE.—Adam ouvrit pour la première fois les yeux à la lumière au milieu de

l'Eden, jardin délicieux où la terre lui prodiguait les fleurs les plus belles, les fruits les plus exquis. Le Tout-Puissant, pour faire sentir à l'homme qu'il avait un maître et pour mettre sa fidélité à l'épreuve, lui défendit, sous peine de mort, de toucher au fruit de l'*arbre de la science du bien et du mal*.

Adam resta d'abord fidèle à l'ordre du Seigneur ; mais Dieu lui ayant donné une compagne, celle-ci se laissa tenter par le serpent et séduisit ensuite son mari. Alors Dieu maudit Adam et Eve et les condamna, eux et toute leur postérité, au travail, à la douleur et à la mort.

3. CAÏN ET ABEL. LES PATRIARCHES.—Exilés du paradis terrestre, Adam et Eve descendirent tristement dans cette vallée de larmes où ils commencèrent à mener une vie de douleur et d'affliction. Peu de temps après leur chute, Adam et Eve eurent deux fils, Caïn et Abel. Le premier, jaloux des vertus de son frère, le mit à mort. Aussitôt, déchiré par les remords, il s'enfuit loin des lieux qui l'avaient vu naître ; et, après avoir erré longtemps sur la terre, il jeta les fondements de la première ville, qu'il nomma Hénoch, du nom d'un de ses fils. Ses descendants héritèrent de sa perversité.

Adam fut consolé de la perte d'Abel par la naissance de Seth, qui demeura vertueux au milieu de la corruption générale. On compte dix patriarches ou chefs de famille avant le déluge : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Hénoch, miraculeusement tiré du monde, Mathusalem, celui qui vécut le plus longtemps, Lamech et Noë. La vie sainte de ces patriarches et de leurs descendants, que les Ecritures appellent les *enfants de Dieu*, contrasta

pendant longtemps avec la vie corrompue des descendants de Caïn, qui sont désignés sous le nom d'*enfants des hommes*.

4. LE DÉLUGE.—Cependant le nombre des méchants augmentait à mesure que la race humaine se multipliait, et les *enfants des hommes* entraînèrent dans leur corruption les *enfants de Dieu*. Alors l'Éternel résolut d'anéantir le genre humain par un déluge universel. Noé seul, s'étant conservé pur sur la terre, trouva grâce devant Dieu avec sa famille. Par ordre du Seigneur, il construisit une arche destinée à flotter sur les eaux et il y entra avec sa femme, ses enfants et un couple de tous les animaux. Le jour de la vengeance étant venu, les cataractes du ciel furent ouvertes pendant quarante jours et quarante nuits, la terre entière fut couverte d'eau, et tout périt, excepté ce qui était dans l'arche (3308).

5. DISPERSION DES PEUPLES (2907).—Un an après le commencement du déluge, tous les habitants qui étaient renfermés dans l'arche purent enfin quitter leur retraite. Noé et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, s'adonnèrent à la culture de la terre, qui était devenue plus avare. Noé donna particulièrement ses soins à la vigne, et découvrit l'usage que l'on pouvait faire de son fruit ; mais ne connaissant pas la force du vin, il s'enivra et s'endormit sous sa tente. Cham l'aperçut et appela ses frères pour le railler. Cet acte impie ne pouvait rester sans punition ; aussi la malédiction paternelle frappa-t-elle sa postérité. Noé bénit au contraire Sem et Japhet, et désigna le premier comme héritier des grâces du ciel.

Les hommes, depuis le déluge, vivaient rassemblés dans les vastes plaines qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate, et parlaient une même langue. Lorsqu'ils furent devenus trop nombreux, ils résolurent de se disperser ; mais ils voulurent auparavant, afin de rendre leur nom à jamais célèbre, construire une tour qui s'élèverait jusqu'au ciel. Cette pensée d'orgueil irrita le Seigneur, et il interrompit leurs travaux en confondant leur langage, de sorte qu'ils furent obligés de laisser inachevée cette tour, qui fut appelée *Babel*, c'est-à-dire *confusion*.

L'impossibilité de se comprendre hâta la dispersion des différentes familles. Japhet alla s'établir dans le nord de l'Asie et en Europe. Ses fils furent les premiers ancêtres des Gomariens ou Celtes, des Germains, des Géorgiens, des Arméniens, des Scythes, des Mèdes, des Grecs, des Macédoniens, des Romains et des Thraces, Cham peupla l'Afrique et la partie occidentale de l'Asie. Chus, un de ses fils, fut le père des Ethiopiens ; la race de Mezraïm se répandit en Egypte et en Asie sur les bords de la mer Rouge ; enfin de Chanaan sortirent les Sidoniens, les Phéniciens et les Carthaginois. Sem donna naissance aux Elamites ou Perses, aux Assyriens, aux Hébreux, aux Syriens, aux Lydiens et aux peuples qui habitèrent la partie orientale de l'Asie (1).

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|-----------------------------------|---|
| 1. Racontez la création du monde. | à Adam ? Pourquoi et comment Dieu le punit-il ? |
| 2. Quelle défense Dieu fit-il | |
| | 3. Quels furent les deux pre- |

(1) Voyez dans notre atlas la carte de la dispersion des fils de Noé.

mière enfants d'Adam et d'Eve? Quelle était la vie des patriarches? Combien en compte-on?

4. Quel ordre Dieu donna-t-il à Noé? Comment Dieu punit-il les hommes?

5. Que devinrent les hommes après le déluge? Dans quel pays s'étendit la famille de Japhet? Quelle furent les contrées que peupla Cham? A quelles nations Sem donna-t-il naissance?

CHAPITRE II.

De l'histoire des Hébreux,
depuis Abraham jusqu'au schisme des dix
tribus (2366-962).

I. ABRAHAM.—Le premier ancêtre des Hébreux fut Héber, l'un des fils de Sem. Lorsque les hommes se furent dispersés, ils perdirent peu à peu la connaissance du vrai Dieu, les anciennes traditions s'obscurcirent et les fausses divinités se multiplièrent. Dieu résolut alors de se faire un peuple à part, destiné à perpétuer son culte. Il jeta les yeux sur Abram, fils de Tharé et descendant d'Héber, il le bénit, le fit sortir de son pays, changea son nom en celui d'Abraham, qui signifie en hébreu *Père d'une grande multitude*, lui promit qu'il serait le père d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et lui ordonna la circoncision. Abraham habita sous des tentes comme un voyageur, dans le pays qui devait plus tard appartenir à sa postérité, délivra son neveu Loth de la captivité où l'avait réduit le roi Chodorlahomor, eut d'Agar, que, selon l'usage des Orientaux, il avait prise pour épouse du second rang, un fils qu'il nomma Ismaël, et de Sara sa femme un autre fils appelé Isaac, qui fut

l'héritier de tous ses biens et de toutes les bénédictions du ciel (2266).

2. ISAAC ET SES ENFANTS.—Isaac épousa Rébecca, qu'Éliézer, serviteur de son père, était allé demander à Nachor, frère d'Abraham, qui habitait la Mésopotamie. Rébecca devint mère de deux fils : Esaü et Jacob. Quoique Esaü fût l'aîné, elle témoigna toujours plus de tendresse à Jacob ; mais cette prédilection entraînait, à son insu, dans les desseins de la Providence. Esaü lui-même, poussé par une main invisible, continua l'œuvre de Dieu, en cédant à Jacob son droit d'aînesse. Plus tard, lorsque Rébecca sut qu'Isaac se préparait à bénir son fils aîné, elle substitua Jacob à son frère ; celui-ci, désespéré d'avoir été supplanté, jura de se venger, et Jacob fut obligé de se réfugier chez Laban, frère de sa mère. C'est là qu'après avoir gardé les troupeaux de son oncle, il obtint la main de Rachel qu'il aimait.

Jacob, qu'on appelle aussi Israël, fut le père des douze patriarches qui devinrent, dans la suite, les chefs des douze tribus du peuple d'Israël. Mais la prédilection qu'il avait pour Joseph excita la jalousie de ses frères.

3. JOSEPH EN ÉGYPTÉ (2096).—Joseph fut vendu par ses frères à des marchands, qui le conduisirent en Égypte et le cédèrent à Putiphar, un des principaux officiers de Pharaon, roi d'Égypte. Une calomnie de la femme de son maître le fit jeter en prison ; mais l'esprit de Dieu, qui était en lui, le fit bientôt distinguer d'entre tous les autres prisonniers. Pharaon, ayant eu un songe qu'aucun de ses devins ne pouvait interpréter, Joseph en

donna l'explication en disant qu'il présageait une famine de sept ans, précédée par sept années d'abondance. Le roi, plein d'admiration pour Joseph, lui confia l'administration du royaume, afin qu'il prit des mesures contre la famine qu'il lui prédisait. Les frères de Joseph, ayant souffert de ce fléau dans leur pays, vinrent en Egypte pour acheter du blé. Joseph les reçut avec bonté, se fit connaître à eux et obtint du roi qu'ils s'établissent dans les vastes campagnes de Gessen, pour y continuer la vie pastorale.

4. SERVITUDE D'EGYPTE (2076-1645).— Les Pharaons, qui montèrent ensuite sur le trône, oublièrent les services que Joseph avait rendus à la nation en la préservant de la famine, et firent peser sur les enfants de Jacob la plus lourde servitude. Ils employaient ces malheureux à des constructions gigantesques, exigeaient d'eux des impôts considérables ; enfin voyant qu'ils commençaient à devenir un peuple puissant, tant leur nombre s'était accru, ils donnèrent l'ordre barbare de jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles à l'instant de leur naissance.

5. MOÏSE ET LA DÉLIVRANCE.— Dieu fut touché des maux qu'endurait son peuple et lui envoya Moïse pour libérateur. Sa mère ne pouvant le soustraire à la loi d'extermination, l'avait, peu de temps après sa naissance, couché dans une petite corbeille enduite de bitume, afin de l'exposer, parmi les roseaux, sur les bords du fleuve (1725). Une fille du roi étant venue pour se baigner, avait recueilli l'enfant ; puis, après l'avoir fait élever à la cour, elle voulut qu'il fût initié à toutes les



sciences des Egyptiens. Dieu inspira à Moïse le dessein de travailler à la délivrance de ses frères, et pour exécuter cette œuvre difficile il lui accorda le don des miracles. Moïse frappa l'Egypte de dix plaies successives pour fléchir l'obstination de Pharaon, qui refusait aux Hébreux la permission de sortir de l'Egypte. Alors ce prince épouvanté céda aux instances qui lui étaient faites ; mais à peine les Hébreux étaient-ils arrivés sur le bord de la mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Aussitôt Moïse commanda aux eaux de se séparer, afin de livrer passage au peuple de Dieu. Les Egyptiens, voyant ce prodige, voulurent suivre la même route, mais les eaux se rejoignirent et Pharaon fut englouti avec son armée (1645).

6. LE DÉSERT ET LA LOI (1645-1605).—Quand le peuple d'Israel eut été affranchi, Moïse, avant de le conduire dans la Palestine ou terre promise, le retint pendant quelque temps dans le désert, afin qu'il perdît les habitudes dégradantes qu'il avait contractées dans la servitude. La loi de Dieu lui fut donnée sur le sommet du Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et il la promulgua devant tout le peuple. Il s'appliqua surtout à lui inspirer de l'horreur pour tous les cultes étrangers, et s'efforça de lui manifester, par des miracles réitérés, la puissance infinie du Dieu qu'il devait adorer. Mais ce peuple opiniâtre et grossier ne savait répondre à tous les bienfaits du Seigneur que par des murmures et des révoltes. Moïse lui-même manqua un jour de foi et de courage ; pour l'en punir, Dieu ne lui permit pas d'entrer dans la terre promise.

7. JOSUÉ (1605-1580).—Après la mort de Moïse, Josué se mit à la tête des Israélites, traversa miraculeusement le Jourdain, fit crouler au son des trompettes sacrées les murs de Jéricho et soumit le pays de Chanaan. Les tribus se partagèrent le territoire qu'elles avait conquis, et chacune d'elles se gouverna par ses anciens. Quand Josué sentit que sa fin était proche, il appela les vieillards et les magistrats d'Israël, et leur recommanda d'observer fidèlement la loi de Moïse. Mais ce sage conseil ne fut pas toujours suivi, et les Israélites méritèrent souvent d'être abandonnés de Dieu et réduits en servitude par les nations infidèles.

8. GOUVERNEMENT DES JUGES (1580-1080).— Mais le Seigneur ne retira jamais la main puissante qui soutenait son peuple, et lui envoya les hommes justes et courageux, qui le tirèrent de la servitude. Othoniel le délivra de la tyrannie de Chusan, roi de Mésopotamie. Le valeureux Aod brisa le joug que le roi des Maobites, Eglon, avait imposé aux tribus de Benjamin et d'Ephraïm. Samgar vainquit les Philistins, qui opprimaient Dan, Juda et Siméon ; et Sisara, général de Jabin, roi d'Azor, fut tué par une femme, la courageuse Jahel, dont la prophétesse Débora chanta la gloire avec tant d'enthousiasme. Les plus remarquables d'entre les juges qui parurent ensuite furent Gédéon, Jephthé et Samson. Gédéon fut suscité de Dieu pour délivrer les Israélites de la servitude des Madianites ; Jephthé se rendit célèbre, après ses victoires, par le sacrifice de sa fille, et Samson fit trembler les Philistins par sa force prodigieuse.

9. ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ (1080). —

Samuel, le dernier des juges, voulut rendre la charge qu'il occupait héréditaire de sa famille, mais le peuple, mécontent de l'administration de Joël et d'Abia, ses fils, demanda à être gouverné par un roi, de même que les autres nations. Le prophète Samuel combattit vivement cette résolution, et dépeignit de la manière la plus énergique la tyrannie et le despotisme de rois qui abusent de leur pouvoir. Ses remontrances ayant été inutiles, il céda aux instances de la nation et sacra Saül, le plus grand et le plus beau des enfants de la tribu de Benjamin.

10. SAUL (1080-1040).—Ce prince affermit son trône par une victoire sur les Ammonites, soumit ses armées à une discipline sévère, remporta de grandes victoires sur les Philistins et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Euphrate. Mais ayant voulu usurper les fonctions du sacerdoce et offrir lui-même un sacrifice, il fut rejeté de Dieu, qui ordonna à Samuel de sacrer un jeune berger de la tribu de Juda, nommé David (1051).

11. DAVID.—David se montra digne, par son courage, du rang élevé où Dieu venait de le placer. Dans une guerre contre les Philistins, il avait osé se mesurer avec le géant Goliath et l'avait terrassé.

Il s'unit de la plus étroite amitié avec Jonathas, fils de Saül, qui, l'ayant admis à la cour, lui accorda la main de sa fille Michol. Mais Saül conçut bientôt contre lui une violente jalousie, et le poursuivit de désert en désert pour le tuer. Cette injuste persécution révéla le courage et la générosité de David, et quand Saül eut succombé avec Jonathas, la tri-

bu de Juda le reconnut pour roi (1040). Les autres tribus s'attachèrent à Isboseth, l'un des fils de Saül; mais sept ans après, Isboseth ayant été assassiné, Israël n'eut qu'une voix pour donner la royauté à David.

Ce prince fut le plus grand des rois d'Israël. Pendant son règne, qui fut de trente-neuf années, il soumit la Syrie et l'Idumée, et étendit son royaume de l'Euphrate à la Méditerranée, de la Phénicie au golfe d'Arabie. Il rechercha tous les moyens d'augmenter la prospérité de la nation et sut rendre ses sujets heureux. Pour achever glorieusement son règne, il se proposait d'élever dans Jérusalem un temple à la gloire de Dieu, mais le Seigneur lui fit annoncer par son prophète que cet honneur était réservé à celui qui régnerait après lui.

12. SALOMON (1001-962).—David eut pour successeur son fils Salomon. Ce jeune prince ayant eu un songe dans lequel Dieu lui promettait de lui accorder ce qu'il demanderait, il pria le Seigneur de lui donner la sagesse. Dieu, touché de sa demande, le rendit non-seulement le plus sage de tous les hommes, mais encore le plus riche et le plus magnifique de tous les rois. La sagesse de Salomon ne tarda pas à éclater dans un jugement qui a particulièrement rendu son nom célèbre. L'Écriture nous apprend aussi qu'il surpassait tout homme par son savoir; qu'il connaissait depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope, humble plante qui rampe sur la terre, et qu'il composa trois mille paraboles et plus de cinq mille cantiques. Mais la merveille de son règne fut le temple qu'il fit construire à Jérusalem par les plus habiles ouvriers

venus de Sidon. Malheureusement, le fils de David, dont la réputation s'était répandue dans tout l'Orient, se laissa égarer par l'orgueil et tomba dans les excès les plus honteux.

13. SCHISME DES DIX TRIBUS (962).—Le Seigneur, irrité, avait annoncé à Salomon que son royaume serait divisé après sa mort. En effet, son fils Roboam s'étant rendu odieux par sa dureté et ses exactions, dix tribus se soulevèrent et, sous le commandement de Jéroboam, de la tribu de Benjamin, formèrent un royaume séparé qui prit le nom de royaume d'Israël. Le fils de Salomon fit d'inutiles efforts pour ramener sous son autorité ses sujets rebelles; il ne conserva sous son sceptre que les tribus de Juda et de Benjamin, qui formèrent le royaume de Juda.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle époque Dieu choisit-il Abraham? Quelle promesse lui fit-il? Quels furent ses enfants?

2. Qui épousa Isaac? Combien Jacob eut-il de fils?

3. Quel traitement Joseph éprouva-t-il de la part de ses frères? Pourquoi Pharaon l'éleva-t-il au premier rang? Comment accueillit-il ses frères en Egypte?

4. Quel fut le sort des Hébreux sous les Pharaons?

5. Par qui furent-ils délivrés? Quelle fut la vie de Moïse avant cette merveilleuse délivrance?

6. Où séjourna le peuple avant d'arriver dans la terre promise?

Que se passa-t-il sur le mont Sinai?

7. Quel fut le successeur de Moïse? Que fit Josué? Quelles fautes commit le peuple de Dieu sous les juges? Comment fut-il puni?

8. Quels furent ses principaux libérateurs?

9. A quelle époque et en quelles circonstances les Juifs demandèrent-ils un roi? Quel fut le premier roi? Par qui fut-il sacré?

10. Par quoi Saül signala-t-il son règne? Pourquoi fut-il rejeté de Dieu?

11. Par quels exploits David se montra-t-il digne du trône?

<p>Quelle fut sa conduite envers Saül? Quelles furent ses conquêtes?</p> <p>12. Quels fut le caractère de Salomon? Sa vertu se soutint-</p>	<p>elle jusqu'à la fin de son règne?</p> <p>13. A quelle occasion éclata le schisme des dix tribus? Comment la nation fut-elle alors divisée?</p>
---	---

CHAPITRE III.

Histoire du royaume d'Israel (962-718).

1. CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ROIS D'ISRAËL. — Le royaume d'Israël ne fut gouverné que par des princes impies qui, par leurs exemples et leurs édits, firent triompher le culte des faux dieux. Elie, Elisée et d'autres prophètes leur reprochèrent avec énergie leurs prévarications; mais ils fermèrent l'oreille à leurs avertissements. Aussi Dieu, pour les punir de leurs forfaits, fit souvent éclater sur eux sa juste colère.

2. JEROBOAM. — Dès le commencement de son règne, Jéroboam se montra l'ennemi de la vraie religion. De peur que ses sujets ne retournassent aux rois de Juda, il leur défendit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et fit élever deux veaux d'or, auxquels il donna le nom du Dieu d'Israël. Le Seigneur ne tarda pas à le punir; il fut défait par Abias, roi de Juda, et son fils Nadab, ayant poussé l'impiété encore plus loin que lui, fut tué par Baasa, l'un de ses généraux, qui s'empara de son trône et fit mourir sa famille.

3. ACHAB ET SA POSTÉRITÉ. — Jusqu'à l'avènement d'Amri, qui bâtit Samarie et qui eut pour fils Achab (907-888), le trône ne fut occupé que par

des aventuriers qui aggravèrent les maux du peuple en ajoutant à sa corruption. Achab épousa la fille du roi de Sidon, l'impie Jézabel, et suivit en tout les conseils de cette femme ambitieuse et cruelle. Il abandonna entièrement la religion de ses pères, et mit en honneur le culte de Baal, qu'il emprunta aux Phéniciens. Après avoir ainsi apostasié sa foi, il ne respecta plus aucun droit, et fit mourir Naboth pour s'emparer de sa vigne et agrandir ses jardins. Son fils Ochozias l'imita, et ses injustices furent punies dans la personne de Joram, que Jéhu égorgea avec les soixante-dix autres fils d'Achab (876).

4. DEPUIS L'AVÈNEMENT DE JÉHU JUSQU'À LA DESTRUCTION DU ROYAUME D'ISRAËL. — Jéhu proscrivit le culte de Baal, sans rétablir celui du vrai Dieu. Il éprouva de grands revers, ainsi que Joachaz, son successeur. Mais Jéroboam II remporta d'éclatantes victoires et recula les frontières de ses Etats jusqu'à leurs anciennes limites. Après sa mort, de grands désordres troublèrent Israël jusqu'au règne de Zacharie, le dernier des descendants de Jéhu (765), et, depuis cette époque jusqu'à la destruction du royaume par Salmanazar (718), l'anarchie la plus déplorable fit pressentir à cette malheureuse nation que sa ruine était prochaine.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère des rois d'Israël ? De quelle manière furent-ils punis ?

2. Quelle conduite tint Jéroboam, par rapport à la religion, dès le commencement de son règne ? Comment Dieu le punit-il ?

3. De qui Achab était-il fils ?

Qui épousa-t-il ? Quelle fut sa conduite et celle d'Ochozias, son fils ? Comment périt sa famille ?

4. Quelle famille succéda à celle d'Achab ? Quel fut son sort ? Que devint le royaume d'Israël après l'extinction de la famille de Jéhu ?

CHAPITRE IV.

Histoire du royaume de Juda (962-587)

1. IDÉE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE DE CE ROYAUME

—Le royaume de Juda ne fut guère plus heureux que celui d'Israël ; cependant, comme le temple du Seigneur et le vrai sacerdoce y étaient conservés, l'erreur ne se glissa pas aussi facilement parmi le peuple. La nation eut souvent à gémir de l'impiété de ceux qui occupaient le trône ; mais pour la consoler, Dieu lui envoya parfois des princes qui furent des modèles de justice et de piété. Les plus dignes d'être signalés sont : Josaphat, Joas et Ezéchias.

2. JOSAPHAT.—Roboam avait laissé s'introduire dans Juda le culte des idoles, et Dieu l'en avait puni en permettant que Sésac, roi d'Égypte, prit et saccageât Jérusalem. Néanmoins, Abias, son successeur, l'imita ; mais Asa, qui régna ensuite, détruisit les idoles, interdit tout culte étranger et fut victorieux de tous ses ennemis. Josaphat suivit ce bel exemple ; il ranima la piété de ses sujets, et triompha des Maobites, des Ammonites et des Édomites. Mais l'alliance qu'il fit avec les rois d'Israël devint funeste à sa famille.

3. JOAS.—Joram, fils de Josaphat, ayant épousé Athalie, fille d'Achab, fut entièrement subjugué par cette femme impie, qui usa de son ascendant pour introduire dans Juda le culte qui déjà souillait Israël. Elle eut même la cruauté, après la mort de

son mari et de son fils, de faire exterminer tous ses petits enfants, pour demeurer maîtresse absolue du trône. Mais le jeune Joas, échappé miraculeusement à ce massacre, fut élevé dans le temple, et le grand-prêtre Joïada le rétablit sur le trône de ses pères, après en avoir renversé l'odieuse usurpatrice (870). Le nouveau monarque, rempli de zèle pour le religion, entreprit de relever de ses ruines le temple du Seigneur, et de faire fleurir autour de lui les plus pures vertus. Malheureusement la persévérance lui manqua. Sur la fin de son règne, il se laissa entraîner au mal, et périt égorgé par ses officiers, à l'âge de quarante-six ans (831).

4. EZÉCHIAS.—Après Joas, le trône d'Israël ne fut occupé, pendant plus d'un siècle, que par des princes impies (831-723). Ce qui semble extraordinaire, c'est que le plus coupable de tous, l'incrédule Achaz, donna le jour à Ezéchias, qui fut aussi célèbre par sa sagesse et sa sainteté que son père s'était rendu odieux par son impiété et ses vices. Ce pieux monarque employa les premières années de son règne à détruire l'idolâtrie et à rétablir le culte du Seigneur. Sous son règne apparurent les prophètes Isaïe, Osée et Amos, qui soutinrent son courage lorsque Jérusalem fut assaillie par le roi d'Assyrie, Sennéchérib. L'épée de l'ange exterminateur le délivra de l'armée des infidèles, et il mourut plein de gloire, après avoir réparé les maux que la guerre avait fait à son peuple.

5. MANASSÉS.—Ezéchias eut pour successeur son fils Manassés, qui, au lieu d'imiter ses vertus, se plongea dans toutes les abominations de l'idolâtrie. Alors Dieu envoya le roi de Ninive, qui l'em-

mena captif (673). Quelque temps après, une autre armée de Ninivites arriva sous les ordres d'Holopherne, que Nabuchodonosor 1er envoyait pour achever de soumettre le royaume de Juda. Les Juifs craignaient que l'issue du combat ne leur fût fatale ; mais Judith, animée d'un courage surnaturel, les délivra en tuant de sa main le général assyrien au siège de Béthulie (658). Cependant, Manassés ayant fait pénitence dans sa prison, Dieu le rétablit sur son trône, et depuis lors ce prince n'usa de son autorité que pour la gloire du Seigneur et le bonheur de ses sujets.

G. DEPUIS LA MORT DE MANASSÉS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.—Amon, fils et successeur de Manassés, imita son père dans ses désordres, mais non dans sa pénitence. Il mourut après un règne de moins de deux ans, et eut pour successeur son fils Josias. Celui-ci, aidé par le prophète Jérémie, dont il suivait docilement les conseils, rétablit le culte du vrai Dieu. Malheureusement il trouva la mort dans les plaines de Mageddo, en combattant contre les armées du roi d'Egypte, Néchao, qui voulait passer sur ses terres pour aller en Assyrie.

Cette mort fut comme le prélude des maux qui allaient fondre sur Jérusalem. On élut à la place du pieux roi Josias son fils Sellum, appelé aussi Joachas. Ce prince attaqua Néchao pour venger la mort de son père, mais il fut défait et emmené prisonnier en Egypte, où il mourut. Eliacim ou Joachim, son frère, qui lui succéda (608), s'abandonna à l'impiété et alluma la colère du Très-Haut. Mais le châtement ne se fit pas attendre : Nabucho-

donosor II, roi de Babylone, s'empara de Jérusalem, et emmena en captivité la plus grande partie des habitants, au nombre desquels se trouvait le prophète Daniel. C'est alors que commencent les soixante-dix années de captivité prédites par Jérémie (606).

7. DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA CAPTIVITÉ JUSQU'À LA DESTRUCTION DU ROYAUME DE JUDA.— Jérusalem était encore debout et Joachim avait même conservé sa couronne, à la condition qu'il payerait un tribut à Nabuchodonosor ; mais il continua à irriter le Seigneur, malgré les avertissements réitérés de Jérémie et de Baruch. Alors Dieu permit qu'il se révoltât contre Nabuchodonosor et refusât de payer le tribut. Aussitôt le roi de Babylone le fit attaquer par les gouverneurs des provinces voisines, et Joachim périt dans un combat. La guerre continua sous son fils Jéchonias, et Nabuchodonosor étant venu faire en personne le siège de Jérusalem, emmena de nouveau un grand nombre de captifs, parmi lesquels se trouvait le roi lui-même ainsi que sa femme, sa mère et ses principaux officiers. Le prophète Ezéchiel accompagna dans l'exil ses malheureux compatriotes.

Cependant Dieu inspira à Nabuchodonosor une dernière pensée de commisération envers les Juifs. Au lieu de consommer leur ruine, ce prince leur donna pour roi Sédécias, oncle de Jéchonias. Mais, prince et sujets semblant prendre à tâche de pousser à bout la patience du Seigneur, la ruine de ce malheureux peuple fut irrévocablement résolue. Nabuchodonosor, apprenant que les Juifs s'étaient ligüés contre lui avec les Ammonites, les Moabites,

les Tyriens et les Sidoniens, se précipita sur Jérusalem et la ruina entièrement. Le temple fut réduit en cendres, et tous les Juifs que le glaive avait épargnés furent emmenés captifs. C'est alors que Jérémie, assis sur les débris encore fumant de sa patrie désolée, fit entendre ses immortelles lamentations (587).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère des princes qui régnèrent en Juda? Quels sont ceux qui ont laissé les plus purs souvenirs?

2. Quels furent les prédécesseurs de Josaphat? Que nous présente l'histoire de ce prince?

3. Quelle fut la femme de Joram? Comment Joas échappa-t-il à sa fureur? Quelles furent les destinées de ce jeune prince?

4. Quel était le caractère d'Achaz? Quels furent les prophètes qui parurent sous le règne d'Ezéchias?

5. Que se passa-t-il sous Manassés? Racontez l'histoire de Judith?

6. Où mourut Josias? Que fut le triste événement qui éclata ensuite?

7. Quel fut le résultat de la nouvelle expédition de Nabuchodonosor contre Jérusalem? Quand et comment le royaume de Juda fut-il détruit? Quel fut le prophète qui chanta les malheurs de Jérusalem?

CHAPITRE V.

Des Juifs, depuis leur captivité jusqu'à leur retour à Jérusalem.

I. L'IDOLATRIE CONFONDUE PAR LES JUIFS A BABYLONE.—Quand Nabuchodonosor, après ses grandes conquêtes dans l'Egypte et la Palestine, fut de retour à Babylone, il fit élever une statue d'or en

l'honneur de Baal, et commanda à ses sujets de l'adorer. Trois jeunes Hébreux, Ananias, Mizaël et Azarias, s'y étant refusés, le prince ordonna qu'on les jetât dans une fournaise ardente. Mais le Seigneur les protégea : la flamme qui les environnait ne leur fit aucun mal, et bientôt ils sortirent de cet épouvantable brasier sans avoir reçu la plus légère atteinte.

D'autres miracles étonnèrent encore les Assyriens, et leur montrèrent que la vérité ne se rencontrait que parmi les enfants de Juda. Daniel expliqua les songes de Nabuchodonosor, comme autrefois Joseph ceux de Pharaon, et le prophète confondit, par sa sagesse, la science des *mages* de l'Assyrie. Sous Evilmérodach, successeur de Nabuchodonosor, Daniel dévoila l'imposture des prêtres de Baal, qui furent exterminés avec leur fausse divinité. Peu de temps après, les ennemis de ce saint homme l'ayant rendu suspect au roi, il fut jeté dans la fosse aux lions où il devait inévitablement périr ; mais sa miraculeuse conservation remplit Evilmérodach de vénération pour lui et de crainte pour le Dieu qu'il servait.

2. INFLUENCE DES JUIFS SOUS LES ASSYRIENS. — Ces événements répandirent tant de gloire sur le peuple Juif, que sa captivité peut être considérée comme la plus belle époque de son existence. Jamais on n'avait vu des vaincus dominer à ce point leurs vainqueurs. En effet, Daniel dirigeait toutes les affaires de l'Assyrie, et faisait prévaloir son culte et ses croyances sur le culte de toutes les autres nations. Eclairé par l'esprit de Dieu, non-seulement il gouvernait les empires, mais encore il en

traçait d'avance les destinées, et quand l'empire d'Assyrie pencha vers sa ruine, il expliqua à l'impie Balthazar la sentence qu'une main mystérieuse venait de graver sur la muraille. Pendant la domination des Perses, il jouit du même crédit. Darius, oncle de Cyrus, le laissa à la tête de l'empire, suivit en tout ses conseils et rendit un édit par lequel il ordonnait à ses sujets d'adorer le Dieu de Daniel comme le seul Dieu véritable.

3. CYRUS ET LA DÉLIVRANCE.—Ce peuple extraordinaire avait lui-même marqué par ses prophètes le moment de sa délivrance ; quand l'heure fut venue, Daniel ouvrit le livre sacré devant Cyrus et lui montra que les temps étaient accomplis. Alors l'illustre monarque, dont l'Écriture nous a tracé un si beau portrait, s'empressa de se soumettre aux volontés du Très-Haut. Il permit aux Juifs de retourner dans leur pays pour y rebâtir leur temple, relever les murs de leur ville, et leur rendit même les vases sacrés que les rois d'Assyrie avaient enlevés (536).

4. ZOROBABEL.—Tous les captifs ne profitèrent pas de l'édit de Cyrus ; la plupart furent effrayés des fatigues et des dangers qu'il fallait affronter pour s'établir dans une contrée dévastée, au milieu des Cuthéens et d'autres peuples ennemis et jaloux, que les rois d'Assyrie y avaient transportés, et qui formaient la nouvelle population de Samarie. Sur les trois tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, il ne se trouva que quarante mille Juifs qui se décidèrent à retourner en Palestine, sous la conduite de Zorobabel et du grand-prêtre Josué. Dès leur arrivée, ils furent inquiétés par les Samaritains,

qui, à force d'intrigues, obtinrent de Cambyse et de Smerdis, successeurs de Cyrus, des édits qui défendaient aux Juifs de rebâtir le temple. Cette défense impie fut levée sous Darius, fils d'Hystaspe (520), et, grâce aux puissants encouragements des prophètes Aggée et Zacharie, le saint édifice fut achevé en quatre ans (516). Les vieillards, il est vrai, pleuraient en considérant combien il était loin d'égaliser en richesse celui de Salomon ; mais Aggée les consola en leur annonçant qu'une grande gloire lui était réservée, puisqu'il devait être visité par le Messie.

5. ÉSDRAS ET NÉHÉMIAS.—Sous Artaxerxès, surnommé Longue-Main, un descendant d'Aaron, Esdras, appuyé par un nouvel édit du prince, vint à Jérusalem réorganiser le gouvernement des Juifs et rétablir la loi mosaïque dans toute sa pureté (467). Néhémias obtint du même Artaxerxès le gouvernement de la Judée, avec l'autorisation de relever les remparts de Jérusalem et de mettre la ville en état de se défendre contre les continuelles attaques de ses voisins. Ceux-ci redoublèrent d'efforts pour entraver cette entreprise ; mais les Juifs, tenant la truelle d'une main et l'épée de l'autre, travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en peu de temps l'œuvre fut achevée, et Néhémias institua une fête d'actions de grâces en mémoire de cet heureux événement.

6. DES JUIFS DEMEURÉS EN ORIENT. HISTOIRE D'ESTHER.—Les Juifs demeurés en Orient continuaient à jouir des plus grandes faveurs ; néanmoins ils coururent un grand danger sous Artaxerxès. Le ministre de ce prince, l'orgueilleux Aman, qui

descendait de la race impie d'Amalec, et qui, de plus, était personnellement irrité contre le Juif Mardochée, obtint un édit qui ordonnait, à un jour fixe, le massacre de tous les Juifs dans l'empire. Mais, par une permission particulière de la Providence, une Juive, Esther, nièce de Mardochée, qui avait été élevée au rang d'épouse d'Artaxerxes, sauva la nation par son crédit, et la colère du roi retomba sur son indigne ministre.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Comment les Juifs confondirent-ils l'idolâtrie des Babyloniens ? Racontez l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise. Quelle merveille opéra le prophète Daniel ?</p> <p>2. Quelle influence ce prophète exerça-t-il en Assyrie ? Quel décret fit-il rendre par Darius ?</p> <p>3. A quelle époque les Juifs furent-ils délivrés de leur capti-</p> | <p>vité ? Comment obtinrent-ils l'édit de Cyrus ?</p> <p>4. Tous retournèrent-ils dans leur pays ? Quel fut le chef de l'émigration ? Quelles difficultés rencontrèrent-ils quand ils furent arrivés dans leur pays ?</p> <p>5. Quel édit obtint Esdras ? Que fit-il ainsi que Néhémias ?</p> <p>6. Que devinrent les Juifs restés en Orient ? Par qui furent-ils sauvés ?</p> |
|--|--|

CHAPITRE VI.

Des Juifs, depuis leur retour de la captivité jusqu'à la conquête de leur pays par les Romains.

I. DES JUIFS SOUS LES PERSES.—Les Juifs établis à Jérusalem vécurent en paix sous les rois de Perse, moyennant un léger tribut qu'ils payaient à ces

princes. Instruits par les malheurs qu'ils avaient éprouvés, il n'était plus nécessaire que des envoyés extraordinaires de Dieu vinsent les avertir d'éviter l'idolâtrie ; aussi Malachie fut-il le dernier de cette longue série des prophètes qui s'étaient succédé pendant tant de siècles.

2. ALEXANDRE ET LE GRAND PRÊTRE JADDUS (332).

—Cependant Alexandre le Grand, roi de Macédoine, ayant envahi la Perse, vint mettre le siège devant Tyr, et envoya demander des subsides aux Juifs. Ceux-ci, pleins de reconnaissance pour les rois de Perse, refusèrent en alléguant le serment de fidélité qui les liait à ces princes. Le conquérant, irrité, menaça Jérusalem de sa vengeance. Mais le grand-prêtre Jaddus fit joncher de fleurs les rues de la ville sainte, en ouvrit les portes, et, revêtu de ses habits pontificaux, alla, suivi de tout son peuple, au-devant du héros, à qui il montra, dans le livre de Daniel, le récit de ses victoires écrit à l'avance par ce prophète. Alexandre, étonné, témoigna son respect et sa vénération au grand-prêtre, et combla la ville sainte des marques de sa munificence. Jérusalem reñtra dans le repos, et attendit le libérateur qui lui était promis.

3. LA JUDÉE SOUS LES LAGIDES (320-203).—Après la mort d'Alexandre, la Judée était échue à Laomédon, un de ses lieutenants ; mais Ptolémée 1er *Soter*, roi d'Égypte, s'en étant rendu maître, emmena 400,000 Juifs qu'il établit à Alexandrie, pour achever de la peupler. Ce prince traita les captifs avec tant de bienveillance que, bientôt, un grand nombre de leurs compatriotes vinrent se joindre à eux et fondèrent des colonies, d'un côté jusque

dans l'Éthiopie, de l'autre dans la Cyrénaïque. Lorsque la race dégénérée des Lagides ne produisit plus que des princes méprisables et extravagants, les Juifs se lassèrent de leur domination, et profitèrent de la guerre d'Antiochus le Grand contre l'Égypte pour se donner aux rois de Syrie.

4. LA JUDÉE SOUS LES SÉLEUCIDES (203-167). — Antiochus accorda aux Juifs de grands privilèges ; mais ses successeurs furent loin d'imiter son exemple. Séleucus Philopator envoya son ministre Héliodore piller les trésors du temple. Cet officier impie ayant été repoussé du saint lieu par les anges du Seigneur, s'en vengea sur le grand prêtre Onias. Par ordre du roi, le pontife fut dépouillé de sa haute dignité, qui, depuis cette époque, fut vendue à prix d'argent.

Antiochus Epiphane alla plus loin : il voulut anéantir la religion des Juifs, afin d'effacer la nationalité de ce peuple, et de le fondre entièrement avec les Syriens. Il prit Jérusalem, qu'il incendia en partie, pilla et profana le temple, puis, en ayant fait élever un à Jupiter Olympien, il commença une rigoureuse persécution contre les Juifs qui demeureraient fidèles à leur culte et à leur loi. Ce fut alors qu'eut lieu le martyre du saint vieillard Eléazar et celui d'une mère avec ses sept fils. Enfin, un prêtre nommé Mathathias commença l'héroïque lutte où s'illustrèrent après lui ses cinq fils : Jean, Simon, Juda Machabée, Eléazar et Jonathas.

3. LES MACHABÉES. — Judas, troisième fils de Mathathias, avait écrit sur ses étendards : *Exterminateur des ennemis de Dieu*. De l'abréviation de cette

de vise en hébreux on forma le mot Machabée, qui servit à désigner ce héros et toute sa race. Judas rendit l'indépendance à sa nation, rétablit le culte du Seigneur dans toute sa pureté et fit alliance avec les Romains. Après s'être illustré par un grand nombre de victoires, il périt dans une bataille où ses troupes furent vaincues par celles de Démétrius Soter (161).

Son frère Jonathas, qui lui succéda, mit habilement à profit les dissensions des princes Syriens ; mais il finit par être victime de la perfidie de l'un des usurpateurs du trône de Syrie. Simon, qui succéda à Jonathas, fut reconnu par Démétrius II et par les Romains, et s'illustra par de glorieux exploits ; mais son gendre Ptolémé l'assassina avec tous ses enfants, à l'exception d'Hyrcan, qui succéda à son père.

6. JEAN HYRCAN ET SES DESCENDANTS (135-40—
Jean Hyrcan fut reconnu grand-prêtre et prince des Juifs. Son fils Aristobule 1er prit le titre de roi ; mais il deshonora par toute sorte de crimes la race héroïque dont il était issu. Dès lors on ne voit plus parmi les princes des Juifs, aussi bien que parmi les princes syriens, que luttes intestines, trahisons et assassinats. Hyrcan II et Aristobule II, fils d'Alexandre Jannée, se disputèrent le trône, mais Pompée s'étant emparé de Jérusalem, se prononça en faveur d'Hyrcan (64). Cependant les guerres civiles n'en continuèrent pas moins, jusqu'à ce que l'Iduméen Hérode eût été reconnu roi de Judée par les Romains (40.) Alors furent accomplies les destinées de la nation Juive ; le Christ vint au monde et enfanta sur la croix une société nouvelle.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'état des Juifs sous la domination persane ? Quel a été le dernier de leurs prophètes ? Juifs ? Quelle persécution excita Antiochus Epiphane ? Quelles en furent les plus célèbres victimes ?
2. Qu'est-ce qui irrita Alexandre contre Jérusalem ? Comment sa colère fut-elle apaisée ? 5. Quels furent les héros qui résistèrent à la tyrannie ? Racontez l'histoire des Machabées.
3. Qui s'empara de la Judée après la mort d'Alexandre ? A quelle époque passa-t-elle sous la domination des Séleucides ? 6. Lequel des descendants de Mathathias prit le titre de roi ? A quelle occasion Pompée intervint-il dans les affaires des Juifs ?
4. Quelle fut la conduite de Séleucus Philopator à l'égard des Juifs ? Quand le sceptre sortit-il de la main de Juda ?

DEUXIÈME SECTION.

HISTOIRE DES ÉGYPTIENS, DES PHÉNICIENS,
DES ARABES ET DES SYRIENS.

CHAPITRE I.

Histoire des Égyptiens (1).

I. DU SOL DE L'ÉGYPTE.—L'Égypte est une vallée longue d'environ mille kilomètres, traversée dans toute sa longueur par le Nil, et resserrée entre deux chaînes de montagnes, les monts Arabiques à l'est et les monts Lybiques à l'ouest, qui la protègent contre l'envahissement des sables du désert. L'Égypte, dit Hérodote, est un don du Nil. Sans lui, en effet, cette contrée serait, comme les déserts qui l'entourent, une terre aride, couverte d'un sable brûlant ; mais le fleuve lui apporte le limon qu'il charrie des montagnes de l'Éthiopie ; tous les ans il inonde l'Égypte. Ces inondations durent environ trois mois ; ce temps se passe en fêtes et en réjouissances, surtout si les eaux s'élèvent au point désiré ; car c'est à elles seules que le pays doit sa fertilité. Le limon qu'elles déposent en séjournant sur les terres, est comme un engrais qui les féconde ; les habitants n'ont plus alors qu'à semer et à recueillir. Pour donner à la terre toute sa fécondité, les eaux devaient s'élever à seize coudées ; si elles ne parvenaient pas à ce point, on était menacé

(1) Voyez dans notre atlas la carte de l'Égypte ancienne.

de famine, mais si elles le dépassaient, elles devenaient dangereuses. Pour obvier à ce double inconvénient, on avait creusé le lac Mœris. Quand l'inondation n'était pas assez forte, on en lâchait les eaux pour accôître celles du Nil ; si au contraire les pluies avaient été trop abondantes, on ouvrait les écluses du lac, afin de faciliter l'écoulement des eaux. On avait aussi creusé une multitude de canaux pour répandre dans toutes les campagnes les eaux bienfaisantes du fleuve.

2. DE L'ORIGINE DES EGYPTIENS.—L'Égypte était divisée en trois parties : la *Haute-Egypte* ou *Thébaïde*, qui avait pour capitale *Thèbes* ; l'*Égypte du milieu* ou *Heptanomides*, capitale *Memphis* et la *Basse-Egypte* ou *Delta* dont les principales villes furent *Ménès*, *Bubaste* et *Sébennite*. Il est certain, d'après les traditions et l'étude même du sol, que l'Égypte fut d'abord habitée dans sa partie méridionale. Tous ses habitants sont venus de l'Éthiopie et se sont insensiblement rapprochés de la Méditerranée. Ils étaient de la race de Cham, et leurs historiens leur supposent une antiquité très-reculée. Mais ce n'est que 714 ans environ avant Jésus-Christ que la critique historique trouve dans leurs annales quelque certitude. Nous ne tiendrons pas moins compte des notions que l'on a recueillies sur leurs premiers rois.

3. DES PREMIERS ROIS DE L'ÉGYPTE.—Le premier roi de l'Égypte fut *Ménès* ou *Mesraïm*. D'après Hérodote, il gouverna la Thébaïde, seule contrée du pays qui ne fût pas couverte par les eaux ; il commença les conquêtes des rois de l'Égypte sur le Nil, en assainissant les terres et en détournant le

cours du fleuve. En même temps, il fonda Memphis, donna au culte une forme régulière, et introduisit parmi ses sujets le goût du luxe et des ornements.

4. **INVASION DES HYKSOS.**—*Busiris*, un des successeurs de Ménès, se rendit célèbre; il fortifia Thèbes et l'entoura de murailles d'une épaisseur extrême. La population de cette ville était, dit-on, si considérable à cette époque, que par chacune des cent portes de la ville on pouvait faire sortir à la fois deux cents chariots de guerre et dix mille combattants. Le but de ce prince avait été de protéger Thèbes contre les invasions des Ethiopiens; mais le danger vint d'un autre côté. La Basse-Egypte et l'Heptanomide furent tout à coup envahies par des Arabes et des Phéniciens, qui occupèrent ces contrées pendant plus de deux siècles, mais qui ne purent s'emparer de la Haute-Egypte. Ils furent même chassés à la fin par un roi de Thèbes, Thoutmosis. C'est du temps de ces étrangers, appelés par les Egyptiens *Hyksos* ou pasteurs, qu'Abraham passa en Egypte (2299).

5. **DEPUIS L'EXPULSION DES HYKSOS JUSQU'À SÉ-
SOSTRIS.**— Les rois de Thèbes, en chassant les Hyksos, réunirent sous leurs lois toute l'Egypte. L'histoire de Joseph, qui fut ministre de l'un de ces rois ou Pharaons, nous montre qu'ils gouvernaient avec une autorité absolue, qu'ils avaient une cour riche et nombreuse, que l'agriculture était florissante dans leurs Etats, que les sciences et les arts y étaient cultivés avec succès. C'est pourquoi on attribue aux princes de cette époque la plupart des grands monuments qui ont fait la gloire de l'Egypte. Ainsi l'on dit que Mœris éleva au milieu du lac qui

porte son nom, deux pyramides hautes de cent mètres et surmontées chacune d'une statue colossale; Osymandias rassembla le premier une bibliothèque et se fit faire un tombeau remarquable par sa richesse et son élégance; Uchoréus environna Memphis d'une enceinte de trente kilomètres environ de circonférence, pour la mettre à l'abri de toute invasion.

Cependant une partie des étrangers qui étaient entrés en Egypte au temps des rois pasteurs s'y trouvaient encore, et étaient désignés par le nom d'impurs, parce qu'ils ne suivaient pas la religion du pays. Ramsès ayant pris contre eux des mesures tyraniques, ils se révoltèrent, et Aménophis, successeur de Ramsès, fut obligé d'abandonner le pouvoir et de se retirer dans l'Éthiopie. Il revint pourtant après seize ans d'exil, et parvint à chasser d'Egypte tous ces étrangers. Il est aisé de reconnaître dans les récits des annales égyptiennes une allusion, déguisée par la vanité nationale, à la sortie miraculeuse des Israélites (1645).

6. RÈGNE DE SÉSOSTRIS (1645). Aménophis eut pour successeur son fils Sésostri. Les prêtres égyptiens rapportent que son père, ayant voulu le rendre très-puissant, réunit, d'après les conseils des dieux, tous les enfants qui étaient nés le même jour que lui, les fit exercer dans l'art de la guerre, de sorte que, quand Sésostri fut en âge de régner, il trouva dans les compagnons et les amis de son enfance autant de capitaines habiles et dévoués. Il rassembla alors 620,000 fantassins, 24,000 chevaux, 27,000 chars de guerre, et entreprit avec ces forces immenses la conquête du monde. Il subjugua

L'Éthiopie, passa en Asie, pénétra dans l'Inde plus avant qu'Hercule et Bacchus, dompta les Scythes et soumit la Colchide. Après neuf années d'absence, il rentra dans ses États, où il trouva son frère révolté contre lui. Il déjoua ses projets perfides, et ne songea qu'à illustrer son règne en dotant son royaume de monuments magnifiques. Il bâtit plus de cent temples qui rivalisaient en splendeur et en richesse, fit peindre ses exploits dans ses palais, et les fit sculpter sur les obélisques, les colonnes et les édifices qu'il éleva. Il partagea le territoire par parties égales entre tous ses sujets, sous la charge d'une redevance annuelle, féconda les campagnes en multipliant les canaux, et bâtit des villes sur des monticules faits de main d'homme. Il fit exécuter ces immenses travaux par les peuples qu'il avait amenés captifs après ses conquêtes.

7. DES SUCCESEURS DE SÉSOSTRIS.— Les descendants de Sésostris élevèrent aussi un grand nombre de monuments. Parmi eux on cite Protée, contemporain de la guerre de Troie, prince artificieux, dont l'imagination des Grecs a fait un dieu marin habile à prendre toutes les formes. On connaît aussi les noms de Chéops, Chéphrem et Mycérinus, qui construisirent les trois grandes pyramides, et celui de Sésac, qui pilla le temple de Jérusalem sous Roboam.

Vers ce temps, les Éthiopiens, profitant de quelques troubles survenus en Égypte, envahirent ce royaume. Les prêtres parvinrent à les chasser, et cette victoire accrut tellement leur puissance, qu'ils élevèrent au trône l'un d'entre eux, Séthos, prêtre de Vulcain (713). Mais cette élection donna

lieu à de nouveaux troubles, dont Sennachérib, roi d'Assyrie, profita pour attaquer l'Égypte. Les Égyptiens, effrayés, s'allièrent au roi de Juda et à celui d'Éthiopie. Leur pays fut néanmoins dévasté par Sennachérib, et sans doute ils ne seraient jamais parvenus à secouer le joug que ce prince leur avait imposé, si l'ange du Seigneur n'eût exterminé son armée sous les murs de Jérusalem.

8. LES DOUZE ROIS.—Après la mort de Séthos, l'Égypte fut en proie, pendant deux ans, à la plus affreuse anarchie. Enfin *douze seigneurs* se partagèrent le pouvoir. Ces rois s'étant unis par des mariages, convinrent qu'aucun ne chercherait à opprimer ses voisins, ou à étendre ses domaines aux dépens des autres. En témoignage de leur union, ils bâtirent, de concert et à frais communs, le fameux labyrinthe, qui se composait de douze grands palais semblables, disposés de telle sorte qu'ils formaient un dédale inextricable ; chacun de ces palais possédait un étage inférieur destiné à la sépulture des rois. Le traité qui unissait les princes fut observé d'autant plus religieusement, qu'un oracle avait prédit que l'empire de l'Égypte appartiendrait à celui d'entre eux qui ferait des libations à Vulcain dans un vase d'airain. Or, un jour que les douze rois offraient un sacrifice dans un temple de Vulcain, il ne se trouva que onze coupes d'or pour faire les libations. Psammitichus, sans dessein prémédité, se servit de son casque qui était d'airain, comme d'une coupe, et accomplit ainsi toutes les cérémonies. Les onze autres, effrayés, se coalisèrent contre lui et le chassèrent de ses États. Il se réfugia au nord de l'Égypte ;

mais se sentant secondé par des Grecs récemment débarqués, il leva secrètement une armée, marcha contre ses rivaux et se rendit seul maître du pays.

9. PSAMMITICHUS ET NÉCHAO (670-601). — Psammitichus régna cinquante-quatre ans et en employa, dit-on, vingt-neuf au siège d'Azot, ville importante de la Syrie qu'il finit par enlever aux Philistins. Son fils Néchao (616-601) entreprit de faire communiquer le Nil à la mer Rouge au moyen d'un canal. Ayant été obligé de renoncer à ce vaste projet, il voulut s'illustrer par de brillantes expéditions. Il fit construire des vaisseaux et ordonna à des navigateurs phéniciens de faire le tour de l'Afrique. En trois années ces intrépides marins exécutèrent, sans boussole, ce qui devait, vingt siècles plus tard, rendre immortel le nom de Vasco de Gama. Ensuite Néchao, voyant avec inquiétude les accroissements des Babyloniens qui avaient assujetti Ninive, résolut d'aller les attaquer chez eux avant qu'ils ne songeassent à entrer dans ses Etats. Josias, roi de Juda, lui ayant refusé le passage, fut vaincu (609), et mourut des suites de ses blessures. Néchao poussa alors jusqu'à l'Euphrate et conquit une partie de la région qu'arrose ce fleuve. Mais Nabuchodonosor, associé à l'empire par Nabopolassar, son père, enleva aux Egyptiens toutes leurs conquêtes.

10. DERNIERS ROIS DE L'EGYPTE. — Après Néchao, le trône d'Egypte fut successivement occupé par *Psammis*, *Apriès*, *Amasis* et *Psamménit*.

Psammis ne régna que six années et ne se fit connaître que par une expédition en Ethiopie (595). Apriès fut un prince si orgueilleux qu'il se vantait d'être plus puissant que les dieux eux-mêmes. La

rivière est à moi, disait-il dans sa folie, *c'est moi qui l'ait faite*. Son orgueil fut cruellement puni ; ses Etats furent ravagés par les armées de Nabuchodonosor, et le peuple, lui imputant ses malheurs, le contraignit d'aller chercher un asile dans la Haute-Egypte. On lui donna pour successeur Amasis, un de ses officiers (570).

Ce prince, remarquable par sa sagesse, eut d'abord à lutter contre ses sujets eux-mêmes à cause de l'obscurité de sa naissance ; mais par son habileté et sa conduite prudente, il parvint à se concilier leur estime. Il éleva plusieurs temples magnifiques, et enrichit surtout la ville de Saïs, où il était né. Il se réconcilia avec les Cyrénéens, s'unit très-étroitement aux Grecs qu'il estimait beaucoup, et sous son règne, Pythagore voyagea en Egypte. On ne peut douter qu'il ne fut tributaire de Cyrus ; mais il est probable qu'il secoua le joug, et que ce motif déterminâ Cambyse, dès qu'il fut sur le trône, à marcher contre l'Egypte dont il s'empara. Le conquérant fit mettre à mort Psamménit, fils d'Amasis, qui était en possession du pouvoir depuis six mois à peine (525).

II. DES VICISSITUDES DE L'EGYPTE. — Le prophète Ezéchiel, racontant à l'avance les maux réservés à l'Egypte, s'était écrié : *Il n'y aura plus à l'avenir de princes du pays d'Egypte*. Nectanébus, que les Egyptiens, révoltés contre la domination des Perses, placèrent sur le trône environ trois siècles et demi avant notre ère, est en effet le dernier prince de race égyptienne qui ait régné sur cette contrée. Depuis lors, elle passa successivement sous la domination des Perses, des Grecs, des

Romains, des Sarrasins, des Turcs, des Mameluks et des Ottomans. Ainsi s'est constamment accomplie la parole du prophète.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était l'aspect du sol de l'Égypte ? Comment réglait-on les inondations du Nil ?

2. D'où sont venus les premiers habitants de l'Égypte : A quelle famille appartenaient-ils ?

3. Quel fut le premier roi des Égyptiens ? Que fit-il ?

4. Dans quel dessein Busiris fortifia-t-il la ville de Thèbes ? Par quel peuple l'Égypte fut-elle envahie ?

5. Dans quel état se trouva l'Égypte après l'invasion des Hyksos ? Quels sont les principaux travaux qui furent alors exécutés ? Y a-t-il dans les récits Égyptiens quelque chose qui fasse allusion à la sortie miraculeuse des Hébreux de l'Égypte ?

6. Quel fut le règne de Sésostri ? Quels furent ses grands

exploits ? Comment s'efforça-t-il d'en immortaliser le souvenir ?

7. Quels furent les successeurs de Sésostri ? Caractériser les principaux d'entre eux ?

8. Quel fut le dénouement de l'anarchie qui désola l'Égypte ? Quelle convention avaient faite entre eux les douze Seigneurs qui régnaient sur ce pays ? De quelle manière Psammitichus se fit-il proclamer ?

9. Quel fut le règne de Nécho, son fils ?

10. Quels ont été les derniers rois de l'Égypte ? Comment se distinguèrent Psammis, Apriès, Amasis, et Psamménit ?

11. Par quelles vicissitudes l'Égypte passa-t-elle depuis cette époque ? Quelle est la prophétie d'Ézéchiël sur ce pays ?

CHAPITRE II.

De la religion, du gouvernement, des sciences, des arts et des lettres dans l'Égypte ancienne.

I. DE LA RELIGION DES ÉGYPTIENS.—On lisait sur un temple égyptien : *Je suis celui qui est, qui fut et qui sera ; aucun mortel n'a soulevé le voile qui me*

couvre. Cette inscription, ainsi qu'un grand nombre d'autres, prouve que l'unité de Dieu était le fondement de la religion égyptienne. Mais les prêtres, qui connaissaient ce dogme capital et qui avaient conservé la tradition de plusieurs vérités primitives, telles que la trinité, l'incarnation, la chute de l'homme, etc., réservaient ces connaissances pour les initiés, et enseignaient au peuple une idolâtrie grossière. Ainsi les Égyptiens adoraient le bœuf qui sert à la culture, le bélier qui féconde les troupeaux, le chien qui en est le gardien, l'ibis, l'ichneumon et le chat, ennemis des crocodiles et des rats qui infestaient l'Égypte ; cependant ils plaçaient aussi sur leurs autels les animaux nuisibles, dans l'espérance de les adoucir et de les charmer. Enfin leur culte s'étendait jusqu'aux légumes et aux plantes saluaires, comme la laitue, les poireaux et les oignons ; c'est ce qui a fait dire à Juvénal : *O nations saintes, dont les dieux croissent dans les jardins.*

2. POPULATION.—La population de l'Égypte était considérable. Tous les documents anciens s'accordent à porter, sous le règne d'Amasis, le nombre des villes, bourgs ou villages à vingt mille, et celui des habitants à sept millions. La nation était divisée en trois castes : celle des prêtres, celle des guerriers, enfin celle des marchands, des laboureurs et des artisans. A la première appartenaient toutes les fonctions intellectuelles ; elle était, avec celle des guerriers, à la tête de l'État ; la troisième formait ce qu'on appelait le peuple. Chaque citoyen devait non-seulement demeurer dans la caste où il était né, mais encore exercer héréditairement la

profession de son père. Mais les discordes qui éclatèrent vers le temps de Séthos entre les prêtres et les guerriers, bouleversèrent cet ancien ordre de choses ; les prêtres armèrent pour leur défense les gens du peuple, et l'on vit alors Amasis s'élever des dernières classes de la société à la dignité royale.

3. DU GOUVERNEMENT.—Dans les temps les plus reculés, les prêtres exerçaient seuls le pouvoir ; la monarchie devint ensuite élective, puis héréditaire, mais elle ne fut jamais complètement absolue. L'autorité royale était enchantée par une multitude de réglemens spéciaux imaginés par les prêtres. Toutes les actions du prince étaient à l'avance prévues et commandées par la loi minutieuse qui lui était imposée : ainsi chaque matin il devait aller sacrifier au temple, où il assistait aux prières que le prêtre faisait pour sa santé et son bonheur ; puis il entendait les instructions du pontife qui lui exposait avec de grands détails les devoirs qu'il avait à remplir envers Dieu et envers les hommes ainsi que les fautes qu'il devait éviter. Après la prière, on lui lisait les livres saints, et on lui citait les actions et les conseils des grands hommes, pour qu'il s'étudiât à les suivre et à les imiter. On lui donnait tout pouvoir sur le peuple, mais après sa mort le peuple à son tour le jugeait. S'il avait été vertueux, son nom était gravé sur l'airain à côté de ceux des grands princes, et on lui faisait de magnifiques funérailles. Mais si, au contraire, il avait abusé de sa puissance, il était privé des honneurs de la sépulture, effacé de la liste des rois et couvert de malédictions et d'opprobre.

4. DE LA JUSTICE ET DES LOIS.—Le roi jugeait

une partie des affaires, et les prêtres prononçaient sur celles qui ne lui avaient pas été soumises. Il y avait à Thèbes un tribunal composé de trente juges, nommés en nombre égal par Thèbes, Memphis et Héliopolis. Toutes les causes se plaidaient par écrit, clairement, simplement, et l'on ne pouvait avoir recours aux ressources de l'éloquence. Le président portait à son cou l'image de la vérité (*saté*), et la présentait à celui qui avait gagné sa cause. Les lois qui réglaient les jugements étaient renfermées dans les livres sacrés d'Hermès. Plusieurs de ces lois sont remarquables par leur sagesse ; on admire surtout celles qui concernent le prêt, le parjure, l'homicide. Cependant cette législation était loin d'être sans défaut : ainsi elle accordait aux parents droit de vie et de mort sur leurs enfants ; elle permettait le vol, ne défendait la polygamie qu'aux prêtres, tolérait, du moins sous les Ptolémées, le mariage du frère avec la sœur, obligeait les enfants à embrasser le métier de leurs pères, et entravait l'esprit de découverte et d'invention, par un respect exagéré pour les coutumes anciennes.

3. DES COUTUMES. — Les Egyptiens avaient un grand respect pour les vieillards, et leur croyance à la métempsycose les portait à rendre des hommages particuliers aux morts. Ainsi, pour les préserver de la corruption, ils embaumaient les cadavres et les entouraient de bandelettes ; ce sont ces corps, ainsi préparés et desséchés, que l'on nomme *momies*. Ils se plaisaient à orner les tombeaux comme devant être leur dernière demeure, et creusaient d'immenses *hypogées*, ou constructions sou-

terraines, où devaient être déposés leurs restes. Les rois voulurent reposer sous les gigantesques pyramides. Cette pensée de la mort, qui inspira ainsi les plus grands travaux des Egyptiens, leur était si familière, que souvent au milieu d'un festin ils se faisaient apporter un squelette. Ils étaient tous soumis après leur trépas au même jugement que les rois : celui dont la vie avait été irréprochable était comblé d'honneurs ; mais le mauvais citoyen était méprisé et livré aux plus durs affronts.

6. DES ARTS ET DES MONUMENTS. — Les Egyptiens cultivèrent tous les arts d'utilité et d'agrément : ils élevèrent même l'architecture, la peinture, la sculpture, à un grand degré de perfection. Le pays renfermait un nombre considérable de monuments admirables, et de nos jours on va encore visiter dans la Haute-Egypte les ruines de Thèbes, *la ville aux cents portes* ; le colosse de Memnon, qui rendait des sons lorsqu'il était frappé par les rayons du soleil levant, et le temple fameux de Denderah.

Dans l'Heptanomide, on trouvait Memphis, non moins étonnante que Thèbes ; les pyramides, les obélisques, le sphynx, le labyrinthe et le lac Mœris. Les *pyramides* sont des constructions gigantesques faites d'énormes pierres de taille ; elles sont quadrangulaires à la base et se terminent en pointe. La plus haute d'entre elles a 137 mètres de hauteur perpendiculaire. Les *obélisques* sont formés d'une seule pierre d'une grandeur énorme, taillée en aiguille sous la forme d'une pyramide, et chargée d'hieroglyphes pour perpétuer le souvenir d'évène-

ments remarquables. Ils avaient jusqu'à 60 mètres de hauteur. Le *sphinx*, qu'on voit non loin de la pyramide de Chéphrem, est une statue colossale d'une seule pierre, ayant environ 47 mètres de longueur. Il est maintenant presque entièrement enseveli sous les sables, à l'exception de la partie antérieure. Sur la patte gauche on a lu une inscription d'Arrien, historien grec du ⁱⁱe siècle de notre ère. La *labyrinthe* était un vaste enclos dans lequel on avait élevé douze palais, qui étaient construits de telle sorte, qu'une fois engagé dans leurs galeries, à ramifications innombrables, il devenait presque impossible d'en retrouver l'issue. Le *lac Mæris* n'était qu'un vaste bassin destiné, comme nous l'avons dit, à corriger les irrégularités des inondations du Nil.

Dans la basse Egypte, qui formait presque une île, on admirait les nombreux canaux du Nil et la magnificence des grandes villes de Saïs, d'Héliopolis et de leurs superbes temples.

7. DES SCIENCES. — Les Égyptiens cultivèrent aussi avec le plus grand succès certaines sciences, notamment la *géométrie*, qui leur était nécessaire pour rétablir chaque année les limites de leurs champs, effacées par l'inondation; l'*hydraulique*, dont ils avaient besoin pour répartir également les eaux du Nil, etc. Leurs peintures, leurs émaux, prouvent qu'ils avaient aussi d'assez grandes connaissances en chimie; mais la *médecine*, quoique pratiquée avec quelque succès, était fort imparfaite. L'*astronomie* se réduisait à de simples observations des phénomènes célestes; on doit cependant aux Égyptiens l'invention du zodiaque. Quant

à la *navigation*, elle leur fut longtemps interdite, les prêtres ayant soin d'inspirer au peuple une grande horreur pour la mer, afin d'empêcher tout rapport avec les étrangers.

La littérature égyptienne était très-riche, mais il ne nous en reste que les inscriptions qui se trouvent sur les monuments. Ils sont tous couverts d'hiéroglyphes, espèces d'écriture qui représentait, non pas les sons des mots; mais les idées elles-mêmes, au moyen d'images, d'emblèmes. Cette écriture avait plusieurs variétés qui ont beaucoup augmenté les difficultés que présentait sa lecture; ces difficultés ont enfin été vaincus en grande partie, grâce surtout à des savants français.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la religion des prêtres Egyptiens ? Quelles erreurs propagèrent-ils parmi le peuple ?

2. Quelle était la population de l'Egypte ? Comment était-elle divisée ? A quelle époque les castes furent-elles détruites ?

3. Quelles furent les diverses formes de gouvernement ? L'autorité royale fut-elle absolue ? Comment était-elle limitée ?

4. De quelle manière était rendue la justice ? Qu'y avait-il de remarquable dans la légis-

lation égyptienne ? Quel reproche peut-on lui faire ?

5. Quels honneurs les Egyptiens rendaient-ils aux morts ? Ou plaçaient-ils leurs momies ?

6. Quels arts ont-ils spécialement cultivés ? Quels monuments va-t-on visiter encore dans la haute Egypte ? — dans l'Heptanomide ? — dans la basse Egypte ?

7. Quelles sont les sciences que les Egyptiens ont cultivées avec quelque succès ? Qu'est-ce que les hiéroglyphes ?

CHAPITRE III.

Des Phéniciens (1)

1. NOTIONS GÉOGRAPHIQUES SUR LA PHÉNICIE.—

La Phénicie consistait en une langue de terre d'environ deux cents kilomètres de long sur quarante de large, située à l'ouest de la Syrie, sur la côte de la Méditerranée. Cette côte, hérissée de montagnes, couverte de magnifiques forêts et semée de ports et de baies, offrait les plus précieux avantages pour la navigation. Au nord on trouvait d'abord Aradus ; en allant vers le sud on apercevait successivement Tripoli, Biblos, Beryte, Sidon, puis enfin Tyr, sans compter un grand nombre d'autres cités d'une moindre importance.

2. COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DES PHÉNICIENS.—

Cette nation paraît avoir été formée en partie par une colonie venue de la Syrie, et en partie par une colonie de Chananéens qui avaient été forcés d'abandonner leur patrie lors de la conquête des Hébreux. On ignore l'époque où furent fondées les différentes villes de la Phénicie ; on sait seulement que Sidon existait depuis longtemps lorsque Josué entra dans la terre promise, et que Tyr fut une de ses colonies. Tripoli fut fondée par les habitants de Sidon, de Tyr et d'Aradus. Toutes ces villes sorties les unes des autres, formèrent longtemps un Etat fédératif ; mais enfin Sidon finit par

(1) Voyez dans notre atlas, la carte de la terre de Chanaan et de la Phénicie.

acquérir la suprématie, que Tyr lui enleva vers le temps de Salomon. En 572 avant J.-C., Tyr fut détruite par Nabuchodonosor II, après un siège de treize ans, et la Phénicie fut réunie à l'empire assyrien dont elle forma une province.

Cependant les Tyriens rebâtirent leur ville dans une île qu'Hiram, un de leurs rois, avait réunie au continent. Cette nouvelle Tyr eut, au lieu de rois, des magistrats annuels appelés suffètes, et quoique réduite à payer tribut aux Assyriens, puis aux Perses, elle devint extrêmement florissante. Mais Alexandre le Grand s'en étant rendu maître, après un siège de sept mois (332 avant J.-C.), la détruisit de fond en comble, et réunit son territoire à celui de Sidon. Ce conquérant ôta le pouvoir à Straton, qui cependant s'était déclaré tributaire, et plaça sur le trône Abdolonyme.

3. COMMERCE ET COLONIES DES PHÉNICIENS.—Les Phéniciens se rendirent célèbres par leur commerce et leur industrie ; ils étaient surtout renommés par la teinture du pourpre, dont ils devaient la découverte au hasard, et qu'ils appliquèrent avec succès aux étoffes. De là résultait pour eux un vaste commerce d'exportation, dans lequel ils faisaient entrer aussi des verreries et divers objets de luxe. Ils échangeaient leurs produits contre ceux de chaque pays et contre des objets précieux et pour pouvoir faciliter ces échanges, ils établirent dans différentes contrées des comptoirs, qui, pour la plupart, devinrent de puissantes colonies. Ils en avaient en Arabie, sur les bords de la mer Rouge, sur les bords du Pont-Euxin, dans les îles et sur les côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure,

en Sardaigne, en Sicile, dans les îles Baléares, en Gaule et jusque dans les îles Sorlingues dans l'archipel britannique. Mais leurs colonies les plus importantes étaient en Espagne, d'où ils tiraient d'immenses profits, et, sur la côte d'Afrique, à l'endroit où les Tyriens fondèrent cette orgueilleuse Carthage, qui devait un jour faire trembler Rome elle-même.

L'argent y était en si grande abondance qu'ils fabriquaient leurs instruments avec ce métal, et quelquefois même les ancres de leurs vaisseaux. Tous les autres pays les enrichissaient aussi de leurs tributs. La Grèce leur envoyait des esclaves et des vases d'airain, l'Arménie des mules, des chevaux et des cavaliers ; l'Arabie toutes sortes de marchandises ; les îles, de l'ivoire et de l'ébène ; le pays des Araméens, de la pourpre, des rubis, des broderies, du lin, de la soie et des pierres précieuses ; les Juifs enfin leur apportaient les froments, le baume, la myrrhe, le miel, la résine et l'huile.

4. RELIGION. — Les Phéniciens, au milieu de leurs richesses, oublièrent le vrai Dieu. Leur principale divinité était Melcarth, symbole de leur propre puissance et de leurs exploits ; c'est cette divinité que les Grecs appelaient l'Hercule tyrien. Les Phéniciens avaient aussi adopté, comme les Syriens, le culte de Baal et d'Astarté. Aussi les prophètes annoncèrent-ils souvent le châtement que Dieu réservait à la superbe Tyr. *Les ennemis, s'écriait Ezéchiel, détruiront les murs de Tyr, ils abatteront ses tours, le Seigneur en dispersera jusqu'à la poussière.* L'oracle s'est accompli d'une

manière terrible, comme l'a reconnu un philosophe incrédule qui, au dernier siècle, visita la côte de Phénicie. " Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, dit-il, Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains, de coton et de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec qui gagne à peine de quoi nourrir sa famille."

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle était la situation géographique de la Phénicie ? Quelles furent ses villes les plus importantes ?

2. Quelle est l'origine des premiers habitans de cette contrée ? Quelles fut la ville la plus importante de la Phénicie ? Par qui fut-elle assiégée et détruite ?

3. Quelle était le commerce des Phéniciens ? Où établirent-ils des colonies ? Que retireraient-ils des différentes nations ?

4. Quelle était leur religion ? Quels châtimens, les prophètes ont ils prédits ? Comment ces prophéties se sont elles accomplies ?

CHAPITRE IV.

Des Arabes.

I. DIVISION GÉOGRAPHIQUE DE LA PÉNINSULE ARABIQUE. — Cette vaste péninsule, située à l'est de l'Égypte et entourée à l'ouest, au sud et à l'est par la mer Rouge, la mer Erythrée et le golfe Persique, est séparée de la Palestine et de la Mésopotamie par des sables arides. Elle se divise en trois parties : l'Arabie déserte ou *Nedjed*, l'Arabie Pé-

trée ou *Hedjaz*, l'Arabie Heureuse ou *Yémen*. Les deux premières ne présentent que des montagnes arides, des plaines sablonneuses, des déserts sans ombrage. L'Arabie Heureuse, située sur les bords de la mer Erythrée, est au contraire une des contrées les plus fertiles, les plus riches de la terre.

2. DES ANCIENS ARABES. — De même qu'il y a deux Arabies, il y a également deux sortes d'Arabes. Les premiers se disent issus d'Yarib, fils de Jectan, l'un des descendants de Sem. Ils se signalèrent dans les premiers temps par la conquête de la Babylonie et de l'Égypte, et par des expéditions dans la Perse et dans l'Inde. Mais ces invasions ne fondèrent rien de durable, et bientôt les Arabes renoncèrent à ces courses aventureuses. Ils se fixèrent alors dans l'Yémen, où, habitant de grandes villes et obéissant à des rois, ils demeurèrent dans la paix la plus profonde jusqu'à l'avènement de Mahomet, qui souleva l'Arabie contre le reste du monde.

3. ISMAËL ET SES DESCENDANTS. — La seconde race d'Arabes descend d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. L'Écriture nous apprend qu'Agar, chassée de la maison de son maître, erra dans le désert, où l'ange du Seigneur lui dit en parlant de son fils : *Il sera un homme libre et sauvage ; sa main sera contre tous et la main de tous sera contre lui, et il dressera sa tente à la vue de ses frères*. La prophétie s'est accomplie : Ismaël est devenu l'homme du désert ; il a planté sa tente au nord de l'Arabie, sur les confins de l'Asie et de l'Afrique, et non loin de l'Europe, qu'il a plus d'une fois visitée.

Les descendants d'Ismaël, appelés par les Arabes primitifs *Mostarabes* (Arabes mêlés), sont connus aussi sous le nom de Sarrazins. A l'exception des habitants de quelques villes, telles que la Mecque et Médine, situées dans l'Arabie Pétrée, ils n'eurent d'autre soin que celui des troupeaux et furent toujours nomades, n'ayant d'autres habitations que des tentes qu'ils transportaient facilement lorsqu'ils changeaient de pâturage. Les Arabes, divisés en tribus indépendantes, ont bravé les plus célèbres conquérants de l'ancien monde, ainsi que les puissants rois d'Assyrie ; les Romains eux-mêmes ne parvinrent point à les subjuguier.

4. RELIGION.—Les Arabes primitifs ne tardèrent pas à défigurer le culte qu'ils avaient reçu des patriarches. Ils adressèrent d'abord leurs hommages aux astres, et bientôt le respect profond qu'ils avaient pour les patriarches, leurs ancêtres, dégénéra en une véritable idolâtrie. Ismaël, en venant s'établir dans l'Arabie, n'adopta pas ces erreurs et conserva les saines traditions d'Abraham ; mais ses descendants les oublièrent bientôt. Les idées du Messie et de la redemption s'obscurcirent et ne servirent plus qu'à les disposer à suivre aveuglement la voix de Mahomet.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Quelles sont les bornes de la Péninsule arabique ? Comment ce territoire est-il divisé ?</p> <p>2. Combien y a-t-il de sortes d'Arabes ? Quels furent les ex-</p> | <p>ploits des descendants de Jectan ?</p> <p>3. Quels fut le père de la seconde race des Arabes ? Quelle prophétie l'ange du Seigneur fit-il sur lui ? Cette prophétie s'est-</p> |
|---|---|

elle accomplie ? Cette race a-t-elle su toujours conserver son indépendance ?

4. Dans quelles erreurs reli-

gieuses les Arabes sont ils tombés ? Quelle a été la conséquence de ces erreurs ?

CHAPITRE V.

Des Syriens.

1. POSITION GÉOGRAPHIQUE DE LA SYRIE.—La Syrie est située au nord-ouest de l'Arabie et au nord de la Palestine, entre l'Euphrate et la Méditerranée. Le Liban et l'Anti-Liban la divisent en deux parties, que l'on appelait la Syrie propre et la Célé-Syrie, ou Syrie creuse, ainsi nommée parce qu'il s'y trouvait une profonde vallée. Cette contrée était très-fertile : on y trouvait des plantes odoriférantes et des arbres fruitiers de toute sorte.

2. ORIGINE ET CARACTÈRE DES SYRIENS.—Les premiers habitants de ces belles montagnes et de ces délicieuses vallées descendaient d'Aram, fils de Sem. Ils conservaient ce souvenir dans leurs traditions, et un célèbre géographe de l'antiquité, Strabon, les nomme Araméens. Amollis par la douceur du climat aussi bien que par la richesse du pays, et séparés les uns des autres par les nombreuses chaînes de montagnes qui le traversent, les Syriens n'eurent jamais l'énergie ni l'unité nécessaires pour jouer un rôle important.

3. DES DIVERS ROYAUMES DE SYRIE. IMPORTANCE DE DAMAS.—La Syrie était primitivement divisée en un grand nombre de petits royaumes ; mais

nous ne connaissons les noms que de ceux de Sophène, d'Emèse, de Gessur et de Damas, et ce dernier est le seul qui ait eu quelque importance. Au temps d'Achab, nous voyons le roi de Damas, Ben-Hadad II, attaquer à différentes reprises Samarie avec des armées nombreuses, qui furent anéanties. Mais quelques temps après, Dieu ayant voulu punir Achab, qui avait mis le comble à ses crimes par le meurtre de Naboth, Ben-Hadad vainquit les armées réunies d'Achab et de Josephat, roi de Juda. Hazaël, qui assassina Ben-Hadad et usurpa le trône de Damas, fit aussi éprouver de grands désastres aux rois d'Israël et de Juda, et éleva au plus haut point la puissance de Damas. Mais, après la mort de ce prince, le royaume de Syrie succomba sous les efforts d'Achaz, roi de Juda, et de Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie (736), et ne forma plus dès lors qu'une province de l'empire assyrien.

4. DU COMMERCE ET DES RICHESSES DE DAMAS.— Damas, qui était le centre du mouvement continental et du commerce asiatique, était une cité riche et puissante. De son sein partaient trois grandes routes qui unissaient ensemble les trois parties du monde ancien. L'une allait à Tyr, qui communiquait elle-même, par ses colonies, avec l'univers entier; l'autre descendait en Egypte, la principale contrée de l'Afrique; et la troisième, qui traversait les villes de Palmyre, de Babylone, de Persépolis et d'Ecbatane, allait ainsi plonger jusque dans les pays les plus reculés de l'Asie. Les caravanes qui lui arrivaient des différents points du globe en faisaient le centre du commerce du monde entier.

5. CAUSE DE LA CHUTE DE DAMAS. — Cette terre privilégiée, qui pouvait si facilement s'éclairer à la lumière des traditions hébraïques, ne produisit que des erreurs qui engendrèrent à leur tour les plus épouvantables dérèglements. Au lieu d'adorer le vrai Dieu, les Syriens se prosternèrent devant les astres, puis divinèrent leurs princes par orgueil et par flatterie, et placèrent sur leurs autels Baal et Astarté, dont le culte immonde, souillé par les sacrifices humains, autorisait la plus affreuse débauche. Le Seigneur, irrité de tant d'iniquités, maudit la ville, et le terrible anathème qui semble encore peser sur elle, la remplit de désolation et de misère.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles sont les bornes de la Syrie? Quelle était la nature de son territoire?

2. D'où vinrent ses premiers habitants? Qu'est ce qui les empêcha de prospérer comme nation?

3. Quels furent les divers royaumes fondés par les Sy-

riens? Par quels exploits se signalèrent les rois de Damas? Que devint la Syrie après leur chute?

4. Quel fut le commerce de Damas? Quels étaient ses moyens de communication?

5. Quelles furent les causes de la chute de cette ville?

TROISIÈME SECTION.

DES ASSYRIENS ET DES BABYLONIENS.

CHAPITRE I.

**Histoire du premier empire assyrien
(2690-759) (1).**

I. NEMROD (2690).—On peut dire que l'empire assyrien, qui eut pour berceau le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, constitue à lui seul l'histoire ancienne proprement dite. Divers peuples, il est vrai, se remplacent sur la scène : les Mèdes succèdent aux Babyloniens, les Perses aux Mèdes, les Grecs aux Perses ; mais c'est toujours le même empire ; il ne fait que changer de nom.

La fondation de l'empire d'Assyrie remonte à Nemrod, petit-fils de Cham, et à Assur, fils de Sem. Nemrod, suivant l'Écriture, *commença à être puissant sur la terre et devint un fort chasseur devant Dieu* ; il fit élever Babylone avec les matériaux qui avaient été rassemblés pour la construction de la fameuse tour de Babel. Sans doute, ce fort chasseur, après avoir dompté et détruit les bêtes féroces, usa de son adresse et de sa force pour subjuguier tous ceux qui l'entouraient. Les premières villes de son royaume furent Babylone, Arach et Cha-

(1) Voyez, dans notre atlas, la carte du *Monde connu des anciens*.

lanné, situées dans la terre de Sennaar. En même temps, Assur éleva Ninive sur la rive gauche du Tigre, et pendant plusieurs siècles ces deux villes furent les capitales de deux royaumes séparés.

2. INVASION DES ARABES.— Sous les successeurs de Nemrod, l'idolâtrie s'introduisit parmi les Babyloniens. Ils adorèrent d'abord les astres, dont ils observaient avec soin le cours ; à ce culte ils joignirent celui des rois eux-mêmes, lesquels, dans leur orgueil, voulurent être regardés comme des dieux. A mesure que les traditions primitives s'altéraient, les mœurs se corrompaient, et par suite, la nation perdait sa force et son énergie. Sous le neuvième roi de Babylone, les Arabes envahirent ce royaume et y fondèrent une multitude de petites principautés.

3. BELUS, NINUS. — Les principautés fondées par les Arabes dans l'ancien royaume de Babylone furent renversées, après un peu plus de dix siècles, par le roi de Ninive, Bélus ou Baal, dont les prédécesseurs, depuis Assur, sont restés ignorés, et lui-même ne nous est connu que par sa conquête. Son fils, Ninus, se rendit célèbre en Orient par de grandes expéditions qui s'étendirent depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et à la Bactriane. A son retour, il voulut s'immortaliser en agrandissant sa capitale, la vieille cité d'Assur, dont il fit la ville la plus grande et la plus célèbre du monde. Elle avait environ cent kilomètres de circuit ; les murailles qui l'entouraient étaient hautes de plus de trente mètres, et les quinze cents tours qui en défendaient l'approche étaient de moitié plus élevées que les murailles. On l'appela, depuis lors, la ville de Ni-

nus ou Ninive. Quand il eut achevé ce grand ouvrage, il reprit la guerre contre les Bactriens et commença le siège de Bactres, capitale du pays. Mais bien que son armée fût composée de près de deux millions d'hommes, il désespérait de s'emparer de la ville, lorsque Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, lui fournit les moyens de se rendre maître de la citadelle. Le mari de cette héroïne étant mort, Ninus l'épousa, et, en mourant, lui laissa le gouvernement de son royaume (1916).

4. SÉMIRAMIS. — Cette princesse s'efforça de surpasser en magnificence tous les monarques qui l'avaient précédée. Elle bâtit Babylone, et employa plus de 2,000,000 d'esclaves aux constructions extraordinaires qu'elle imagina. Cette ville immense parut plus prodigieuse encore que Ninive par la splendeur et la richesse de ses monuments. Quand Sémiramis eut achevé ces étonnants travaux, elle parcourut son royaume pour répandre partout les bienfaits de sa libéralité. Elle fit construire, pour l'utilité et l'agrément des villes, des bâtiments superbes, elle multiplia les aqueducs pour fertiliser les lieux arides, et perça de grandes routes pour faciliter les communications.

Les Etats que Ninus lui avait laissés n'eurent pas suffi à son ambition, elle s'empara de l'Éthiopie, puis tenta la conquête de l'Inde ; mais son armée, effrayée par les éléphants que les Hindous avaient dressés au combat, prit bientôt la fuite, et la reine, malgré son courage, ne put parvenir à rallier ses troupes. De retour à Babylone, où elle ramena à peine le tiers de sa brillante armée, son fils Ninyas

conspira contre elle ; Sémiramis, pour ne pas porter les armes contre ce fils ingrat, lui abandonna le trône. Les Assyriens l'honorèrent après sa mort sous la forme d'une colombe.

5. NINYAS, SARDANAPALE. — Ninyas, bien différent de Ninus et de Sémiramis, passa sa vie au sein de l'oisiveté et des plaisirs. Ses successeurs, aussi méprisables que lui, furent de vrais rois fainéants. Le dernier prince de cette dynastie fut Sardanapale, dont l'ignominieuse corruption est passée en proverbe. Il ne quittait point son palais, et passait ses jours au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elle, et s'occupant à filer. Il faisait consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à passer sa vie dans les festins et dans les divertissements les plus honteux. Il ordonna de mettre sur son tombeau deux vers qui signifiaient qu'il emportait avec lui tout ce qu'il avait mangé et tout ce qu'il s'était procuré de plaisirs, mais qu'il laissait tout le reste ; épitaphe, remarque Aristote, digne d'un pourceau.

6. DESTRUCTION DU PREMIER ROYAUME D'ASSYRIE. — Tandis que ce prince paresseux et efféminé demeurait enfermé dans son palais, uniquement occupé de ses plaisirs, le gouverneur de la Médie, Arbacès, leva l'étendard de la révolte. A cette nouvelle, Sardanapale se mit à la tête de son armée et déploya plus d'énergie qu'on ne devait en attendre d'un pareil prince. Il battit même dans trois sanglantes batailles l'armée des révoltés ; mais ceux-ci s'étant alliés aux Bactriens, vinrent assiéger le roi dans sa capitale. Après s'être longtemps défendu avec une rare valeur, Sardanapale, réduit à la dernière ex-

trémité, et voulant effacer par une mort courageuse la honte de sa vie, prépara au milieu de son palais un immense bûcher où il entassa ses trésors, ses femmes et ses esclaves, et se brûla avec eux. Avec lui finit le premier empire assyrien (759).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le fondateur de Babylone ? Quel fut le fondateur de Ninive ?

2. Dans quelles erreurs tombèrent les Babyloniens ? Par qui l'Assyrie fut-elle conquise ?

3. Par quelle action se signala Belus ? Quelles furent les conquêtes de Ninus ? Quels travaux fit-il faire dans Ninive ?

4. Qui épousa-t-il ? Par quels exploits Sémiramis s'est-elle signalée ? Que fit-elle pour l'embellissement de ses Etats ?

5. Quel fut le caractère de Nynyas ? Comment vécut Sardanapale ?

6. Par qui le premier empire assyrien fut-il détruit ? Quelle fut la mort de Sardanapale ?

CHAPITRE II.

Histoire de Ninive (759-625).

I. SARDANAPALE II. TEGLATH-PHALASAR (759-724).

—A la mort de Sardanapale 1^{er}, le vaste empire d'Assyrie se partagea en trois Etats : Ninive, Babylone et la Médie. Ninive eut d'abord pour roi Sardanapale II ou Phul, qui intervint contre Manahem, roi d'Israël, et ses sujets révoltés, et se fit ainsi l'arbitre d'un royaume que ses successeurs étaient appelés à conquérir. Son fils Tégloth-Phalasar (742) n'osa attaquer ni les Babyloniens ni les Mèdes, mais il se porta du côté de la Syrie

et de la Palestine. Il détruisit le royaume de Damas et rendit tributaire celui d'Israël.

2. SALMANASAR (724). DESTRUCTION DU ROYAUME D'ISRAËL.—A la mort de Téglath-Phalasar, son fils Salmanasar ayant appris que les Israélites tentaient de recouvrer leur indépendance, se mit aussitôt à la tête d'une formidable armée, ravagea le royaume d'Israël et vint mettre le siège devant Samarie, qui en était la capitale. Après un siège qui dura trois ans, Osée, roi d'Israël, fut obligé de se rendre avec tout son peuple, que Salmanasar emmena en captivité. Ce prince, pour repeupler le pays, appela d'Assyrie différentes nations qui formèrent un nouveau peuple sous le nom de Samaritains. Ainsi fut détruit le royaume des dix tribus (718).

3. SENNACHÉRIB. GUERRE CONTRE JUDA (712-707).—Le fils de Salmanasar, Sennachérib, tenta la ruine de Juda, dont le trône était alors occupé par le jeune roi Ezéchias. Il avait déjà envahi le pays et il était sur le point de prendre Jérusalem, dont il faisait le siège, quand il apprit que Tharaca, roi d'Ethiopie, s'avancait au secours des Juifs. Outré de dépit, il écrivit à Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes, dans laquelle il annonçait qu'il viendrait pour reprendre le siège de Jérusalem dès qu'il aurait défait les Ethiopiens. Il vainquit en effet Tharaca, dévasta l'Egypte, et fit un immense butin. Mais les blasphèmes qu'il avait proférés contre l'Eternel ne devaient pas rester impunis. Lorsqu'il reparut sous les murs de Jérusalem, il perdit 185,000 hommes, tués en une seule nuit par l'ange exterminateur que le Seigneur avait chargé du soin de sa vengeance. Sennachérib ne survécut que quelques mois à cette dé-

faite. Ayant voulu faire retomber sur ses sujets l'affront qu'il avait reçu, il excita l'indignation universelle par ses cruautés, et périt assassiné par ses deux fils aînés.

1. ASHARADDON ET NABUCHODONOSOR I^{er}.—La dynastie des rois de Babylone s'étant éteinte, Asharaddon s'empara de cette ville et de son territoire (680). Ayant ainsi rendu à l'empire d'Assyrie une partie de son ancienne splendeur, il alla châtier une révolte des dix tribus, et en même temps, pour venger le désastre de son père, il envoya contre Jérusalem une armée qui ramena captif son roi Manassès. La puissance des Assyriens s'accrut encore sous le fils d'Asharaddon, Nabuchodonosor 1^{er} ou Soasduchéus (667-647), qui vainquit les Mèdes et fut sur le point de les réunir de nouveau à l'empire assyrien. Toutefois, à l'époque où Nabuchodonosor remplissait la terre du bruit de ses victoires, il se trouvait, au nombre des Israélites captifs sur les bords du Tigre, un saint vieillard appelé Tobie, qui, sentant sa fin approcher, dit à ses enfants : *La ruine de Ninive est proche ; ne demeurez point ici, car je vois que son iniquité la fera périr.*

5. HOLOPHERNE.—Cette parole prophétique, dont la réalisation paraissait si éloignée, tant les succès du monarque étaient grands, ne devait point tarder cependant à recevoir son exécution. Holoferne, général de Nabuchodonosor, après avoir parcouru en vainqueur une partie de l'Asie, fut frappé à mort par la main de l'héroïque Judith, sous les murs de Béthulie, et son armée fut taillée en pièces. Ce revers devint le signal d'une révolte générale contre Nabuchodonosor. Tous les peuples

qui avaient été subjugués proclamèrent leur indépendance, et le roi des Mèdes, Cyaxare, vint assiéger Nabuchodonosor dans sa capitale.

6. CHINALADAN. RUINE DE NINIVE (647-625). — Si Ninive ne fut pas prise alors par les Mèdes, elle ne dut son salut qu'à l'invasion des Scytes, qui, partis des Palus-Méotides, forcèrent Cyaxare à venir défendre son royaume. Mais dès que le départ des barbares eut rendu aux Mèdes leur liberté, ils s'allièrent à Nabopolassar, gouverneur de Babylonie, qui s'était aussi affranchi du joug de Ninive, et marchèrent contre le successeur de Nabuchodonosor, Sarac ou Chinaladan. Ce prince, bien que livré à la mollesse et au plaisir, opposa, comme autrefois Sardanapale, une résistance assez vive ; mais ne pouvant plus se défendre, il se donna la mort. Le royaume de Ninive fut alors détruit, et cette ville orgueilleuse commença à tomber en ruine, ainsi que les prophètes l'avaient si souvent annoncé.

QUESTIONNAIRE.

1. Que devint l'empire d'Assyrie à la mort de Sardanapale ? Qui régna à Ninive ? Quels furent les exploits de Téglat-Phalasar ?

2. A quelle occasion Salmanasar attaqua-t-il le royaume d'Israël ? Que fit-il des habitants ?

3. Quels furent les succès de Sennachérib dans le royaume de

Juda ? Comment son armée fut-elle détruite ?

4. Quels furent les exploits d'Asharaddon et de Nabuchodonosor ? Quelle prophétie fit Tobie ?

5. Racontez la défaite d'Holopherne.

6. Sous quel prince Ninive fut-elle détruite ? Qui en fit la conquête ?

CHAPITRE III.**Histoire des Babyloniens. Second empire
assyrien (759-538)**

1. DE BABYLONE AVANT NABUCHODONOSOR II. — Après la destruction du premier empire d'Assyrie sous Sardanapale I^{er}, la Babylonie forma une espèce de république, dont Bélésis fut le chef. Son fils Nabonassar, célèbre par l'ère qui porte son nom et qui commence à l'année 747, prit en cette même année le titre de roi, qu'il rendit héréditaire dans sa famille. Ses successeurs sont connus par l'ambassade que l'un d'eux envoya à Ezéchias pour le féliciter sur sa convalescence, après une maladie qui avait mis en danger la vie de ce saint roi. La dynastie de Nabonassar s'étant éteinte, Babylone fut soumise par Asharaddon et demeura sous la domination de Ninive pendant trente-six ans. Elle fut affranchie par Nabopolassar (644-605), qui bientôt après s'unit à Cyaxare pour ruiner Ninive. Habilement secondé par son fils Nabuchodonosor, qu'il s'était associé, il triompha des Egyptiens, des Syriens et des Juifs. Jérusalem elle-même fut prise, et une partie de ses habitants fut emmenée en captivité.

2. NABUCHODONOSOR II (605-562).—Ce prince fut un des plus grands rois de l'Assyrie. Ses Etats comprenaient l'Assyrie, la Chaldée, l'Arabie, la Palestine, et l'on peut dire que son génie était égal à sa puissance. Au milieu de ses prospérités, il eut

un songe qui porta le trouble dans son esprit et dont il perdit pourtant le souvenir à son réveil. De tous les sages du royaume, Daniel fut le seul qui put rappeler le songe à Nabuchodonosor. "O roi, lui dit-il, vous avez vu une statue dont la hauteur était prodigieuse et qui avait un regard terrible. La tête en était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous la voyiez ainsi, quand une pierre se détachant d'une montagne, a frappé la statue par ses pieds de fer et d'argile, et les a réduits en poudre. Alors, le fer, l'argile, l'argent et l'or, tout est devenu semblable à la poussière que le vent emporte, et la pierre qui avait frappé la statue s'est changée en une montagne immense qui a rempli toute la terre." Daniel donna ensuite à Nabuchodonosor l'explication de ce songe. "Cette statue, dit-il, représente les trois grands empires qui doivent succéder à l'empire d'or des Assyriens, savoir : l'empire brillant des Perses, figuré par l'argent ; l'empire mixte des Grecs et d'Alexandre, représenté par l'airain, et l'empire de fer des Romains, après lequel paraîtra le royaume de Jésus-Christ, qui s'établira de lui-même, et qui, après avoir été faible et petit, couvrira le monde entier."

3. ORGUEIL DE CE PRINCE.—La sagesse que Daniel montrait en toutes circonstances et sa science profonde lui méritèrent les premiers honneurs de l'empire. Nabuchodonosor poursuivit avec gloire ses expéditions contre les Juifs, qui ne cessaient de se révolter, et ruina complètement Jérusalem. Tyr fut aussi conquise et l'Égypte envahie. Nabuchono-

nosor, enivré de sa puissance, conçut alors un orgueil insensé, que Dieu résolut d'humilier. Ce fut encore un songe qui vint jeter le trouble dans son âme. Il vit un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel, et dont les branches, chargées de fruits magnifiques, s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Les animaux venaient s'abriter sous son ombre, les oiseaux du ciel voltigeaient sur ses rameaux, et tous y trouvaient leur nourriture. Tandis que, dans son fol orgueil, il se comparait à cette arbre gigantesque, une voix terrible se fit entendre : " Abattez l'arbre, coupez-en les rameaux, brisez-en les feuilles et dispersez-en les fruits." Puis elle ajouta : " Que son cœur d'homme lui soit ôté, et qu'on lui donne un cœur de bête pendant sept années."

4. SA PUNITION.—Selon l'interprétation de Daniel, Nabuchodonosor, dont la magnificence s'étendait sur tout l'empire, était représenté par cet arbre ; mais, pour punir ce prince de son orgueil, il devait un jour se voir réduit à la condition la plus humiliante, sans cependant être renversé de son trône. En effet, une maladie affreuse aliéna sa raison et le fit tomber dans un état d'abrutissement tel, qu'il ressemblait, par les goûts et les inclinations, aux animaux les plus vils. Il fut séparé de la société des hommes, mais il ne perdit pas sa couronne. La reine Nitocris administra le royaume pendant sa maladie, et quand la raison lui fut revenue, il s'humilia sous la main de Dieu, confessant ses fautes et les réparant par un édit solennel dans lequel il apprit à tous ses sujets les prodiges qui s'étaient opérés en lui.

5. DES SUCCESEURS DE NABUCHODONOSOR II. —

Après Nabuchodonosor II, surnommé *le Grand*, le trône d'Assyrie n'est plus occupé que par des princes qui le déshonorent. Le fils de ce monarque, Evilmérôdac, régna moins de trois ans, pendant lesquels il se rendit si odieux par ses dérèglements et ses débauches, que ses propres parents conspirèrent contre lui (560). Son beau-frère Nériglisor, qui avait usurpé le pouvoir suprême, fut vaincu et tué dans une bataille contre les Mèdes (555). Le fils de celui-ci, Laborosoarchod, n'usa de son autorité que pour satisfaire ses mauvaises passions. Ses sujets, indignés des excès sans nombre qu'il commettait, le détrônèrent après neuf mois de règne, et donnèrent la couronne à Labynite, un de ses fils, que l'Écriture désigne sous le nom de Balthasar (554).

6. CHUTE DU SECOND EMPIRE ASSYRIEN.— Balthasar était aussi indigne du trône que ses prédécesseurs. Ce prince, incapable de se défendre contre les Mèdes et les Perses, se ligua avec les Lydiens et les Egyptiens. Mais Cyrus, chef des armées ennemies, vainquit les Lydiens et vint mettre le siège devant Babylone. Balthasar, plein de confiance dans ses murailles hautes et épaisses, dans ses fossés profonds que remplissaient les eaux du fleuve, convia toute sa cour à un splendide festin. Il fit apporter les vases sacrés que son père avait enlevés du temple de Jérusalem, et s'en servit, ainsi que ses courtisans, pour boire en l'honneur de ses dieux impies. Il aperçut alors une main qui traçait sur la muraille des signes mystérieux. A peine eut-il appris de Daniel le sens terrible de ces mots, qu'il tomba sous les coups des soldats de

Cyrus, déjà maître de la ville. Telle fut la fin de l'empire de Babylone, qu'on a appelé le second empire assyrien (538).

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Que devint Babylone après la mort de Sardanapale 1er ? Par quoi Nabonassar est-il célèbre ? Que firent ses successeurs ?</p> <p>2. Quelle fut la puissance de Nabuchodonosor II ? Racontez le songe de la statue ? Quelle est l'explication que donna le prophète Daniel ?</p> <p>3. Quelles furent les principales expéditions de Nabuchodo-</p> | <p>nosor ? Par quel autre songe fut-il troublé ?</p> <p>4. De quelle punition fut-il frappé ? Qui administra ses Etats pendant sa maladie ?</p> <p>5. Quels furent ses successeurs ? Faites-les connaître en quelques mots.</p> <p>6. Sous quel prince le royaume de Babylone fut-il renversé ? Comment Balthazar fut-il averti de sa chute ?</p> |
|---|---|

CHAPITRE IV.

De la religion, des mœurs, des arts et de l'industrie des Assyriens.

I. DE LA RELIGION DES ASSYRIENS. — Les Babylo niens défièrent le ciel et les astres, mais ils avaient un culte particulier pour le soleil et la lune. Au-dessous de ces divinités ils plaçaient toutes les planètes. De trente astres secondaires ils avaient fait autant de dieux conseillers, dont les uns présidaient aux lieux souterrains, les autres aux lieux supérieurs. Ils attribuaient aux douze *seigneurs des dieux* les douze signes du zodiaque, et les absurdités de l'astrologie judiciaire leur firent donner le nom de *juges des choses universelles* aux

vingt-quatre constellations. Ils adoraient aussi les éléments, le Tigre et l'Euphrate ; enfin leur religion se complétait par le culte des héros ou des demi-dieux, qui n'étaient que des conquérants divinisés.

2. DES SUPERSTITIONS DES ASSYRIENS.—Le culte de ces faux dieux était accompagné de cérémonies magnifiques. Dans les processions on portait leurs statues d'or et d'argent parées des plus riches pierres, et on leur offrait les mets les plus exquis. Outre ces grandes divinités, les Assyriens reconnaissaient encore des génies protecteurs, qu'ils représentaient sous la figure d'une colombe, d'un dragon ou d'un poisson, tandis qu'ils prêtaient des formes monstrueuses aux mauvais génies. Leurs prêtres inventèrent des talismans sur lesquels les étoiles ou les autres emblèmes des dieux étaient représentés, et firent croire au vulgaire superstitieux que ces figures et ces statuettes avaient la même puissance que les dieux dont elles étaient l'image.

3. DES ARTS. MAGNIFICENCE DE BABYLONE.—Les Assyriens cultivaient les arts avec beaucoup de succès, et parmi tous les peuples anciens il n'y eut que les Grecs qui purent les surpasser. La magnificence de Babylone prouve à elle seule les progrès qu'ils avaient faits dans l'architecture et dans tous les arts qui en dépendent. Sémiramis avait fait environner cette ville immense d'une muraille si épaisse, que quatre chars pouvaient y passer de front. Ces murailles formaient un carré parfait dont chaque côté avait vingt-quatre kilomètres de long, et présentait vingt-cinq portes d'airain. Entre ces portes et aux angles du carré s'élevaient plusieurs tours d'une grande hauteur, qui dominaient la plaine.

Le long de l'Euphrate, Sémiramis avait fait construire des digues magnifiques qui servaient de quais et qui préservaient le pays des inondations. Toutes les rues de Babylone étaient tirées au cordeau et bordées de maisons d'une richesse remarquable. On avait enfermé dans cette cité des jardins et de vastes terrains qui s'étendaient entre les habitations de sorte qu'on pouvait jouir tout à la fois des plaisirs de la ville et des douceurs de la campagne. On admirait surtout le palais de Sémiramis, avec les terrasses sur lesquelles elle avait suspendu des jardins où les fleurs les plus belles naissaient en tout temps, grâce aux eaux du fleuve qui leur étaient envoyées par un conduit souterrain. Le temple de Bel était aussi une des merveilles de cette cité pleine de prodiges ; du milieu du faite s'élançait une tour extrêmement élevée, au haut de laquelle les prêtres observaient les étoiles.

2. DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE. — L'industrie des Assyriens consistait à tisser des étoffes d'or d'une grande finesse, à dorer le bois et les métaux, à fondre de belles figures d'airain, d'argent ou d'or, et à peindre sur la pierre comme sur le bois. Ils faisaient un commerce très-actif par le Tigre et l'Euphrate, et échangeaient avec les Occidentaux leurs riches étoffes pour des denrées que ne produisait pas leur sol. Babylone devint un entrepôt florissant de marchandises, et les autres villes importantes de l'Assyrie partagèrent cet avantage, parce que dans ces grands empires, despotiquement gouvernés, il y avait une puissance irrésistible de centralisation qui faisait tout converger vers les grandes cités.

5. DES MAGES ET DE LEUR SCIENCE. — Parmi les Chaldéens, les savants portaient le nom de *mages*. Ils s'occupaient beaucoup d'astronomie, et leurs observations furent assez exactes pour leur permettre de fixer, au moins à quelques minutes près, la véritable étendue de l'année solaire. Mais malheureusement l'astronomie dégénéra entre leurs mains jusqu'à consacrer par son autorité toutes les folies de l'astrologie judiciaire. En médecine, les Chaldéens paraissent avoir fait les premiers essais connus. Ils exposaient leurs malades à la vue des passants. Ceux-ci s'informaient de la nature du mal, et quand l'un d'eux avait éprouvé quelque chose de semblable, il faisait connaître ce qu'il avait fait pour se guérir. Si un malade était délivré, il portait au temple du dieu de la médecine un tableau où sa maladie était décrite, et où l'on indiquait les remèdes qui l'avaient sauvé. Ces observations furent, dit-on, mises à profit par Hippocrate, qui écrivit le premier ouvrage de médecine.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Quelle était la religion des Assyriens ? Quelles étaient leurs principales divinités ?</p> | <p>particulièrement la splendeur ?</p> |
| <p>2. Quelles furent leurs superstitions ? Qu'est-ce que les prêtres inventèrent pour les égarer ?</p> | <p>4. En quoi consistait leur industrie ? Leur commerce était-il très-actif ?</p> |
| <p>3. Quels furent leurs progrès dans les arts ? Quelle était la magnificence de Babylone ? Décrivez les ornements qui en faisaient</p> | <p>5. Comment se nommaient leurs savants ? A quelle science se livraient-ils tout spécialement ? Comment firent-ils leurs premières observations en médecine ?</p> |

QUATRIÈME SECTION.

DES MÈDES ET DES PERSES AVANT LEURS GUERRES
AVEC LES GRECS.

—

CHAPITRE I.

Histoire des Mèdes avant Cyrus, (1).

1. DES MÈDES AVANT ARBACÈS.—Les Mèdes, issus de Madaï, fils de Japhet, occupaient le pays situé entre le Tigre et l'Indus. La Perse n'était qu'une des provinces de leur vaste empire, et même l'une des plus pauvres et des moins civilisées. Elle ne commença à avoir une existence à elle et à jouer un rôle à part, que peu de temps avant la naissance de Cyrus, qui lui assura par la suite la prépondérance sur les Mèdes et sur une partie de l'Asie. Quant aux Mèdes, ils n'eurent d'importance qu'après le démembrement du premier empire assyrien.

2. INDÉPENDANCE DES MÈDES. ARBACÈS (759).—Les général Arbacès rendit la Médie indépendante en se révoltant contre Sardanapale. Mais comme il ne s'était point occupé de donner à la nation une forme régulière de gouvernement, les désordres les plus effroyables éclatèrent à la faveur de la licence. Le vol, la violence, l'injustice devinrent universels, et personne n'avait assez d'autorité pour

(1) Voyez dans notre atlas, la carte des monarchies comparées de Cyrus, de Darius et d'Alexandre.

réprimer et punir ces crimes. Ces excès déterminèrent le peuple à se donner un roi, et son choix tomba sur Déjocès.

3. DES ROIS MÉDES. DÉJOCÈS (733-690).—La réputation que s'était faite Déjocès, par son équité, comme juge dans un des cantons de la Médie, avait seule été cause de son élévation. Dès qu'il fut en possession du souverain pouvoir, il travailla activement à policer et à civiliser les Médes ; ensuite il fit entourer Ecbatane de sept enceintes de murailles, construites de manière que chacune surpassât celle qui la précédait de toute la hauteur des créneaux. La nature du terrain, qui s'élevait en forme de colline, en facilita les moyens. Ces sept enceintes concentriques avaient été bâties par allusion aux sept sphères célestes qui étaient un objet de culte pour les Médes, et on les peignit de diverses couleurs pour honorer les dieux qu'on supposait présider aux sept planètes. Renfermé au milieu de ces murailles, Déjocès, pour imposer plus de respect à ses sujets, ne laissait approcher de lui que ses officiers, et punissait de mort quiconque osait rire ou cracher en sa présence. Ce despotisme exagéré est sans doute une grande tache dans sa vie, mais il se fit pardonner ses défauts par les lois utiles et sages qu'il mit en vigueur dans son royaume.

4. PHRAORTE (690-655).—Son fils Phraorte, que les Ecritures nomment Arphaxad, n'eut ni sa prudence ni son caractère. Désireux d'agrandir le royaume que lui avait laissé son père, il attaqua les Perses, les assujettit ainsi que les autres nations voisines, conquit toute la haute Asie et recula

les frontières de la Médie jusqu'au fleuve Halys. Ces succès lui donnèrent tant d'orgueil, qu'il eut la témérité de se mesurer avec Nabuchodonosor I^{er}, roi de Ninive. Les armées se rencontrèrent dans les plaines de Ragau, et Phraorte fut vaincu. Nabuchodonosor le fit mettre à mort dans Ecbatane même, où ce malheureux roi s'était réfugié.

5. CYAXARE I^{er} (655-595).—Cyaxare, fils et successeur de Phraorte, fut plus heureux que son père. Les Assyriens, affaiblis par la défaite que leur armée venait d'essuyer sous les murs de Bêthulie, ne purent s'opposer aux conquêtes de Cyaxare, qui recouvra tous les Etats que Phraorte avait perdus, et entreprit même le siège de Ninive. Mais l'invasion des Scythes, dont nous avons parlé plus haut, força Cyaxare de quitter les plaines de l'Assyrie, et de regagner en toute hâte les montagnes de la Médie. Cyaxare fut vaincu et devint tributaire de ces barbares, qui dominèrent en Asie durant vingt-huit ans, et pendant tout ce temps pillèrent impitoyablement la Médie. Enfin Cyaxare et ses sujets, poussés au désespoir, eurent recours, pour s'affranchir, à la perfidie et à la violence. Ils invitèrent les Scythes à un festin, sous prétexte de renouveler alliance avec eux, les enivrèrent et les égorgèrent au milieu de leur ivresse. Cet effroyable massacre rendit à l'empire son ancienne puissance. Libre alors de reprendre ses projets contre les Assyriens, Cyaxare revint mettre le siège devant Ninive, aidé par Nabopolassar, roi de Babylone, et s'empara de cette magnifique cité qu'il ruina de fond en comble.

6. ASTYAGE (595-560). — Cyaxare mourut après

cinquante-neuf ans de règne. Son fils Astyage, appelé dans l'Écriture Assuérus, régna trente-cinq ans ; mais on ne sait rien de son règne. D'un caractère doux et tranquille, il paraît qu'il jouit en repos des conquêtes de Cyaxare. Il eut deux enfants : Cyaxare, qui lui succéda, et une fille, Mandané, dont la main fut accordée à Cambyse, roi de Perse. C'est de ce mariage que naquit Cyrus, cet illustre conquérant qui contraignit la plus grande partie de l'Asie à s'incliner sous son sceptre.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Quel était l'état des Mèdes avant Arbacès ? Qu'était la Perse ? Par qui les Mèdes furent-ils subjugués ?</p> <p>2. Quel fut leur libérateur ? Surent-ils jouir de leur indépendance ? Qui choisirent-ils pour roi ?</p> <p>3. Quel fut le caractère de Déjocès ? Que fit-il de reprochable ? Quels furent les avantages de son règne ?</p> | <p>4. Phraorte ressembla-t-il à son père ? Quelle faute fit-il pendant son règne ? Quelles en furent les conséquences ?</p> <p>5. Quels furent les exploits de Cyaxare ? Comment les Mèdes s'affranchirent-ils de la domination des Seythes ?</p> <p>6. Qui lui succéda ? A qui Astyage maria-t-il sa fille Mandané ? Quel est le prince qui naquit de ce mariage ?</p> |
|--|---|

CHAPITRE II.

Histoire de Cyrus.

I. DE LA PERSE AVANT CYRUS. — Les Perses étaient un peuple presque entièrement nomade, habitant les montagnes qui s'étendent depuis la Médie jusqu'au golfe Persique. Ils étaient divisés en dix tribus ou castes, dont une seule, celle des Pa-

sargades, était en possession du pouvoir. C'est à celle-ci qu'appartenait Cyrus. Du reste, tout ce qu'on sait de la Perse jusqu'à l'avènement de ce prince, c'est qu'elle était depuis longtemps annexée à la Médie.

2. ÉDUCATION DE CYRUS.—Cyrus, fondateur de la monarchie persane, était de la famille des Archéménides, la plus illustre de la tribu des Parsargades.

Il naquit en 598, et n'avait qu'un an de moins que son oncle Cyaxare II. Il fut élevé selon les lois et les mœurs des Perses, qui étaient alors très-austères. On s'efforçait surtout d'accoutumer les enfants à la tempérance et à la sobriété, afin de les rendre capables de supporter à la guerre les plus rudes fatigues. Cyrus fut de bonne heure soumis à toutes ces épreuves, et il se distingua parmi ceux de son âge par son exactitude aux exercices, par sa tempérance, par son courage et par toutes les vertus qui devaient plus tard en faire un héros. Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, sa mère Mandane le conduisit en Médie près de son grand-père Astyage. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnaient partout. Cyrus ne fut point ébloui de cet éclat, et sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de naïveté, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

Un jour qu'il assistait à un repas dans lequel on avait déployé le plus grand luxe, il parut assez indifférent à tout ce fastueux appareil. Comme

Astyage en était surpris : *Les Perses*, lui dit-il, *ne prennent pas tant de détours pour apaiser leur faim ; un peu de pain et de cresson leur suffit.* Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qui étaient servis, il les distribua aux officiers du roi, pour les récompenser de leurs services ; mais il ne donna rien à Sacas, l'échanson d'Astyage. Le roi se montra sensible à cet affront, et reprocha vivement à Cyrus d'avoir manqué d'égards envers un officier si distingué par son dévouement et l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : *Ne faut-il que cela, repartit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? Je les aurai bientôt gagnées, car je me fais fort de vous servir mieux qu'il.* Aussitôt on équipe le jeune Cyrus en échanson. Il s'avance gravement, la serviette sur l'épaule, et, tenant la coupe délicatement entre ses doigts, il la présente au roi avec une grâce et une dextérité qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et l'embrassant il s'écria plein de joie : *O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu ! j'aurai ta charge.* Astyage lui dit en lui témoignant beaucoup d'amitié : *Je suis content, mon fils, on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle, c'est de goûter la liqueur que vous m'avez présentée. Ce n'est point par oubli,* reprit Cyrus, *que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc ?* dit Astyage. *C'est que j'ai craint que cette liqueur ne fût du poison. Comment du poison !* s'écria le roi. *Oui, mon père,* répliqua le jeune prince, *car dans un repas que vous avez donné aux grands de votre cour, je me suis aperçu que lorsqu'on eut bu*

de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On parlait, on criait à tort et à travers ; vous paraissiez avoir oublié, mon père, que vous étiez le roi, et tous qu'ils étaient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père ? Jamais, répondit Cyrus ; quand il a bu, il cesse d'avoir soif, et voilà tout.

Après avoir passé quatre ans en Médie, Cyrus retourna en Perse, où il surpassa tous ses compagnons en force, en activité, en courage et en tempérance. Il compléta alors son éducation en parcourant avec une extrême distinction les exercices réservés aux jeunes gens.

3. PREMIÈRES CAMPAGNES DE CYRUS. — Nériglissor, roi de Babylone, s'étant uni à Crésus, roi de Lydie, pour attaquer les Mèdes, Cyaxare II, qui avait succédé à son père Astyage, demanda du secours à son beau-frère Cambyse, roi de Perse. Celui-ci résolut de lui envoyer une armée commandée par Cyrus. La joie fut grande parmi les Perses quand ils surent qu'ils auraient le jeune prince pour général ; tout le monde voulait être de l'expédition ; mais Cyrus n'admit que des soldats d'élite, et son armée ne s'éleva qu'à trente mille hommes. Cyaxare l'ayant investi d'une autorité absolue, il fit régner la discipline la plus sévère dans toute l'armée, établit un ordre merveilleux parmi les troupes, distribua des présents à chacun selon son mérite, et marcha ensuite avec confiance à l'ennemi. Il défit entièrement Nériglissor (556), et châtia ensuite le roi d'Arménie, qui avait profité de cette circonstance pour se révolter.

4. CONQUÊTE DE LA LYDIE.—Cyaxare, touché de la gloire et des vertus de son neveu, lui offrit en mariage sa fille unique, avec la Médie pour dot. Cyrus ne voulant pas contracter cette alliance sans le consentement de ses parents, alla lui-même le leur demander. Mais, tout en s'occupant de ses intérêts personnels, il n'oublia pas ceux de son empire. Il savait que Crésus et le roi de Babylone faisaient de nouveaux préparatifs pour réparer leurs revers. Il se hâta de célébrer ses noces et fit un appel à ses guerriers pour s'assurer les possessions qu'ils avaient conquises ensemble et les agrandir encore.

Comme il avait pour maxime qu'il était toujours avantageux de faire la guerre en pays ennemi, il n'attendit pas que les Babyloniens et les Lydiens eussent envahi ses possessions pour se mettre en marche ; il se précipita sur eux à l'improviste, dans le but de les déconcerter par la promptitude et la rapidité de ses attaques. D'abord il eut affaire aux Lydiens, et ce fut dans la grande plaine de Thymbree que se livra la bataille. Avant d'engager l'action, Cyrus, examinant de quel côté il convenait de diriger l'attaque, s'écria tout à coup d'un air inspiré en entendant un coup de tonnerre : *Nous te suivons souverain Jupiter !* Il fit aussitôt mettre l'armée en marche, et, se plaçant à sa tête, il lui ordonna de prendre pour guide l'aigle d'or de l'étendard royal. L'armée lydienne fut entièrement détruite (548), et les vainqueurs se trouvèrent en un instant sous les murs de Sardes, capitale de la Lydie. Crésus s'y était réfugié, et avait envoyé demander du secours aux Grecs. Les Spartiates étaient prêts à lui en envoyer, quand ils apprirent que ce

prince était tombé entre les mains de ses ennemis.

3. PRISE DE BABYLONE (538).—Après la prise de Sardes, Cyrus laissa à son général, Harpagus, le soin de soumettre les peuples de l'Asie-Mineure qui avaient fait partie du royaume de Crésus, ainsi que les Grecs de l'Ionie, de l'Eolide et de la Doride, qui cherchaient à se liguer pour échapper à sa puissance. Il s'empara lui-même de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine, d'une partie de l'Égypte, et alla assiéger Babylone. L'historien grec Hérodote, surnommé le père de l'histoire, fait de ce siège un récit remarquable par la merveilleuse uniformité qu'il présente avec celui de nos livres saints. "Voici, dit l'historien, les moyens que Cyrus employa pour se rendre maître de Babylone. Il plaça son armée, partie à l'endroit où le fleuve entre dans Babylone, partie à l'endroit où il en sort, avec l'ordre de s'introduire dans la ville par le lit du fleuve dès qu'il serait guéable. Son armée ainsi postée et cet ordre donné, il se rendit au lac avec ses plus mauvaises troupes. Lorsqu'il y fut arrivé, à l'exemple de la reine de Babylone, il détourna les eaux du fleuve qui allèrent se jeter dans le canal de communication, et laissèrent bientôt à sec le lit de l'Euphrate. Cela fait, les Perses, qui avaient été placés sur les bords du fleuve, entrèrent dans Babylone par le lit de la rivière. Si les Babyloniens eussent été instruits d'avance du dessein de Cyrus, ou s'ils s'en fussent aperçus au moment de l'exécution, ils auraient pu facilement faire périr l'armée entière, en fermant toutes les portes qui conduisaient au fleuve, et en montant sur le mur dont il était bordé ; de cette manière elle aurait été

prise comme dans un filet. Mais ce jour-là, les Babyloniens célébraient une fête, et tandis que l'ennemi s'emparait de la ville, ils étaient occupés de danses et de plaisirs."

6. CYRUS ET CYAXARE II (638-536).—Quand Cyrus se vit maître de Babylone, il n'oublia pas qu'il avait combattu au nom de son oncle Cyaxare, et il invita celui-ci à venir prendre possession de ses nouveaux Etats. Cyaxare, que l'écriture appelle Darius le Mède, se rendit en effet à Babylone, mais il mourut au bout de deux ans. Cyrus, qui venait d'hériter des Etats de Cambyse son père, se trouva également en possession de la couronne de Cyaxare, dont il avait épousé la fille.

7. SUITE DE L'HISTOIRE DE CYRUS (536-530).—Cyrus, maître d'un empire immense, se distingua par une sagesse et une prudence consommées. La première année de son règne, il permit aux Juifs de retourner à Jérusalem et d'y rebâtir le temple du vrai Dieu. Il établit ensuite des courriers pour communiquer avec les parties les plus reculées de ses Etats, et divisa toutes ses possessions en cent vingt gouvernements ou satrapies. Ses Etats s'étendaient depuis l'Inde jusqu'à la mer Egée, et depuis l'Ethiopie et la mer d'Arabie jusqu'au Pont-Euxin et à la mer Caspienne. Il habitait successivement dans le courant de l'année les capitales de l'Assyrie, de la Perse et de la Médie, Babylone, Suse et Ecbatane. Lorsqu'il sentit sa dernière heure approcher, il réunit les grands de son royaume, leur donna d'utiles conseils, et fit ensuite venir ses enfants. Après avoir remercié Dieu de toutes les faveurs qu'il en avaient reçues, il leur offrit sa main

à baiser et prononça d'une voix défaillante ces dernières paroles : *Adieu, mes chers enfants ; puissiez-vous mener une vie heureuse ! Portez de ma part un dernier adieu à votre mère.* Il se couvrit ensuite le visage, et mourut regretté de tous ses sujets.

S. INCERTITUDE AU SUJET DE L'HISTOIRE DE CYRUS.

— Nous avons raconté les principaux événements de la vie de Cyrus, d'après Xénophon, historien grec, qui, ayant eu des rapports intimes avec les Perses, moins de deux siècles après la mort du fondateur de leur puissance, avait pu recueillir sur ce prince bien des traditions. D'autres historiens anciens racontent les faits tout autrement ; mais ils semblent avoir manqué de renseignements positifs, et leur récit paraît d'ailleurs moins vraisemblable.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Que sait-on sur la Perse avant Cyrus ? Qu'appelait-on Pasargades ?</p> <p>2. Comment fut élevé Cyrus ? Que fit-il pendant son séjour chez Astyage ?</p> <p>3. A quelle occasion fit-il sa première expédition ? Comment forma-t-il et conduisit-il son armée ?</p> <p>4. Comment Cyaxare le récompensa-t-il ? Quels furent ses succès dans la campagne contre les Lydiens ?</p> | <p>5. Quels pays soumit-il ensuite ? Racontez le siège de Babylone ?</p> <p>6. Que fit Cyrus après avoir pris cette ville ? Que devint Cyaxare ?</p> <p>7. Que présente de remarquable la dernière partie de son règne ? Quelle fut sa mort ?</p> <p>8. N'y a-t-il pas quelques incertitudes au sujet de l'histoire de Cyrus ?</p> |
|---|--|

CHAPITRE III.

Règnes de Cambyse et de Smerdis (530-521).

1. CONQUÊTE DE L'EGYPTE PAR CAMBYSE.— Cambyse, fils et successeur de Cyrus, commença par mettre à mort son frère Smerdis, qui avait reçu en héritage le gouvernement de l'Arménie et de la Médie. Poussé ensuite par cette soif de conquêtes qui avait fait la gloire de son père, il tourna ses armes contre l'Égypte. Ne pouvant s'emparer de Péluse, qui était pour ainsi dire la clef de cette contrée, il imagina un stratagème dont la superstition du peuple assura le succès. Il fit ranger sur le front de son armée des chats, des chiens et d'autres animaux que les Égyptiens tenaient pour sacrés ; de sorte que les assiégés rendirent la place plutôt que de s'exposer à un sacrilège en portant les armes contre leurs dieux. Après cette première victoire, Cambyse marcha sur Memphis, où les Égyptiens s'étaient renfermés ; il prit la ville et s'empara du roi Psamménit qu'il fit mettre à mort ; dès lors l'Égypte fut complètement conquise, et deux contrées voisines, la Libye et le pays des Cyrénéens, se soumirent volontairement (525).

2. DE SES AUTRES EXPÉDITIONS.— Cambyse, dévoré d'ambition, voulut entreprendre à la fois trois expéditions : la première dirigée contre les Carthaginois, colonie phénicienne établie sur les côtes septentrionales de l'Afrique, et alors au comble de la puissance ; la seconde contre les Ammoniens,

et la troisième contre les Ethiopiens. Dès le début, il fut obligé de renoncer à la première, parce que les Phéniciens, mercenaires, dont sa flotte ne pouvait se passer, refusèrent de combattre contre Carthage, qui était une colonie de Tyr. Pensant accomplir sans difficulté son expédition contre les Ammoniens, il détacha de l'armée qu'il avait préparée pour envahir l'Ethiopie, un corps de cinquante mille hommes, et lui ordonna de détruire le fameux temple de Jupiter Ammon. Mais cette entreprise échoua complètement ; son armée tout entière resta ensevelie dans les sables du désert, soulevés par ce terrible vent du midi qu'on appelle *simoun*.

3. SES REVERS EN ÉTHIOPIE.— La troisième expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes, quoique Cambyse se mit lui-même à la tête des troupes qui marchait à la conquête de l'Éthiopie. Le roi des Ethiopiens, ayant appris que des espions étaient chargés par Cambyse de s'assurer de l'état de son royaume, avait envoyé à ce prince un arc très difficile à bander, avec ces paroles : *Quand les Perses pourront se servir, comme je le fais, d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils fassent alors la guerre aux Ethiopiens, pourvu cependant qu'ils viennent en nombre supérieur.* Voulant venger cette insulte, Cambyse précipita tellement son départ, qu'il ne fit aucun préparatif pour assurer la subsistance de son armée. Cette incurie causa sa ruine : une horrible famine réduisit bientôt ses soldats à se dévorer les uns les autres, et cependant Cambyse refusait de revenir sur ses pas. Enfin, vaincu par la nécessité, il donna l'ordre de battre en retraite,

mais il était trop tard, et il ne ramena à Thèbes qu'une bien faible partie de ses troupes.

4. MORT DE CAMBYSE.—Tant de fatigues, de privations, de désastres, influèrent d'une façon sensible sur les organes du roi de Perse et le portèrent à exercer d'horribles cruautés. Arrivé à Memphis, il trouva les Egyptiens célébrant la fête de leur dieu Apis ; croyant tout d'abord qu'ils se réjouissaient de ses défaites, il perça de son glaive la prétendue divinité, et fit flageller les prêtres qui remplissaient leurs fonctions. Les actes de féroce démençe qu'il commettait chaque jour, soulevèrent enfin les peuples contre lui. Ayant appris qu'une révolte avait éclaté à Babylone, il voulut partir précipitamment ; mais en montant à cheval il se blessa et mourut des suites de cette blessure (522).

5. AVÈNEMENT DE SMERDIS.—L'auteur de cette révolte était Patisithés, chef des mages, auquel Cambyse avait confié l'administration de sa maison durant son absence. Ce seigneur ayant été instruit de la mort de Smerdis, que le roi avait tenu secrète, se rendit maître du palais et plaça sur le trône son propre frère, qui avait beaucoup de ressemblance avec le second fils de Cyrus, et qui portait le même nom. L'usurpateur, soutenu par les mages et les Médes, fut reconnu avec enthousiasme, et joua si bien son rôle, que, pendant quelques temps, la nation fut dupe de cette supercherie. Dès le commencement il affecta de ne point se montrer en public, tout en travaillant du fond de son palais à gagner le cœur de ses sujets, en les exemptant de tout tribut et du service militaire. Néanmoins, le mystère dont il s'entourait éveilla la défiance des Perses,

qui s'indignèrent de voir l'empire de Cyrus entre les mains d'un homme élevé au souverain pouvoir par la faction des Mèdes.

6. CONSPIRATION CONTRE SMERDIS.—Les soupçons qu'avait conçus la nation se confirmèrent bientôt. Un des seigneurs persans, Otaoès, apprit par sa fille, une des femmes de Smerdis, que cet imposteur n'était pas le fils de Cyrus. En même temps, le satrape Préxaspe annonça publiquement au peuple qu'il avait été, lui-même, l'instrument du meurtre ordonné par Cambyse, et que Smerdis était réellement mort. Ces révélations jetèrent le trouble dans toute la ville. Alors sept des principaux seigneurs formèrent le complot de mettre à mort le faux Smerdis. Profitant de l'agitation générale pour s'introduire dans le palais, ils égorgèrent le protégé des mages, et le peuple acheva sa vengeance en massacrant la secte qui avait prêté son concours à l'usurpation (521)

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Quel pays conquit Cambyse? Quel stratagème employa-t-il pour vaincre les Egyptiens?</p> <p>2. Quelles sont les expéditions qu'il entreprit ensuite? Quel en fut le résultat?</p> <p>3. Quel message lui envoya le roi d'Ethiopie? Que fit alors Cambyse? Comment se termina cette expédition?</p> | <p>4. Par quelle action indigna-t-il les Egyptiens? Comment mourut-il?</p> <p>5. Qui les mages reconnurent-ils pour roi? Comment Smerdis agit-il dès le commencement de son règne?</p> <p>6. De quelle manière reconnut-on sa supercherie? Quelle fut alors la conduite du peuple?</p> |
|---|--|

CHAPITRE IV.

Règne de Darius I^{er} jusqu'à son expédition contre les Grecs (521-504).

1. AVÈNEMENT DE DARIUS (521).—Les sept conjurés qui avaient renversé la puissance des mages, après avoir hésité quelque temps sur la forme du gouvernement qu'ils donneraient à la Perse, reconnurent que la monarchie était seule possible pour maintenir l'ordre dans un Etat aussi vaste. Mais chacun ambitionnant la couronne, il devenait difficile de s'entendre. Enfin, les sept compétiteurs résolurent de reconnaître pour roi celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier, et ils convinrent de se réunir le lendemain au lever du soleil. L'écuyer de Darius ayant usé d'artifice, obtint la couronne à son maître. Sous le règne de ce prince, qui fut un des plus grands rois de l'antiquité, la puissance persane arriva à son apogée. D'abord, afin de se consolider sur le trône, il s'unit par plusieurs alliances à la famille de Cyrus, divisa l'empire en vingt provinces ou satrapies, puis établit partout une administration sage et régulière.

2. RÉVOLTE DE BABYLONE (516).—Les Babyloniens ayant profité pour se révolter de la période de confusion qui suivit l'avènement de Darius, ce prince marcha contre eux. Mais la résistance fut telle, qu'après dix-huit mois de siège, il n'avait pu se rendre maître de la place. Alors Zoïre, fils de Mégabyze, un des sept grands seigneurs qui avaient conspiré contre Smerdis le Mage, imagina

un stratagème inouï. Il se présenta devant Darius, couvert de sang, le nez et les oreilles coupés, le corps déchiré. A cette vue, le roi effrayé se leva de son trône : *Qui donc vous a traité ainsi ?* demanda-t-il. *Vous-même, prince,* répondit Zopyre. *Que voulez-vous dire ?* repartit Darius dont l'étonnement croissait à chaque parole. *Le désir de vous être utile,* continua le fidèle serviteur, *m'a réduit en cet état. Persuadé que jamais vous n'y consentiriez, je n'ai pris conseil que de mon amour pour vous.* Il raconta alors qu'il s'était mutilé de la sorte dans l'intention de passer comme transfuge parmi les ennemis, et, une fois qu'il aurait obtenu leur confiance, de livrer la ville à Darius. En effet, cette ruse eut un plein succès : les Babyloniens ayant accepté les services de Zopyre, lui donnèrent le commandement de leur armée et lui confièrent la garde de leurs murailles. Celui-ci ouvrit aussitôt les portes de la ville à Darius, qui n'aurait sans doute jamais pu s'en emparer, ni par la force, ni par la famine.

3. EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

—Darius entreprit ensuite une expédition contre les Scythes, qui avaient si souvent ravagé la Médie et toute l'Asie méridionale. Mais ce peuple, au lieu d'accepter un combat régulier, fuyait sans cesse devant l'ennemi, et par ce moyen, tout en échappant à ses attaques, l'attirait au fond des déserts où il devait inévitablement périr de froid et de faim. Darius ayant reconnu cette tactique, accusa les barbares de lâcheté. Ceux-ci, pour toute réponse, lui envoyèrent en présent un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, ce qui signi-

fait dans leur langage symbolique : *Si tu ne l'envoies comme un oiseau, ou ne te caches sous terre comme un rat, ou ne te plonges dans les eaux comme une grenouille, tu n'échapperas pas aux flèches des Scythes.* En effet, Darius eut beau les poursuivre au-delà du Dniester, du Bog, du Dniéper et du Don, quand il eut gagné les steppes arides et dépouillées de l'Ukraine, il fut obligé de battre en retraite après avoir perdu la plus grande partie de ses troupes, sans ajouter à son empire d'autres provinces que la Thrace et la Macédoine.

4. CONQUÊTE DE L'INDE (508).—Darius fut plus heureux dans l'expédition qu'il entreprit contre l'Inde. Il avait d'abord envoyé dans ces contrées le Grec Scylax, et ce navigateur célèbre avait exploré le pays depuis l'Idus jusqu'au golfe Arabique par la mer Erythrée. Lorsqu'il eut rendu compte à Darius de ses découvertes, celui-ci pénétra dans l'intérieur du pays, le soumit et en forma une satrapie. Alors l'empire des Perses eut pour confins, au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et la péninsule arabique ; au nord, la mer Noire, le Caucase et la mer Caspienne ; à l'est, l'Indus, et à l'ouest, la Méditerranée. C'est avec ces forces que la Perse commença sa grande lutte contre la Grèce (504).

QUESTIONNAIRE.

1. Comment Darius fut-il élevé au trône ? Quel a été le caractère de ce prince ?

2. Pourquoi Babylone se révolta-t-elle contre lui ? Quel fut le dévouement de Zopyre ? Comment soumit-il Babylone à Darius ?

3. Quelle expédition fit en-

suite Darius contre les Scythes ? Quels furent les résultats de cette expédition ?

4. Quelles furent les conquêtes de Darius dans l'Inde ? Quelles étaient les limites de son empire lorsqu'il commença sa grande lutte contre la Grèce ?

CHAPITRE V.

De la religion, des mœurs et du gouvernement des Perses.

1. DE LA RELIGION PRIMITIVE. — Les croyances des Perses furent d'abord pures, comme celles de tous les peuples primitifs. Les savants s'accordent à dire qu'ils reconnaissaient un Etre suprême, créateur et maître de toutes choses. Hérodote, Xénophon, Strabon et d'autres auteurs anciens attestent qu'ils ne croyaient pas que les dieux eussent des formes humaines, et qu'ils ne leur élevaient ni temples ni autels. A la vérité, ces mêmes historiens rapportent qu'ils adoraient les éléments, comme le feu, la terre et l'eau ; mais il paraît que leurs adorations remontaient au créateur, et que c'était le vrai Dieu qu'ils adoraient ainsi dans les œuvres de ses mains. Deux Pères de l'Eglise, Minucius Félix et saint Cyprien, regardent le mage Hostanès comme ayant eu des idées très-exactes sur Dieu, les anges et les démons.

2. DES MAGES ET DE LEUR PUISSANCE. — Les mages, maîtres et dispensateurs de toutes les lumières, formaient une tribu, une caste particulière, comme tous les prêtres de l'Orient, et ils n'admettaient dans leur sein que les étrangers de grande distinction, comme Daniel et Thémistocle. Leur puissance s'étendait sur tout ce qui était du ressort de la religion et de la science. Ils interprétaient les livres sacrés, observaient les astres pour en tirer la connaissance de l'avenir, expliquaient les songes,

prenaient part aux affaires publiques, siégeaient dans les tribunaux et le conseil du roi, faisaient l'éducation des princes, et s'ils ne régnaient pas, ils limitaient souvent la volonté suprême du chef de l'Etat par leur volonté propre, qu'ils disaient être celle du ciel. Tout en admettant l'unité de Dieu, ils adressaient leur culte au feu et aux astres, et poussèrent très loin les folies de l'astrologie judiciaire, science illusoire par laquelle ils prétendaient lire dans les astres les destinées des hommes. D'ailleurs, à l'exemple des prêtres égyptiens, ils tenaient secrètes les vérités qu'ils avaient conservées, et laissaient le peuple se précipiter dans les plus monstrueuses erreurs, spéculant sur son ignorance au profit de leur pouvoir.

3. ZOROASTRE.—A l'époque où les mages furent massacrés, il se fit en Perse une grande révolution dans les idées religieuses. C'était d'ailleurs l'époque où la présence des Juifs à Babylone avait éclairé l'Orient sur la nature de Dieu et la destinée de l'homme. Daniel avait convaincu d'imposture les prêtres des idoles, et les rois de Perse avaient publié dans leur empire des édits où ils confessaient le vrai Dieu et ordonnaient au peuple de l'adorer. Au milieu du mouvement général des esprits, sous Darius, on vit surgir un réformateur du nom de Zoroastre, qui, tout en rétablissant l'ordre des mages, se fit le restaurateur de leurs doctrines. Les Orientaux affirment que ce philosophe était disciple de Daniel, d'Ezéchiel ou d'Esdras ; quelques-uns même ont prétendu qu'il était d'origine juive. En effet, sa doctrine offre de nombreuses ressemblances avec celle des Hébreux ; cependant,

parmi une foule de vérités, il enseignait plusieurs erreurs, entre autres, l'ancienne doctrine des mages sur l'existence de deux principes, celui du bien et celui du mal. Il est vrai que, dans les idées de Zoroastre, ces deux principes semblent être bien moins deux divinités que les chefs des bons et des mauvais anges. Le livre qui renferme la doctrine de Zoroastre s'appelle le *Zend-Avesta*.

4. DES MŒURS DES PERSES.—Les Perses, jusqu'au temps de Cyrus, se distinguèrent par leur sobriété, leurs mœurs sévères, leur vie active, leurs habitudes toutes militaires, et c'est ce qui leur rendit si facile la conquête des pays où ils ne trouvèrent que des nations amollies et énervées. Mais lorsqu'ils furent devenus maîtres d'un vaste empire et possesseurs d'immenses richesses, il ne tardèrent pas à imiter l'exemple des peuples qu'ils avaient subjugués. Ces hommes austères, qui vivaient de pain et de légumes, qui ne buvaient que de l'eau et couchaient sur le dur, devinrent efféminés ; ils s'adonnèrent au vin et à la bonne chère, et recherchèrent les fourrures précieuses et les lits somptueux. Les litières, les parasols et une foule d'autres objets de luxe et de commodité sont de leur invention.

5. DU GOUVERNEMENT.—Le gouvernement des Perses était monarchique absolu. Les rois pouvaient disposer à leur gré de la vie de leurs sujets, et rien n'égalait leur magnificence. Leurs palais étaient environnés de jardins immenses, où ils pouvaient se procurer toutes les jouissances de leur ancienne vie nomade, et leur cour était composée de l'élite des Pasargades, c'est-à-dire de la

fleur de la première noblesse persane. Rien n'était refusé au monarque pour ses plaisirs. Son sérail, comme celui des sultans actuels, était rempli des femmes les plus remarquables par leur beauté, et les filles, les plus nobles briguaient le vil honneur d'être placées au nombre de ses épouses.

Les satrapes ou gouverneurs de provinces étaient de leur côté de véritables monarques par leurs richesses et leur luxe, ainsi que par leur autorité presque aussi absolue que celle du roi lui-même. Surtout depuis que Darius eut réduit à vingt le nombre des satrapies, que Cyrus avait porté à cent vingt, les satrapes se trouvèrent investis d'une puissance redoutable, qui facilita singulièrement les révoltes et qui ne fut pas une des causes les moins actives de la décadence des Perses.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles étaient les croyances des Perses ? Qu'ont pensé quelques Pères de l'Eglise sur un de leurs mages ?

2. Qu'étaient les mages ? Jouis-saient-ils d'une grande puissance ? Que doit-on penser de leurs doctrines ?

3. A quelle époque vivait Zo-roastre ? Que prétendent les Orientaux au sujet de ce philo-sophe ? Quelle était sa doctrine ?

Comment se nomme le livre qui la renferme ?

4. Quelles furent les mœurs des Perses au temps de Cyrus ? Quelles altérations subirent elles ensuite ?

5. Quelle était la nature de leur gouvernement ? Quelle était la magnificence de leurs rois ? Les satrapes ne contribuèrent-ils pas beaucoup à la décadence de la nation ?

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA GRÈCE AVANT LES GUERRES MÉDIQUES

PREMIÈRE SECTION.

TEMPS ANTÉ-HISTORIQUES

CHAPITRE I.

Des premiers habitants de la Grèce (1).

I. DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DE LA GRÈCE. — La Grèce est bornée au nord par un prolongement des Alpes Carniques, qui la sépare de l'Illyrie et de la Macédoine à l'est et au sud, par la mer Egée; à l'ouest, par la mer Ionienne. On peut diviser la Grèce ancienne en quatre parties: 1^o Grèce septentrionale; 2^o Grèce moyenne ou Hellade; 3^o Grèce méridionale ou Péloponèse; 4^o îles.

La Grèce septentrionale comprenait la Thessalie à l'est et l'Épire à l'ouest; dans la première se trouvaient les montagnes de l'Olympe et du Pinde; dans la seconde était l'oracle de Dodone. La Grèce moyenne ou Hellade comprenait sept États principaux: 4^o l'Attique, capitale Athènes; 2^o la Mégaride, qui n'avait d'autre ville importante que Mégare; 3^o la Béotie, où l'on remarquait Thèbes sa capitale, Platée, Chéronce, Leuctres et Orchomène; 4^o la-Phocide, où se trouvaient le temple de Delphes et le mont Parnasse; 5^o la Locride, où l'on remarquait le fameux défilé des Thermopyles; 6^o l'Étolie, dont les habitants passaient pour les plus grossiers de toute l'Hellade; 7^o l'Acarnanie, qui formait une confédération presque toujours en guerre avec les Étoliens.

La Grèce méridionale ou Péloponèse contenait huit contrées: la république de Corinthe, sur l'isthme de ce nom; 2^o le pays de Sicyone; l'Achaïe, divisée en petites républiques; 4^o l'Élide, célèbre par les jeux Olympiques; 5^o l'Arcadie, pays de montagnes, où se trouvaient les villes de Mantinée, de Tégé, de Mégalopolis

[1] Voyez dans notre atlas la carte de la Grèce ancienne.

et d'Orchomène; 6° l'Argolide, où fleurirent les cités d'Argos, de Mycène et d'Épidaure; 7° la Laconie, où s'éleva Sparte, la célèbre rivale d'Athènes; 8° la Messénie, si indignement subjugués par les Spartiates, et qui avait pour capitale Messène.

Parmi la multitude d'île qui se rattachent à la Grèce, les plus célèbres étaient: 1° à l'ouest dans la mer Ionienne: Corcyre, Ithaque, Céphalonie, etc.; 2° au sud du Péloponèse: Cythère; 3° dans le centre de la mer Egée: les Cyclades et les Sporades, entre autres Délos, Paros, Andros, etc.; 4° dans la même mer, mais le long de la côte du Péloponèse et de l'Attique: Egine, Salamines, Eubé; 5° vers le nord: Lemnos, Imbros, Samothrace, Thasos; 6° sur la côte de l'Asie Mineure: Lesbos, Chios, Samos, Cos et Rhodes; 7° au sud de l'Archipel: l'île de Crète, et au sud de l'Asie Mineure: l'île de Chypre.

2. DES ORIGINES GRECQUES. — Bien que par leur activité et leur amour pour la liberté les Grecs différaient essentiellement des nations de l'Orient, toujours immobiles et disposées à subir le joug de quiconque voulait les dominer, ils n'eurent pas plus de soin que ces nations de conserver sans altération leurs annales primitives. Aussi ne peut-on, avant l'ère des olympiades (776), donner aucune date positive. On sait seulement, d'une manière vague, que la nation grecque se forma par le mélange de diverses races, principalement des Pélasges et des Hellènes, auxquels se mêlèrent des émigrés d'Égypte, de Phénicie et d'Asie-Mineure, et la mythologie grecque a conservé les souvenirs altérés de quelques événements qui se passèrent pendant cette période appelée les temps héroïques.

3. DES PÉLASGES. — Les Pélasges dominèrent dans la Grèce du XVIII^e au XVI^e siècle avant Jésus-Christ. Ils occupèrent en même temps une partie des îles, s'étendirent de là sur les côtes de l'Asie-Mineure, et, d'un autre côté, envoyèrent plusieurs colonies en Italie. Dans toutes ces contrées, les

Pélasges ont marqué leur passage par des constructions colossales, composées de blocs énormes absolument bruts ou taillés en polyèdres irréguliers, et simplement superposés sans aucun ciment. Toutefois, par l'effet des dimensions et du poids de ces blocs, les constructions des Pélasges sont demeurées indestructibles, et ont vu crouler les édifices plus récents des Grecs et des Romains. Ces constructions sont ordinairement désignées par le nom de *cyclopéennes*.

4. COLONIES ÉTRANGÈRES.—Les Pélasges furent civilisés par diverses colonies venues d'Égypte ou des côtes d'Asie. La première de ces colonies fut celle de Cécrops, qui, vers 1650, quitta l'Égypte avec une partie des Hyksos. Cécrops fonda dans l'Attique quelques-unes des bourgades dont la réunion forma plus tard la ville d'Athènes, et établit un tribunal qui devint ensuite l'Aréopage. Cent ans après, Cadmus amena une autre colonie composée d'Hyksos et de Phéniciens, et construisit, dans la Béotie, la Cadmée, forteresse qui servit de citadelle à Thèbes, bâtie par ses descendants. Les Grecs attribuaient à Cadmus l'invention de l'écriture ; mais il est certain qu'ils la connaissaient auparavant, Cadmus ne fit qu'ajouter quelques lettres à l'alphabet.

Dans l'intervalle, vers 1572 av. J.-C., Danaüs, frère de Sésostris, chassé d'Égypte par ce prince, contre qui il avait conspiré, s'embarqua avec des troupes bien autrement considérables que celles de Cécrops et de Cadmus, et s'empara d'Argos, où régnaient les descendants d'un ancien roi, nommé Inachus ; bientôt sa famille domina en souveraine

sur toute la presqu'île. Mais vers 1362, Pélops, fils de Tantale, roi de Syphile en Mysie, contraint de s'expatrier à la suite d'une guerre avec Ilus, roi de Troie, s'établit dans la presqu'île où étaient les fils de Danaüs ; ses descendants l'ayant conquise presque toute entière, lui donnèrent le nom de Péloponèse.

5. DES HELLENES. — Les Pélasges, singulièrement affaiblis par tous ces étrangers, virent leur puissance entièrement renversée par les Hellènes. Ceux-ci conservaient dans leurs traditions le nom de Japhet (*Japet*) et le souvenir du Caucase, point de départ de presque toutes les nations japhétiques. Conduits par Deucalion, fils de Prométhée, ils s'établirent aux environs du Parnasse et enlevèrent la Phocide aux Pélasges. Une inondation, que la fable a confondue avec les souvenirs du déluge universel, obligea ensuite Deucalion de passer dans la Thessalie. Plus tard, Amphictyon, l'un de ses fils, alla s'établir en Attique parmi les descendants de Cécrops. Son autre fils Hellen, qui donna son nom à la nation des Hellènes, eut trois fils : Dorus, père des *Doriens* ; Æolus, des *Eoliens*, et Xuthus, des *Ioniens* et des *Achéens*, par ses deux fils, Ion et Achæus.

Ces familles demeurèrent toujours distinctes par leur caractère, leurs institutions et leurs dialectes. Les Eoliens s'établirent dans la Thessalie et à l'ouest de l'Hellade ; les Achéens dans la Laconie et l'Argolide ; les Ioniens dans l'Attique et au nord-ouest de la presqu'île. Quand aux Doriens, ils demeurèrent dans les montagnes du nord de la Grèce, et s'étendirent même dans la Macédoine ; mais

dans la suite, comme nous le verrons plus tard, ils descendirent vers le sud et causèrent de grands bouleversements.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles sont les bornes de la Grèce? Comment était-elle divisée? Quels Etats comprenait la Grèce septentrionale? — la Grèce centrale? — la Grèce méridionale? Quelles sont les îles les plus célèbres qui se rattachaient à la Grèce ancienne?

2. Que sait-on sur les origines des Grecs? A quelle époque leurs annales commencent-elles à offrir quelque certitude?

3. Quels pays occupèrent les Pélasges? Par quoi marquèrent-

ils leur passage?

4. Quelles sont les colonies qui s'établirent ensuite en Grèce? Quelle invention attribue-t-on à Cadmus? Où s'établirent les descendants de Danaüs?

5. Par qui furent remplacés les Pélasges? Combien Deucalion eut-il de fils? Quels furent les descendants d'Hélien? Où s'établirent les Éoliens? — les Achéens? — les Ioniens? — les Doriens?

CHAPITRE II.

Temps héroïques (1).

1. LIGUE AMPHICTYONIQUE. — Quoique les événements dont il est question depuis l'établissement des colonies jusqu'au temps de la guerre de Troie, appartiennent plutôt à la fable qu'à l'histoire proprement dite, il est bon de s'y arrêter, parce que, dans l'histoire des peuples grecs, les souvenirs des temps fabuleux sont indispensables pour comprendre et connaître les temps postérieurs.

Lorsque les Hellènes se furent établis dans les différentes parties de la Grèce, ils comprirent qu'il était nécessaire de s'unir entre eux pour prévenir les guerres et rendre le pays florissant. Amphictyon, fils de Deucalion, proposa le premier de former une ligue, qui reçut le nom de *ligue amphictyonique*, et bientôt plusieurs autres se formèrent sur le même modèle.

2. INSTITUTIONS ET EXPLOITS DES TEMPS HÉROÏQUES. — L'esprit d'association que ces ligues avaient fait naître entre les Grecs, produisit l'établissement des jeux publics où toute la Grèce était conviée. Les *jeux Olympiques*, institués en l'honneur d'Apollon par Hercule, Pélops et Pisis, étaient célébrés tous les quatre ans à Olympie, puis plus tard à Pise. Les *jeux Néméens*, établis en mémoire de la victoire qu'Hercule remporta sur le lion de Némée, se

(1) Voyez dans notre atlas la carte pour les temps héroïques.

célébraient tous les cinq ans ; les *jeux Isthmiques*, institués par Thésée en l'honneur de Neptune, avaient lieu tous les deux ans dans l'isthme de Corinthe. Dès lors la Grèce marcha rapidement vers cet état de force et de grandeur qui caractérise la période des temps héroïques, pendant laquelle s'illustrèrent des hommes éminents, des héros, qui rétablirent l'ordre troublé par les invasions, exterminèrent les monstres qui jetaient la désolation dans le pays, et formèrent d'immenses entreprises à jamais mémorables. Parmi ces grands hommes, nous signalerons surtout Hercule et Thésée, et parmi ces entreprises, l'expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes et celle de Troie. Ces entreprises et les exploits que l'on attribue à ces héros prouvent, comme nous allons le voir, que la Grèce avait déjà fait des progrès sensibles dans la voie de la civilisation.

3. EXPLOITS D'HERCULE ET DE THÉSÉE.—Ces exploits sont le symbole des efforts que firent les Grecs pour établir l'ordre intérieur, rendre les communications faciles et assainir certaines parties du territoire. Ce qui était l'ouvrage de la nation entière, la fable l'accumula dans la vie d'un petit nombre de héros, surtout d'Hercule, à qui elle attribue, entre autres travaux, la mort du lion de Némée, du sanglier d'Erymanthe et de l'hydre de Lerne ; l'extermination du Thrace Diomède, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, et celle de plusieurs autres brigands, etc. Le principal exploits attribué à Thésée est la mort du Minotaure, monstre féroce qui habitait le fameux labyrinthe de Crète, et auquel les Athéniens étaient forcés de

livrer chaque année sept jeunes garçons et sept jeunes filles.

4. EXPÉDITIONS DES ARGONAUTES.—La première entreprise nationale des Grecs fut l'expédition des Argonautes, c'est-à-dire des héros grecs qui, d'après la tradition mythologique, allèrent en Colchide conquérir la toison d'or. Il est vraisemblable que cette prétendue toison d'or n'était autre chose que les trésors renfermés dans cette contrée de l'Asie.

L'élite de la nation voulut prendre part à cette aventureuse expédition, et s'embarqua sur le navire *Argo*, sous la conduite de Jason, roi de Thessalie. Parmi les chefs brillaient au premier rang Hercule, Thésée, Orphée qui devait charmer l'ennui du voyage par ses chants et les sons de la lyre ; le pilote Tiphys, Lyncée qui avait la vue perçante et qui était chargé de signaler les écueils ; Castor et Pollux, etc. Les Argonautes triomphèrent et revinrent chargés de butin.

5. GUERRE DE THÈBES.—La seconde expédition qui réunit dans une même pensée les divers peuples de la Grèce, eut pour cause la querelle des deux fils d'OEdipe, roi de Thèbes. Après la mort de leur père, Étéocle et Polynice étaient convenus de régner alternativement chacun une année. Étéocle, l'aîné, régna d'abord ; mais il refusa de céder la place à son frère. La Grèce entière s'émut de cette violation de la foi jurée, et Polynice alla implorer le secours du roi d'Argos. Une armée puissante, commandée par sept chefs intrépides, vint mettre le siège devant Thèbes. Après une guerre sanglante et inutile, les deux frères se rencontrèrent et se

percèrent mutuellement de leurs épées. Les sept chefs périrent dans cette guerre, à l'exception d'un seul ; mais leurs fils, nommés les *Epigones*, d'un mot grec qui signifie *successeurs*, vinrent venger leur mort. Thèbes fut prise et presque détruite, et, sur ses ruines fumantes, un fils de Polynice fut établi roi.

6. GUERRE DE TROIE. — Pâris, fils de Priam, roi de Troie, s'était rendu à Sparte, où la beauté d'Hélène, femme du roi Ménélas, attirait tous les regards. Au mépris des lois de l'hospitalité, le jeune prince se fit aimer d'Hélène et l'enleva. Cette lâche action réveilla la haine secrète que les Grecs avaient vouée aux Asiatiques, et une ligue formidable se forma pour venger Ménélas. La Grèce comptait alors cinquante et un Etats de quelque importance, dont trente-quatre étaient gouvernés par des princes hellènes, et dix-sept par des Pélasges, ou par les descendants des chefs étrangers que nous avons vus s'établir en Grèce. Tous ces Etats se montrèrent animés d'un zèle égal, et une flotte de mille soixante-quatre vaisseaux, montée par une armée de près de cent mille hommes, se dirigea vers le pays où régnait Priam. Agamemnon, roi d'Argos et descendant de Pélops, était à la tête de l'expédition ; sous lui on remarquait Achille, Ulysse, les deux Ajax, Diomède, Nestor, Ménélas, Philoctète, Idoménée, etc. Du côté des Troyens, on remarquait surtout Hector, fils de Priam. Enfin, après une lutte de dix ans, Troie fut prise et brûlée. Cet événement est le plus célèbre et le dernier des temps héroïques. On le rapporte à l'année 1270

7. POÈME DES DORIENS.—La prise de Troie doit en grande partie sa célébrité à l'admirable poème qu'Homère a composé sur ce sujet sous le titre d'*Iliade*. Un autre ouvrage du même poète, l'*Odyssee*, a pour objet de raconter les longs et pénibles voyages que fit Ulysse avant de pouvoir regagner Ithaque sa patrie, après la guerre de Troie. On ne sait exactement ni l'époque où vivait Homère, ni le lieu de sa naissance, ni les particularités de sa vie. Mais ce qui est incontestable, c'est que ses admirables poèmes exercèrent sur les Grecs la plus heureuse influence, en leur inspirant un vif amour pour leur patrie, un grand zèle pour l'unité nationale, et un ardent enthousiasme pour la valeur. Ces poèmes exercèrent encore une action remarquable sur les arts et la religion de la Grèce.

8. INVASION ET CONQUÊTE DES DORIENS. — Mais les progrès que nous venons de signaler dans l'état social de la Grèce, furent bientôt interrompus par l'invasion des Doriens, qui, profitant de la perturbation qu'avait dû nécessairement produire la longue absence de presque tous les souverains, descendirent tout à coup des montagnes où ils avaient été longtemps confinés, et où ils avaient conservé toute leur barbarie primitive, et portèrent le ravage dans les Etats de la Grèce. Parmi les déplacements qu'occasionna cette invasion, nous signalerons celui des Achéens, qui, obligés de quitter la Laconie, se retirèrent à l'ouest du Péloponèse, dans la province qui porta dès lors le nom d'Achaïe.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'était-ce que la ligne amphictyonique? Pourquoi lui donna-t-on ce nom? S'en forma-t-il d'autres?

2. Que remarque-t-on dans la période des temps héroïques? Quelles furent les grandes entreprises de cette époque?

3. Que représentent les exploits d'Hercule et de Thésée? Quels sont les principaux de ces exploits?

4. Quel fut le motif de l'expédition des Argonautes? Quel en fut le résultat?

5. Quelle fut la guerre de

Thèbes? Qu'appelle-t-on la guerre des Epigones?

6. Quelle fut l'occasion de la guerre de Troie? Racontez cette guerre?

7. Par qui cette guerre a-t-elle été rendue célèbre? Quels sont les poèmes d'Homère? Quelle influence ont-ils exercée sur la Grèce?

8. Les progrès de la Grèce dans la civilisation ne furent-ils pas brusquement arrêtés? Quel fut le résultat de l'invasion des Doriens?

CHAPITRE III.

Des colonies grecques (1).

1. DES PREMIÈRES COLONIES GRECQUES.—Les Grecs furent obligés de multiplier à l'infini leurs colonies, parce que leur territoire était extrêmement resserré. Le surcroît d'habitants qui les embarrassait fut, dans les temps les plus reculés, l'unique motif qui les porta à de grandes migrations. Ainsi les Pélasges, après s'être arrêtés dans la Grèce centrale et le Péloponèse, détachèrent quelques-unes de leurs tribus pour les envoyer en Italie. Elles bâtirent, dans l'Etrurie, douze villes qui parvinrent bientôt à un degré très-élevé de prospérité. Plus tard on s'exila, pour éviter l'esclavage que les vainqueurs

(1) Voyez, dans notre atlas, la carte pour les colonies grecques.

faisaient ordinairement peser sur les vaincus. C'est de cette manière que les îles de Lesbos servirent de refuge aux Pélasges attaqués par Deucalion, et que les Doriens, repoussés par les autres Grecs, se retirèrent dans l'île de Rhodes.

2. DES ÉTABLISSEMENTS FONDÉS PAR LES ARGONAUTES.—L'expédition des Argonautes donna naissance à trois royaumes fondés par les Tyndarides, les Hénioques et les Achéens. Ils s'établirent sur le Pont-Euxin, qui auparavant portait le nom de mer *inhospitalière*, parce qu'elle n'était couverte que de pirates, et s'étendirent depuis les frontières du royaume du Pont jusqu'aux Palus-Méotides.

3. DES COLONIES FONDÉES APRÈS LA PRISE DE TROIE.—Les désastres de la guerre de Troie et la tempête qui assaillit les Grecs à leur retour, dispersèrent de tous les côtés leurs peuplades victorieuses. Agamemnon fonda dans l'île de Crète des colonies auxquelles il donna des noms de la Grèce. Idoménée, après avoir régné quelque temps dans cette contrée, en fut chassée par les habitants, et alla fonder Salente en Italie. Presque tous les chefs des Grecs qui s'étaient distingués au siège de Troie formèrent des établissements dans le sud de ce pays. Diomède y fonda Bénévent et Argos ; Nestor, Métaponte ; Philoctète, Pétielie ; et avant eux, Evandre, avec ses Arcadiens, avait élevé Palantium sur une colline voisine du Tibre. La civilisation grecque devint tellement prédominante dans cette partie de l'Italie, qu'on la surnomma *Grande-Grèce*.

4. ÉTABLISSEMENT DES EOLIENS DANS D'ASIE MINEURE.—L'invasion des Doriens et des Héraclides dans la Thessalie et le Péloponèse occasionna aussi

de grandes migrations. Les Eoliens, refoulés dans la Béotie par les Héraclides, s'y trouvèrent trop à l'étroit, et s'embarquèrent dans le port d'Aalis pour l'Asie-Mineure (1124). Il s'emparèrent d'une partie des côtes de la Mysie et de la Carie, occupèrent les îles de Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse, et bâtirent sur le continent douze villes, parmi lesquelles on distinguait Smyrne et Magnésie.

5. ÉTABLISSEMENT DES IONIENS. — Les Ioniens, chassés du Péloponèse par les Doriens, se réfugièrent dans l'Attique, où ils séjournèrent environ cinquante ans. Le pays ne suffisant plus à sa population, plusieurs tribus émigrèrent et se dirigèrent sur l'Asie Mineure (1044). Les chefs de cette colonie nouvelle conquièrent toute la côte occidentale, depuis le fleuve Hermus, au nord, jusqu'à la ville de Milet, au sud, et imposèrent leur nom à cette vaste contrée. Ils occupèrent encore les îles de Chio et de Samos, et fondèrent douze villes : Phocée, Erythres, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Myunte, Milet, Samos et Chio. Ils s'emparèrent plus tard de Smyrne et de Magnésie que les Eoliens avaient fondées.

6. ÉTABLISSEMENT DES DORIENS. — A peu près dans le même temps, quelques tribus doriennes sorties d'Argos, d'Épidaure et de Trézène vinrent aussi se fixer sur la côte méridionale de la Carie, dans les îles de Rhodes et de Cos. Leurs villes principales sur le continent furent Cnide et Halicarnasse.

7. ÉTAT GÉNÉRAL DE CES COLONIES. — Les villes qui appartenaient à ces trois colonies étaient indépendantes et avaient un gouvernement particulier.

Les plus remarquables d'entre elles furent Ephèse, Smyrne, Phocée et Milet.

Ephèse dut d'abord sa célébrité moins à son commerce qu'à son temple de Diane, brûlé par Egestrate (356), mais rétabli ensuite avec plus de magnificence. Sa prospérité alla toujours croissant depuis cette époque, et du temps des Macédoniens et des Romains, elle passait pour la première ville de l'Asie-Mineure. Smyrne était réputée pour son commerce, mais elle était loin d'égaliser l'opulente Phocée. Les flottes des Phocéens allèrent jusqu'à Gadès et visitèrent les côtes de l'Italie, de la Corse, de la Gaule et de l'Espagne, où elles établirent des colonies. Aléria en Corse, Elie en Italie, et Marseille en Gaule, étaient leurs grands entrepôts. Milet, la plus riche de toutes les villes grecques, avait quatre ports, et ses forces maritimes étaient si considérables, qu'elle pouvait habituellement équiper de 80 à 100 vaisseaux de guerre. Elle faisait le commerce du Nord, et ses possessions s'étendaient jusqu'aux Palus-Méotides par la mer Noire qui était couverte de ses colonies. On en a porté le nombre jusqu'à trois cents, et il n'y eut dans toute l'antiquité que Tyr et Carthage qui lui furent supérieures.

Ces grandes villes, si avancées dans les arts et le négoce, ne l'étaient pas moins dans les sciences, les lettres et la philosophie. C'est parmi les colonies de l'Asie-Mineure que parurent les premiers sages, les premiers philosophes et les premiers littérateurs de la Grèce. En chassant devant eux les anciens habitants de l'Attique et du Péloponèse, les Doriens déplacèrent en même temps le flambeau de la civi-

lisation. Au lieu d'éclairer la mère patrie, il répandit d'abord ses clartés parmi les colonies, et l'Asie-Mineure fut, pour un temps, la patrie des sciences et des beaux-arts.

Mais le défaut d'union entre ces villes éclairées et opulentes fut une des principales causes de leur assujettissement. Crésus, roi de Lydie, les soumit presque toutes pendant son règne, et elles passèrent de ses mains dans celles d'Harpagus, lieutenant de Cyrus. Les Phocéens seuls quittèrent leur pays pour fuir l'esclavage. Ils se réfugièrent d'abord en Corse, et de là en Gaule, où ils agrandirent Marseille (535), qu'ils avaient fondée en 600. Les autres villes, qui n'eurent pas le même courage, restèrent sous le joug des Perses jusqu'à leur révolte contre Darius, troisième successeur de Cyrus.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le motif qui porta d'abord les Grecs à émigrer? Quelles colonies fondèrent les Pélasges?

2. A quels établissements donna lieu l'expédition des Argonautes?

3. Quelles sont les colonies fondées en Italie par Agamemnon, Idoménée, Diomède, Nestor et Evandre? Quel nom prit l'Italie méridionale après l'établissement de toutes ces colonies?

4. Quelles villes les Eoliens fon-

dèrent-ils dans l'Asie Mineure?

5. Quelles furent celles des Ioniens? Quelles conquêtes firent-ils sur les Eoliens?

6. Quelles furent les principales colonies doriennes?

7. Quelle fut l'importance d'Ephèse? — de Smyrne? — de Phocée? — de Milet? Par quoi se distinguèrent les colonies grecques de l'Asie Mineure? Quelle fut la cause de leur assujettissement? Où se réfugièrent les Phocéens?

DEUXIÈME SECTION.

DEPUIS LA PREMIÈRE OLYMPIADE JUSQU' AUX GUERRES
MÉDIQUES (776-504).

Pendant cette période, la Grèce se prépare à résister à l'invasion des Perses dont elle est menacée. Tous les petits Etats qui la divisaient s'agglomèrent peu à peu autour de Sparte et d'Athènes, de sorte que la première embrasse dans le cercle de sa puissance la Grèce méridionale, et la seconde la Grèce centrale. Nous n'avons donc qu'à nous occuper de l'histoire de ces deux grandes cités.

CHAPITRE I.

Histoire de Sparte avant Lycurgue.

I. ETAT DE SPARTE APRÈS L'INVASION DORIENNE.—
Quand les Héraclides eurent chassé les Pélopidés de la Grèce septentrionale, les Doriens qui s'établirent à Sparte, reconnurent pour rois Eurysthène et Proclès, les deux fils jumeaux de leur chef Aristodème, parce que leur mère, qui les aimait également, refusa, dit-on, de déclarer lequel des deux était l'aîné. Les descendants de ces deux princes continuèrent à se partager le souverain pouvoir et à gouverner de concert la Laconie. Ces deux familles régnantes se perpétuèrent pendant neuf siècles, sous le nom de *Proclides* et d'*Agides*,

cette dernière ayant emprunté sa dénomination au fils d'Eurysthène, le vaillant Agis.

2. ASSERVISSEMENT DES ILOTES.—Immédiatement après leur conquête, les Doriens s'étaient fixés dans les villes importantes de cette province, et avaient joui du même droit que leurs concitoyens qui s'étaient établis à Sparte. Mais Agis dévint cette égalité, en imposant le service militaire et le tribut à tous les habitants de la Laconie, après les avoir dépouillés de la liberté politique et leur avoir ravi toutes leurs munitions de guerre. Les habitants de la ville d'Hélos ayant refusé d'accepter de pareilles conditions, les Spartiates les vainquirent et leur ôtèrent non-seulement leurs droits de citoyens, mais encore leur dignité d'homme, et en firent des esclaves honteusement attachés à la glèbe et dont le sort était plus misérable que celui des animaux. C'est ce qu'on appela les *Iletes*.

3. ETAT GÉNÉRAL DE LA POPULATION.—Des lors il y eut dans l'État trois classes ou trois castes parfaitement distinctes : les *Spartiates*, les *Lacédémoniens* et les *Iletes*. Les *Spartiates* étaient les habitants de la cité. C'était la race privilégiée et dominante, qui conduisait toutes les affaires, et dont l'histoire s'est occupée presque exclusivement. Leur nombre ne s'élevait qu'à 40,000. Les *Lacédémoniens* étaient les sujets des *Spartiates* ; ils habitaient la campagne, payaient le tribut et faisaient le service militaire : on en comptait environ 150,000. Les *Iletes*, plus nombreux que les *Spartiates* et les *Lacédémoniens* réunis, n'étaient que de malheureux esclaves qui cultivaient les terres de leurs maîtres sans avoir le droit de coucher dans l'enceinte des

viles. Tous les ans on leur donnait un certain nombre de coups de fouet, pour leur rappeler leur servitude, et quand leur nombre devenait trop considérable, on leur faisait la chasse et on les égorgeait comme des bêtes féroces.

4. DES GUERRES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES AVANT LYCURGUE.— Cette guerre contre les Laconiens et les habitants d'Hélos fut suivie d'une autre guerre contre les Argiens. La rivalité d'Argos et de Sparte commença aussitôt que cette dernière cité fut parvenue à dominer sur toute la Laconie.

En même temps, il y avait au sein de Sparte des divisions perpétuelles qui armaient sans cesse les citoyens les uns contre les autres. Le partage de la royauté fut souvent une occasion de haines et de jalousies qui dégénérent en discordes civiles. Les rois, s'étudiant à gagner la faveur du peuple, firent dans ce but tant de concessions à la multitude, que leur autorité fut bientôt anéantie. Alors l'anarchie la plus effroyable se glissa partout; les richesses, au milieu de cette confusion, se concentrèrent dans les mains des plus habiles, et la plus grande partie de la population fut réduite à la misère. Sparte désolée se précipitait vers sa ruine, quand Lycurgue la sauva en lui donnant une constitution nouvelle.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'état de Sparte après l'invasion dorienne? Comment le pouvoir fut-il partagé? Quel nom prirent les deux familles régnantes?

2. Comment Agis détruisit-il l'égalité entre les habitants de Sparte et ceux de la Laconie? A quelle occasion les Ilotes furent-ils asservis?

3. Comment était divisée la population spartiate ? Quelle différence y avait-il entre les Lacédémoniens et les Spartiates ? A quel état d'esclavage furent réduits les Ilotes ?

4. Contre qui les Spartiates firent ils la guerre sous Lycurgue ? En quel état trouva-t-il leur royaume ?

CHAPITRE II.

Histoire de Lycurgue.

I. PREMIÈRES ANNÉES DE LYCURGUE.—Lycurgue, de la race des Proclides, était fils d'Eunome, roi de Sparte, ou, selon d'autres, de Pratanis. Après la mort de Polydecte, son frère (898 avant J.-C.), une faction puissante, à la tête de laquelle se trouvait la reine elle-même, lui offrit la couronne, s'engageant à faire périr le jeune Charilaüs, son neveu. Lycurgue repoussa ces odieuses propositions et se contenta du titre de tuteur du jeune roi. Cependant ses ennemis l'accusant d'aspirer au trône, il remit la souveraineté à son neveu, et voulant entreprendre de grandes réformes, capables de remédier aux maux de l'Etat, il résolut de voyager pour s'instruire et mûrir son dessein.

2. SES VOYAGES.—Lycurgue visita d'abord l'île de Crète. Minos, qui en avait été roi vers le milieu du xvi^e siècle avant J.-C., s'était fait une grande réputation de sagesse par la législation et le gouvernement qu'il y avait établis. Il s'était principalement proposé de développer chez les Crétois les forces du corps, en leur inspirant, dès l'enfance, des habitudes de tempérance et de travail, qui les

rendissent aptes à supporter les fatigues de la guerre. Le gouvernement qu'il leur avait donné était plus républicain que monarchique, et il avait placé en tête de ses lois cette belle maxime : *Le bien suprême des sociétés civiles est la liberté*. Lycurgue admira la législation de Minos, et la jugea d'autant plus appropriée aux besoins et au caractère de Sparte, que les Crétois étaient, comme les Spartiates, d'origine dorienne.

Lycurgue parcourut ensuite l'Asie-Mineure, l'Ionie, l'Égypte et les différentes contrées de la Grèce. Il recueillit parmi les Ioniens et les Éoliens les diverses parties des poèmes d'Homère, les rassembla et les apporta à Sparte pour civiliser les Doriens, en les enflammant d'amour pour leur pays et en leur apprenant à vivre unis.

3. SON RETOUR A SPARTE.—Quand il rentra dans sa patrie, le désordre était à son comble ; mais l'excès du mal avait fait sentir la nécessité d'un frein, d'une organisation, et on regrettait vivement Lycurgue. Aussi son retour causa-t-il une joie universelle, et il n'y eut qu'une voix pour lui déférer les droits et la charge de législateur. Pour donner à son œuvre un caractère religieux, il alla d'abord consulter l'oracle de Delphes, qui était révéré de tous les Grecs. La réponse de l'oracle fut favorable ; il lui annonça : *Qu'il avait toute la faveur des dieux et qu'il lui serait donné d'établir le plus excellent de tous les systèmes de gouvernement*. Fort de cette approbation publique et solennelle, Lycurgue publia sa législation, qui transforma entièrement les Spartiates et en fit un peuple à part (884.)

4. SA MORT.—Lorsque le grand législateur eut été témoin du bien produit par ses institutions, il feignit d'avoir encore à consulter l'oracle de Delphes, et ayant assemblé la nation, il exigea que les archagètes (1), le sénat et le peuple s'engageassent, par un serment solennel, à exécuter religieusement ses lois jusqu'à son retour. Arrivé à Delphes, la pythie l'assura que *sa constitution était un chef-d'œuvre et que la ville qui l'observerait constamment serait heureuse*. Lycurgue envoya cet oracle à Sparte et résolut de ne plus retourner dans sa patrie, afin d'obliger les Spartiates, d'après leur serment, à ne jamais rien changer au système de gouvernement qu'ils avaient reçu de lui. Selon les uns, il se laissa mourir de faim, persuadé qu'en mourant ainsi, il mettrait le comble aux services qu'il avait rendus à son pays, puisque sa mort ne serait pas moins utile à ses concitoyens que sa vie; selon les autres, il se retira dans l'île de Crète et ordonna qu'après sa mort ses os fussent jetés à la mer, dans la crainte que ses restes ne fussent transportés à Sparte, et que les Spartiates ne se crussent dégagés de leur serment.

Les lois de Lycurgue furent observées pendant plus de cinq siècles; elles ne commencèrent à tomber en désuétude que lorsque la corruption générale des peuples voisins eut fait disparaître le courage de toute la Grèce.

(1) Nom que portaient les rois de Sparte.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle époque fleurit Lycurgue ? De quelle famille était-il ?
2. Quelle législation remarqua-t-il surtout dans ses voyages ? Qu'emprunta-t-il aux Ioniens ?
3. En quel état trouva-t-il Sparte à son retour ? Que fit-il
- pour donner faveur à sa législation ?
4. Que fit-il après avoir publié ses lois ? Comment mourut-il ? Quelle précaution prit-il pour que les Spartiates ne se regardassent jamais comme déliés de leur serment ?

CHAPITRE III.

De la législation de Lycurgue.

1. CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA LÉGISLATION DE LYCURGUE.—Lycurgue n'écrivit aucune de ses lois, Elles consistaient en maximes et en sentences qui se transportaient de vive voix, à la façon des oracles. Il s'était appliqué à les graver dans le cœur de ses concitoyens, en les faisant pratiquer. Il fut moins un novateur qu'un réformateur. La plupart des institutions qu'il établit faisaient partie des usages des anciens Doriens, et son grand mérite est d'avoir donné force de lois à des coutumes tombées en désuétude. Son but principal fut d'assurer l'indépendance de Sparte en y formant une race d'hommes vigoureux, intrépides et incapables de se laisser corrompre. Voilà pourquoi ses lois se rapportent plus à la vie privée et à l'éducation physique, qu'à la constitution politique, à laquelle il changea très-peu de chose.

2. CONSTITUTION DE SPARTE D'APRÈS LA LÉGISLATION DE LYCURGUE.—Lycurgue laissa subsister la

division des habitants de la Laconie en trois classes, les Spartiates, les Lacédémoniens et les Ilotes. Il ne toucha pas non plus au partage de la royauté entre les Agides et les Proclides, mais il tempéra l'autorité royale par l'établissement d'un sénat, dont les membres, qui devaient avoir au moins soixante ans, étaient nommés à vie par le peuple. Il établit encore l'assemblée du peuple, qui approuvait ou rejetait les propositions du roi et du sénat. Plus tard, on institua cinq magistrats appelés *éphores*, qui étaient à peu près ce que furent à Rome les tribuns du peuple. Une innovation pleine de sagesse que fit Lycurgue, fut d'admettre à l'assemblée du peuple des députés des Lacédémoniens, lorsqu'il s'agissait des affaires de toute la Laconie.

3. LOIS RELATIVES A LA VIE PRIVÉE.—Lycurgue s'attacha surtout à combattre l'ambition, en détruisant parmi les Spartiates toute espèce de supériorité et en les rendant absolument égaux, comme des frères. Ainsi il leur persuada de remettre en commun leurs terres pour en faire un nouveau partage, de manière que toutes les propriétés fussent égales. Ils y consentirent, et le législateur en fit trente mille parts pour les Lacédémoniens, et neuf mille pour les Spartiates. Pour empêcher cette égalité de fortune d'être violée par la possession de richesses mobilières, il discrédita les diverses monnaies d'or et d'argent, et en imagina une de fer, d'un si grand poids et d'un si bas prix qu'il aurait fallu une vaste chambre pour contenir une valeur équivalente à mille francs de notre monnaie. Il rendit ensuite uniformes les maisons, les meubles, les costumes, et empêcha le luxe de se produire et

de créer aucune distinction extérieure. Les repas se prenaient en commun et tout le monde était obligé de s'y trouver, les rois comme les sujets. Agis fut réprimandé pour avoir voulu s'en exempter au retour d'une expédition. Les tables étaient très-simplement servies et les mets d'une telle frugalité que le *brouet noir*, si dédaigné des autres peuples, était considéré comme un mets exquis. Les exercices étaient communs comme les repas, de sorte que les Spartiates formaient réellement une réunion de frères, vivant de la même vie, ayant le même esprit et éprouvant les mêmes sentiments. Pour que les dispositions naturelles du cœur ne fussent point en opposition avec les lois qu'il fondait, Lycurgue étouffa toute affection de famille ; dès qu'un enfant était né, il était aussitôt isolé de ses parents et devenait la propriété de l'Etat ; de cette manière il restait nécessairement étranger à tout autre sentiment qu'à l'amour de la patrie.

4. LOIS RELATIVES A L'ÉDUCATION DES ENFANTS.— Dans le plan d'éducation qu'il traça pour les enfants, Lycurgue n'eut qu'un but, celui de former des hommes vigoureux, des guerriers vaillants et habiles, des citoyens passionnés pour la gloire, et il marcha droit à ce but, sans égard pour les lois de la nature et de la morale. Lorsqu'un enfant venait au monde, les anciens de chaque tribu l'examinaient, et, s'ils le trouvaient difforme ou d'une complexion faible, ils le condamnaient à périr ; au contraire, s'il était bien fait, vigoureux et fort, ils lui assignaient une des neuf milles portions du territoire de Sparte.

On habituaît les enfants à marcher nu-pieds, à

coucher sur la dure, et à supporter également le chaud et le froid. Quand ils étaient parvenus à l'âge de sept ans, on les confiait aux instituteurs publics, qui devaient se borner à leur faire apprendre par cœur quelques vers d'Homère, pour leur inspirer l'amour des combats ; ils ne leur enseignaient, sous le rapport des sciences et des lettres, que ce qu'il est absolument nécessaire de savoir. Les jeunes gens n'avaient pas d'autres moyens de s'instruire que d'écouter les leçons des vieillards et la conversation des hommes sensés pendant les repas. Jamais ils ne devaient élever la voix dans ces réunions nombreuses, à moins qu'ils ne fussent obligés de répondre à une question qui leur était adressée. Encore devaient-ils le faire d'une manière vive et prompte. C'est de cette coutume que le style concis a pris le nom de *laconisme*. On les accoutumait aussi à être discrets. Quand un jeune homme entrait dans la salle, le plus vieux lui disait en lui montrant la porte : *Rien de ce qui se dit ici ne sort par là.*

Tous leurs exercices tendaient à les rendre durs à la fatigue, patients dans la douleur, prompts à obéir, de manière qu'ils fussent d'excellents guerriers. L'obéissance était une des vertus qui leur était le plus recommandée, parce que sans elle il n'y a pas de discipline possible, et sans discipline point d'armée. Toutes leurs actions étaient surveillées par les vieillards, qui louaient les bonnes et réprimandaient les mauvaises. La lutte, la chasse, les exercices militaires étaient leurs divertissements. Enfin on leur permettait le vol, pour les habituer à l'adresse nécessaire à la guerre, et cha-

que jour ils étaient obligés de dérober leur nourriture.

5. AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE LA LÉGISLATION DE LYCURGUE. — En présentant le bouclier à leurs fils partant pour la guerre, les femmes spartiates leur disaient : *Reviens avec ou dessus, c'est-à-dire, plutôt que d'abandonner ton bouclier en fuyant, fais-toi tuer, et qu'on apporte ton cadavre sur ce même bouclier.* On dit qu'une mère se précipita au-devant d'un courrier qui arrivait de l'armée : *Quelles nouvelles? — Vos cinq fils ont tous péri. — Ce n'est pas là ce que je te demande. La victoire est-elle à Sparte? — Oui. — Courons rendre grâces aux dieux!* Par ces seuls traits on peut juger de l'exaltation qu'avaient fait naître à Sparte, même chez les femmes, le sentiment du courage militaire et l'amour de la patrie ; mais on voit en même temps combien étaient affaiblis les autres instincts, même celui de la tendresse maternelle ; voilà en quelques mots le principal avantage et le principal inconvénient de la législation de Lycurgue. Que dire de la loi barbare qui condamnait à être précipité du haut des rochers de Taggète tout enfant né contrefait ou délicat ? Que dire encore de l'horrible oppression qui pesait sur les Ilotes ? Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra combien d'abus et de monstruosité que le christianisme aurait fait disparaître ont été consacrés par l'idolâtrie.

QUESTIONNAIRE.

1. Lycurgue écrivit-il sa législation ? Innova-t-il beaucoup ?

2. Quelle était la constitution de Sparte ? Par quelles institutions les intérêts du peuple étaient-ils protégés ? Quelles étaient les fonctions des éphores ?

3. Comment les biens furent-ils partagés ? De quelle monnaie se servait-on à Sparte ? Comment prenait-on les repas ?

4. Comment les enfants étaient-ils élevés ? Que faisaient-ils de ceux qui étaient contre-faits ? S'occupait-on beaucoup du développement de leur intelligence ? Quels étaient leurs exercices ? Quelles vertus s'efforçait-on de développer tout particulièrement en eux ?

5. Quels étaient les avantages de la législation de Lycurgue ? Quels en étaient les vices ?

CHAPITRE IV.

Des guerres de Sparte depuis Lycurgue jusqu'aux guerres médiques.

I. GUERRES DE SPARTE AVANT LA PREMIÈRE GUERRE DE MESSÉNIE. — Lycurgue avait fait de Sparte un camp, et il avait recommandé aux Spartiates de vivre en paix. C'était vouloir l'impossible ; aussi voyons-nous toujours ce peuple les armes à la main. D'abord il attaqua Tégée, ville d'Arcadie, et fut vaincu. Le roi Charilaüs lui-même fut fait prisonnier, et ne recouvra la liberté qu'après avoir promis de ne plus prendre les armes contre les Tégéates. C'est la seule guerre dans laquelle nous voyons Sparte échouer. Les autres guerres qu'elle entreprit furent dirigées contre la Messénie, l'Arcadie et l'Argolide.

2. PREMIÈRE GUERRE DE MESSÉNIE (744-724). — La lutte de Sparte et de Messène eut pour cause la

jalousie mutuelle de ces deux cités, qui étaient l'une et l'autre d'origine doriennne, et une querelle particulière en fut l'occasion. Le Lacédémonien Evephnus ayant un jour surpris et tué dans la campagne le fils du Messénien Polycharès, celui-ci alla vainement demander à Sparte la punition du meurtrier ; on lui répondit par des sarcasmes. Sortant alors de cette ville impie, il réunit quelques hommes armés, et se jetant, pour se faire justice lui-même, sur les terres des Spartiates, il massacra tous ceux qu'il rencontra. A son tour, Sparte demanda une réparation, que les Messéniens lui refusèrent. Ceux-ci, cependant, essayèrent encore les voies pacifiques : ils proposèrent de porter le différend devant le conseil amphictyonique : on nommait ainsi la réunion des députés de la Grèce.

Pour toute réponse, les Spartiates se précipitèrent sur le territoire des Messéniens, après avoir juré de ne rentrer dans leur patrie qu'après avoir renversé Messène. Le roi des Messéniens, Euphaes, enflamma le courage de ses sujets ; il leur ordonna de se tenir enfermés dans les places fortes pour s'exercer à la discipline et au maniement des armes, descendit ensuite avec eux en rase campagne, et humilia les Spartiates dans un premier combat. Ceux-ci firent venir des mercenaires d'Argos et de Crète, et présentèrent de nouveau la bataille aux Messéniens, qui combattirent avec la même intrépidité que la première fois et laissèrent la victoire indécise.

Mais les Messéniens avaient moins de facilité que les Spartiates pour recruter leur armée, et pour

comble de malheur, la peste ravagea leur pays et les réduisit même à la dernière extrémité. Alors ils résolurent de se retirer sur le sommet du mont Ithôme, où d'après une réponse de l'oracle de Delphes, qui demandait une victime humaine, Aristodème immola sa fille de sa propre main. Elu roi en récompense de cet acte de fanatisme barbare, Aristodème déjoua pendant cinq ans les efforts des Spartiates; mais enfin, effrayé par une foule d'oracles et de prodiges et tourmenté par les remords, il se perça de son épée sur le tombeau de sa fille. Les Messéniens, découragés par la mort de leur chef et pressés par la famine, capitulèrent. Alors les Spartiates s'emparèrent de l'Ithôme et imposèrent aux vaincus les conditions suivantes : *Vous n'entreprendez rien contre notre autorité ; vous cultiverez vos champs, mais vous nous apporterez chaque année la moitié de leurs produits ; à la mort des rois et des principaux citoyens de Sparte, vous paraitrez en habits de deuil.*

3. DEUXIÈME GUERRE DE MESSÉNIE (684-668).—

Les Messéniens supportèrent ces humiliantes conditions pendant quarante années, qui furent pour Sparte une période de paix extérieure et intérieure. Mais, en 684, les Messéniens se croyant en état de recommencer la lutte, se soulevèrent et placèrent à leur tête Aristomène, jeune prince du sang royal. En même temps deux peuples puissants, les Argiens et les Arcadiens, jaloux de la puissance de Sparte, soutinrent leur révolte. Dans la première bataille, qui se livra près de Déraï, la victoire demeura indécise ; mais bientôt les Spartiates, effrayés des succès de leurs ennemis et de

l'audace d'Aristomène, interrogèrent l'oracle qui leur conseilla de donner le commandement des troupes à un général athénien (682). C'était une condition humiliante pour Sparte, qui déjà était la rivale d'Athènes ; cependant la nécessité fit taire tous les scrupules, et les Spartiates demandèrent un chef aux Athéniens. Ceux-ci, par ironie, envoyèrent un poète obscur, nommée Tyrtée, qui était boiteux, et qui de plus passait pour fou dans la ville. Mais ce singulier général enflamma tellement les Spartiates par ses chants guerriers, que, malgré trois grandes victoires remportées coup sur coup par Aristomène, ils revinrent à la charge avec une intrépidité toute nouvelle, et firent enfin changer la fortune dans la fameuse journée des Tranchées, où les plus célèbres guerriers de la Messénie furent moissonnés (680).

Aristomène, contraint de se retirer sur le mont Ira, ne cessait de fatiguer l'ennemi par des sorties imprévues et meurtrières. Ayant été surpris dans une de ces expéditions, avec trois cents de ses compagnons, les Spartiates les précipitèrent tous dans une caverne profonde destinée au supplice des plus grands criminels. Par un hasard presque inexplicable, Aristomène arriva au fond de la caverne sans s'être fait aucun mal, et, étant parvenu à s'échapper, il regagna la forteresse de l'Ira. Enfin, après avoir résisté onze ans aux efforts des Spartiates, ne pouvant plus se défendre, il sortit en se faisant jour à travers les rangs ennemis, et alla demander l'hospitalité aux Arcadiens, qui le reçurent avec tous les égards dus au courage malheureux. Les Messéniens se dispersèrent dans la

Grèce ; un certain nombre d'entre eux allèrent en Sicile, où ils vainquirent les habitants de Zancle, et s'emparèrent de leur ville, à laquelle ils donnèrent le nom de Messinè en mémoire de leur patrie détruite (668).

4. CONQUÊTE DE L'ARCADIE. — Sparte, épuisée par sa longue lutte contre la Messénie, ne songea qu'à réparer ses pertes. Mais après quarante-huit années de repos, elle se rappela la protection que les Arcadiens et les Argiens avaient accordée aux Messéniens, et résolut de s'en venger. Elle attaqua d'abord l'Arcadie. Vaincus dans une première rencontre par les Tégéates, les Spartiates ne comptèrent que des revers pendant un demi-siècle (620-568). Mais enfin la fortune changea, et en 546 l'Arcadie fut soumise.

5. CONQUÊTE DE L'ARGOLIDE. — Son triomphe sur l'Arcadie décida Sparte à attaquer ensuite les Argiens. La lutte éclata à l'occasion du territoire de Thyrée, que les Lacédémoniens s'étaient injustement approprié. On convint d'abord que, pour mettre un terme à toute discussion, on ferait combattre trois cents hommes de chaque côté, et que les deux armées se retireraient, pour éviter une mêlée générale. Les six cents guerriers combattirent avec un succès tellement égal, qu'il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien. Les premiers coururent annoncer leur victoire à Argos ; mais les Lacédémoniens étant revenus pendant leur absence dépouiller les morts, s'attribuèrent également la victoire, de sorte qu'après ce combat singulier, les armées n'en furent pas moins obligées d'en venir aux mains. Les Argiens furent

vaincus, et dès lors la supériorité de la Laconie sur l'Argolide fut irrévocablement décidée.

7. - ETAT DU PÉLOPONÈSE A L'ÉPOQUE DES GUERRES MÉDIQUES.—Après avoir donné lois à la Messénie, à l'Arcadie et à l'Argolide, Sparte jouit d'une suprématie incontestée sur toute la péninsule. Sa constitution n'eut point à souffrir de ses conquêtes, tant qu'elle eut à combattre les petits peuples qui l'environnaient. Mais bientôt les guerres médiques vont changer la nature de ses rapports, en l'obligeant à prendre part aux affaires du dehors. C'est dans ce moment que commence sa rivalité avec Athènes, et qu'elle lui dispute l'honneur d'être la première puissance continentale de la Grèce. Nous remarquerons l'origine de cette ardente rivalité, en étudiant le caractère de la civilisation athénienne, si différente des mœurs dures et à demi barbares de la race doriennne.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la première guerre qu'entreprirent les Spartiates après la mort de Lycurgue? Quel en fut le résultat?

2. A quelle occasion éclata la première guerre de Messénie? Quel fut le chef des Messéniens? Comment cette guerre se termina-t-elle?

3. A quelle époque éclata la seconde guerre de Messénie? Quels furent les revers des Spartiates? Qui les Athéniens envoyèrent ils à leur secours?

Quel service leur rendit Tyrtée? Que devinrent les Messéniens après leur défaite?

4. Quel peuple les Spartiates attaquèrent-ils ensuite? Quel fut le résultat de cette guerre?

5. Comment soumièrent ils les Argiens?

6. Quelle fut ensuite la situation du Péloponèse? Quelle différence y avait-il entre le caractère de Sparte et celui d'Athènes?

CHAPITRE V.

Histoire d'Athènes avant Solon.

I. COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'HISTOIRE D'ATHÈNES.

— Pendant que Sparte établissait sa prépondérance dans le Péloponèse, Athènes, avons-nous dit, se fit le centre de la race ionienne et se plaça à la tête de l'Hellade, ou de la Grèce centrale. Sa mission étant, comme celle de Sparte, de résister aux Perses, elle se prépare aussi à cette grande lutte, en acceptant des mains d'un législateur habile une constitution qui doit être la base de son unité, et des lois qui doivent former à la vertu tous ses citoyens. Mais le caractère d'Athènes est bien différent de celui de Sparte. Au lieu de n'estimer que la vigueur et la force du corps, les Athéniens se livrent aux arts, aux sciences et à l'étude de tout ce qui peut perfectionner leur Esprit. L'éclat de leurs lumières indique qu'ils ne sont pas seulement appelés à briser l'orgueil de l'Asie, mais encore à dominer toute la civilisation ancienne par l'élévation et le prestige de leur génie. C'est ce que nous aurons lieu d'observer en étudiant le développement de leur histoire.

2. HISTOIRE D'ATHÈNES JUSQU'A L'ABOLITION DE LA ROYAUTE.—Le premier roi connu de l'Attique est Ogygès, qui régna, dit-on, au ^{xix}^e siècle avant J.-C. ; selon la tradition il y eut durant son règne une grande inondation, à laquelle on a donné le

nom de *déluge d'Ogygès*. Au ^{xvii}^e siècle, Cécrops conduisit dans l'Attique une colonie d'Égyptiens et fonda la ville d'Athènes. L'un de ses successeurs, Thésée, qui réunit en un seul les quatre districts de l'Attique, est regardé comme le fondateur de la monarchie athénienne. Après lui, on ne sait rien ni des Athéniens, ni de leurs rois, jusqu'à l'arrivée des Éoliens et des Ioniens, qui, vers 1180, chassés du Péloponèse par l'invasion des Doriens et des Héraclides, s'établirent parmi les habitants de l'Attique qu'ils ne tardèrent pas à subjuguier entièrement. Dès lors, la population de l'Attique se trouva divisée en plusieurs classes parfaitement distinctes. Les vainqueurs s'emparèrent des meilleures terres, c'est-à-dire de la plaine, s'arrogèrent toute la puissance politique, et formèrent le corps de la noblesse ; on les appela *cupatrides*, ce qui signifie *bien nés*. L'ancienne population se trouva reléguée dans les rangs inférieurs de la société, mais elle se divisa en deux classes : les habitants des montagnes, courageux, hardis et brûlant de rentrer dans leurs possessions envahies, et les habitants de la côte, beaucoup moins guerriers et ne demandant que la sécurité de leur commerce.

Les conquérants de l'Attique conférèrent la dignité royale à Mélanthus, qui la transmit à ses descendants. Mais la royauté était dépouillée de presque toutes ses prérogatives, et la principale autorité appartenait aux eupatrides, en sorte que le gouvernement était oligarchique. On ne tarda même pas à abolir la royauté, que l'on n'avait d'abord établie que pour pouvoir mettre plus d'unité dans les efforts qu'il fallait faire sans cesse

pour réprimer les révoltes intérieures et les invasions du dehors. Dès que le danger eut cessé, grâce au dévouement du roi Codrus, qui assura la victoire à Athènes en allant chercher la mort dans les rangs des Doriens, on anéantit la dignité royale sous prétexte que Codrus l'avait élevée trop haut pour que personne pût désormais la maintenir à un tel niveau (1132).

3. ARCHONTES PERPÉTUELS, DÉCENNAUX, ANNUELS. — Le fils de Codrus fut nommé archonte perpétuel. Cette charge, qui donnait bien moins d'autorité encore que la royauté, se perpétua durant près de quatre siècles dans la famille de Codrus (1132-753). Les eupatrides poursuivirent contre l'archonte perpétuel la guerre qu'ils avaient faite à la royauté, et obtinrent que cette charge, au lieu d'être à vie, ne fût plus conférée que pour dix ans (754). Il n'y eut que sept archontes décennaux, tous pris dans la famille de Codrus, dont les Athéniens conservaient toujours le glorieux souvenir. Mais en 684, sans qu'on puisse dire par quelle sorte de révolution, les archontes furent portés au nombre de neuf, et leur pouvoir limité à une année. Le premier d'entre eux avait le titre d'*éponyme*, parce qu'il donnait son nom à l'année; le second, celui de *roi*; il présidait aux choses religieuses; le troisième, celui de *pôtemarque*, ou ministre de la guerre, et les six autres, celui de *thesmothètes*, parce qu'ils rendaient la justice. Tous les *eupatrides* ou nobles purent dès lors prétendre à la dignité d'archonte, et il en résulta une aristocratie oppressive qui devait faire le malheur du peuple.

Car ces nobles qui arrivaient au pouvoir n'a-

vaient cessé d'écraser les montagnards et les habitants des bourgs, en les enrôlant à leur service comme des mercenaires, ou en les réduisant à l'esclavage. Comme ils disposaient de toutes les charges et que leur volonté faisait loi, la classe pauvre avait perdu toute espérance de recouvrer jamais ses droits et sa liberté. Elle aurait été en effet à jamais asservie, si les vainqueurs étaient restés unis. Mais la jalousie les ayant divisés, toutes les grandes familles de eupatrides cherchèrent à se faire un parti parmi le peuple. Les deux principales, celle des Aleméonides et celle des Pisistratides, s'attachèrent, la première les habitants de la côte, la seconde les montagnards. Alors le peuple commença à lutter contre les grands, et on sentit le besoin d'une nouvelle législation. L'archonte Dracon fut choisi pour la rédiger.

4. DRACON (624).—Ce législateur était un homme de bien, rempli de lumières, et dont les mœurs étaient très-austères. A l'exemple de tous les législateurs anciens, il prit le citoyen à son berceau, prescrivit la manière dont on devait le nourrir, l'élever, le suivit dans toutes les phases de sa vie, se proposant par ses divers préceptes d'en faire tout à la fois un homme libre et vertueux. Mais sa sévérité excessive a fait dire qu'il avait écrit ses lois avec du sang, car il punissait de mort toutes les fautes. A l'entendre, le moindre délit méritait ce châtiment, et il regrettait qu'il n'y eût pas de peine plus forte à infliger pour les grands forfaits.

5. CYLON.—L'extrême rigueur des lois de Dracon les rendit impuissantes à produire le bien qu'on en espérait. De plus, Dracon n'ayant pas touché à

l'organisation politique d'Athènes, les dissensions s'envenimèrent toujours davantage entre les habitants de la plaine, ceux de la côte et ceux des montagnes. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, profita de ces troubles pour tenter d'usurper le pouvoir suprême. Il s'empara de la citadelle d'Athènes, où il se défendit longtemps ; mais, dès qu'il se vit sans vivres, l'espérance l'abandonna et il prit la fuite. Ses compagnons s'étant réfugiés dans un temple de Minerve, on leur promit la vie sauve, mais ils furent égorgés au pied même de l'autel (612).

6. EPIMÉNIDE. — Ce sacrilège fut suivi d'une horrible peste, que les Athéniens considérèrent comme une vengeance des dieux. Alors ils firent venir de Crète un sage, nommé Epiménide, qui passait pour avoir des communications avec la Divinité. Celui-ci purifia la ville et modifia le culte, en y introduisant des rites plus doux et plus humains que ceux que les Athéniens avaient empruntés à l'Orient. Son ascendant apaisa pour un temps les dissensions ; mais, après son départ, elles se réveillèrent avec une nouvelle fureur. La nation semblait au moment de périr au milieu de l'anarchie, lorsqu'elle fut sauvée par Solon.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Quelle fut la mission d'Athènes ? Comment se prépara-t-elle à la remplir ?</p> <p>2. Que nous présente l'histoire d'Athènes jusqu'à l'arrivée des Eoliens et des Ioniens ? Dans</p> | <p>quel état se trouva alors la population de l'Attique ? A qui la royauté fut-elle conférée ? Sous quel prétexte fut-elle abolie ?</p> <p>3. Par quelles phases passa</p> |
|---|--|

l'archontat ? Quel était l'état de la population ?

4. Qu'était-ce que Dracon ? Quel fut le caractère de sa législation ?

5. Ses lois furent elles ob-

servées ? Racontez l'histoire de Cylon. Quel fut le sort de ses compagnons ?

6. Racontez l'histoire d'Épiménide. Que se passa-t-il après le départ de ce Crétois ?

CHAPITRE VI.

Histoire de Solon.

I. VIE DE SOLON AVANT SON ARCHONTAT. —

Solon naquit vers l'an 639 dans l'île de Salamine. Il descendait de Codrus par son père, et il était par sa mère parent de Pisistrate, dont nous parlerons plus tard. Son père ayant dissipé son patrimoine par ses libéralités, Solon se livra d'abord au commerce pour rétablir sa fortune ; mais les voyages qu'il fit lui servirent en même temps à orner son esprit d'une foule de connaissances. Il se mit en relation avec les hommes les plus célèbres de son temps, et notamment avec ceux que l'on a appelés les sages de la Grèce. C'étaient Thalès de Milet, Pitacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindos, Myson de Chio et Chilon de Lacédémone. Compté lui-même parmi ces sages, il compléta le nombre de sept, et fut de tous le plus célèbre.

Lorsqu'il se fixa à Athènes, après ses longs voyages, cette ville, fatiguée de lutter contre Mégare pour la possession de Salamine, s'était avisée dans son désespoir de rendre un décret portant peine de mort contre quiconque provoquerait une nouvelle expédition contre cette île. Solon, indigné d'une

telle lâcheté, entreprit de sauver l'honneur de son pays au péril de ses jours. Il se couvrit de haillons, contrefit l'insensé, et se mit à courir à travers la place publique, en déclamant. Quand le peuple étonné se fut attroupé autour de lui, il monta sur une pierre, et se mit à réciter, à la façon de Tyrtée, des vers où il reprochait aux Athéniens leur résolution et flétrissait les *fuyards de Salamine*. Le peuple frémit en entendant ces mots qui lui rappelaient sa honte, et de toutes parts on cria : *Aux armes ! aux armes !* Solon, jetant son bâton et ses vieux vêtements, cria aussi : *Aux armes ! portons à Salamine le fer et la flamme.* Les Athéniens dans leur enthousiasme le mirent à la tête de l'expédition, et l'île fut reconquise.

2. ARCHONTAT DE SOLON.— Cette victoire augmenta considérablement le crédit de Solon, et le fit choisir pour archonte (593). Les discordes intestines qui tourmentaient Athènes depuis longtemps ayant repris leurs fureurs, on offrit la royauté à Solon, mais il la refusa pour n'accepter que le titre de législateur. Il abrogea le code sanguinaire de Dracon, à l'exception des lois qui concernaient les meurtriers, et s'étudia à donner au peuple athénien une législation qui fut en harmonie avec ses besoins et son caractère. *Je n'ai pas fait, disait-il, les meilleures lois qu'il eût été possible de faire ; mais je les ai faites aussi bonnes que les Athéniens peuvent les supporter.*

3. NOUVEAUX VOYAGES DE SOLON.— Quand Solon eut publié ses lois, il se vit continuellement assiégé par des gens qui venaient demander des éclaircissements, faire des réclamations, proposer

des changements, etc. Fatigué de ces importunités, il demanda l'autorisation de s'absenter pendant dix ans, après avoir fait jurer aux archontes, au sénat et au peuple que l'on observerait fidèlement ses lois pendant cet intervalle. Il retourna alors en Egypte, et passa ensuite en Asie-Mineure, où il séjourna quelques temps à la cour de Crésus, roi de Lydié. Mais les troubles qui éclatèrent à Athènes le décidèrent à y rentrer avant l'expiration des dix années qui lui avaient été accordées.

4. FIN DE L'HISTOIRE DE SOLON — Le philosophe scythe, Anarcharsis avait dit à Solon : *Vos lois sont des toiles d'araignées ! elles ne prendront que les mouches ; les gros insectes et les oiseaux passeront à travers.* Dès son retour à Athènes, il reconnut la vérité de ces paroles. Il trouva en effet que Pisistrate, son parent, tout en professant un grand respect pour ses lois, s'était érigé en tyran et exerçait sur le peuple une autorité presque absolue. Après avoir fait de vains efforts pour ouvrir les yeux de ses concitoyens, Solon s'exila volontairement (558). On croit qu'il mourut en Cypre à l'âge de quatre-vingt ans. Il avait été non-seulement un législateur profond, mais encore un orateur puissant, un grand homme de guerre et un poète distingué. Malheureusement, tant de grandes qualités étaient ternies par le dérèglement de ses mœurs.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle époque naquit Solon ? De quelle famille était-il ? Quelle fut son éducation ? Quelle part eut-il à la conquête de Salamine ?

2. Comment fut-il récompensé par le peuple ? Quel titre accepta-t-il ? Que disait-il lui-même de ses lois ?

3. Que fit-il après les avoir

publiées ? Demeura-t-il longtemps hors de son pays ?

4. Qu'avait dit à Solon le Scythe Anacharsis ? Solon vit-il

la réalisation de ces paroles ? Pourquoi s'exila-t-il ? Quelle fut la mort de ce fameux législateur ?

CHAPITRE VII.

De la constitution et de la législation de Solon.

I. DE LA CONSTITUTION.— Le but principal de Solon fut d'abolir l'aristocratie oppressive que les *Eupatrides* avaient établie. Il prit parti contre les nobles, fit connaître au peuple ses droits, lui révéla sa force, et sans établir un gouvernement purement démocratique, il donna du moins à tous les citoyens certains droits politiques qui tendaient à rétablir entre eux l'égalité. Il abolit l'ancienne division en trois classes qui ressemblaient assez aux castes asiatiques, et la remplaça par une distinction fondée sur la propriété. Les *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire ceux qui jouissaient d'un revenu de cinq cents *médimnes* (1), ou mesure d'huile et de grain, occupaient le premier rang ; les *chevaliers*, qui n'en avaient que quatre cents, venaient ensuite ; après eux les *zeugites* (2), qui n'en avaient que trois cents, et enfin les *thètes* qui en possédaient moins. Les trois premières classes pouvaient par-

(1) Le médimne valait 51 litres 79 centilitres.

(2) Les *zeugites* étaient des rameurs placés, dans les galères à trois rangs de rames, dans le rang du milieu, c'est-à-dire entre les *thalamites* et les *thranites*. On donna ce nom aux citoyens de la troisième classe, parce qu'ils tenaient le milieu entre les *chevaliers* et les *thètes*, comme les *zeugites* marins entre les *thalamites* et les *thranites*.

venir à toutes les charges ; la dernière avait seulement droit de siéger dans les tribunaux et de prendre place dans les assemblées.

Solon laissa subsister les neuf archontes annuels, mais il tempéra leur autorité par un sénat composé de 400 membres choisis à nombre égal dans les quatre tribus. Ce sénat était consulté par les archontes toutes les fois qu'il s'agissait de quelque affaire importante. Il devait discuter et examiner les lois, puis les proposer à l'assemblée du peuple, à qui il appartenait de prendre toutes les décisions. C'est pourquoi le Scythe Anarcharsis reprocha un jour à Solon d'avoir donné la délibération aux sages et réservé la décision aux fous.

Le peuple tenait tous les huit jours ses assemblées, et prononçait sur la paix et la guerre, sur les lois et les traités, en un mot sur les grands intérêts de l'Etat. Mais le législateur avait eu soin de contrebalancer par différents moyens cette puissance qui aurait infailliblement mené la république à sa perte, si elle eût été abandonnée à ses caprices. Ainsi, les actes émanés du peuple avaient besoin de la sanction des archontes pour être obligatoires ; ensuite l'aréopage pouvait réviser et casser tous les décrets portés avec la précipitation et l'aveuglement des passions.

2. DE L'ARÉOPAGE.—Ce tribunal, qui n'avait été avant Solon qu'un instrument de tyrannie entre les mains des nobles, devint, par les soins de l'habile législateur, l'appui de la constitution. Solon décida qu'à l'avenir il ne serait composé que des archontes sortant de charge et ayant rendu compte de leur administration au peuple. Ces juges, aussi

respectables par leur âge que par leurs vertus, formaient non-seulement un tribunal suprême pour les causes capitales, mais ils étaient encore chargés de l'inspection des mœurs, de l'examen de la conduite des archontes, du maintien des lois et de la constitution, et ils redressaient les jugements du peuple. Ils s'aquittèrent de leurs charges avec tant de justice et d'intégrité, que bientôt leur tribunal devint le plus auguste de l'univers. Pour n'être point émus par la vue de l'accusateur et de l'accusé, ils siégeaient et jugeaient pendant la nuit. Ils se mettaient également en garde contre l'éloquence, en obligeant les orateurs qui parlaient devant eux à se contenter d'exposer simplement la question. Quand elle était suffisamment éclaircie, les juges déposaient en silence leurs suffrages, suivant leur conviction, dans l'une des deux urnes placées devant eux, *l'urne de la mort* ou *l'urne de la miséricorde*.

3. LOIS POLITIQUES ET CIVILES.—Pour défendre sa constitution et la rendre durable, Solon avait porté des peines sévères contre quiconque serait convaincu d'avoir tenté d'usurper l'autorité suprême, ou aurait conspiré contre l'ordre de choses établi. L'expérience ayant démontré que, dans la république d'Athènes, le nombre des hommes en état de porter les armes ne devait être ni fort au-dessus, ni fort au-dessous de vingt mille, les lois civiles de Solon eurent pour but de maintenir cet équilibre dans la population. Pour l'empêcher de devenir trop considérable, il rendit très-difficile aux étrangers l'obtention du droit de cité; d'un autre côté, pour que les familles ne pussent s'é-

teindre, il prit soin d'assurer leur perpétuelle conservation en réglant les alliances. Il permit le divorce ; mais quand il était sollicité par le mari, celui-ci devait rendre à sa femme la dot qu'il avait reçue et pourvoir à son existence. Si au contraire la demande était faite par la femme, la cause était portée devant les tribunaux pour y être examinée et jugée.

4. DE L'ÉDUCATION. — Il est à remarquer que Solon, dans ses lois, accorda une large place à l'éducation. Tout y est prévu et réglé de la manière la plus minutieuse. Supposant, comme tous les législateurs païens, que l'enfant est la possession de l'Etat et non de la famille, il ne s'était nullement reposé sur les parents du soin d'instruire leurs enfants. L'autorité publique choisissait elle-même les maîtres, fixait les heures où les classes devaient s'ouvrir et se fermer, et déterminait la nature des études. Les écoles étaient des sanctuaires ou personne n'avait le droit d'entrer pendant que les enfants étaient réunis, afin que la jeunesse n'y respirât jamais que l'innocence. On exerçait les enfants dans les gymnases pour les rendre souples et agiles. Solon avait dressé des réglemens particuliers où il suivait le jeune homme dans les diverses phases de son existence, s'appliquant à récompenser en lui la vertu et à flétrir le vice, pour préserver son cœur de la corruption si générale à cette époque.

5. LOIS JUDICIAIRES. — Les Athéniens se montraient d'une extrême sévérité envers ceux qui se rendaient coupables de quelque crime. Quoique Solon ait adouci les lois de Dracon, il avait encore

laissé subsister certaines dispositions que nous jugerions cruelles. Cependant, ses lois judiciaires sont en général dignes de remarque. Si les peines étaient excessives, la procédure était bien réglée, et le législateur avait pris de sages mesures pour qu'il n'y eût jamais de jugements iniques. Ainsi personne ne pouvait siéger dans aucun tribunal avant d'avoir trente ans accomplis. Il y avait quatre grands tribunaux pour juger les meurtres, et six pour les autres délits. Dans chacun d'eux on comptait cinq cents juges présidés par un archonte. On avait institué soixante juges dans les campagnes, pour prononcer sur les contestations relatives aux objets d'une valeur moindre de dix drachmes. Les affaires plus importantes étaient soumises à des arbitres sexagénaires, annuellement choisis dans chaque tribu. Il était permis d'appeler de leurs décisions aux grands tribunaux, sauf dans le cas où l'arbitre avait été désigné par les deux parties.

6. LOIS MILITAIRES.—Le peuple, qui nommait à tous les emplois et qui avait le droit d'élire ses magistrats et ses juges, déclarait aussi la guerre ; mais le législateur avait exigé qu'avant de prendre une résolution pareille, on en fit l'objet de trois discussions publiques. Lorsqu'on s'était enfin arrêté au parti d'entreprendre une expédition, tous les citoyens pourvoyaient aux dépenses nécessaires. Celui-ci équipait un cheval, celui-là fournissait un navire, chacun donnait en raison de sa fortune. On n'était de solde régulière qu'au temps de Xerxès. Pour récompenser le courage, il fut statué que les enfants de ceux qui mourraient les armes à la main seraient élevés aux dépens de la nation, et qu'on

décernerait des couronnes à tous ceux qui se seraient distingués aux services de l'État. La lâcheté n'avait point d'excuse. Une accusation publique était intentée contre celui qui s'en rendait coupable, et on lui infligeait une flétrissure plus redoutable que le fer de l'ennemi.

7. PARALLÈLE ENTRE SOLON ET LYCURGUE.—Lycurgue et Solon furent les deux plus grands législateurs de la Grèce : le premier jeta les fondements de la gloire et de la puissance de Sparte ; le second affermit la constitution d'Athènes, et rendit cette ville la plus florissante et la plus civilisée du monde ancien. Mais, comme ces deux hommes de génie avaient affaire à des peuples de mœurs et de caractères différents, leurs institutions offrent les contrastes les plus extraordinaires et les plus curieux. Lycurgue vit que son pays suffisait à la nourriture de ses habitants, et il en bannit tout commerce et tout étranger ; Solon dut chercher à naturaliser les arts et l'industrie sur le sol aride de l'Attique. Lycurgue, dans un gouvernement de rois, put faire ce qu'il voulut ; Solon, dans un gouvernement populaire, dut faire ce qu'il put. Le premier avait à diriger un peuple grossier et habitué à la tyrannie patricienne ; celui d'Athènes, qui avait déjà passé par plusieurs révolutions, voyait ce qui lui était le plus avantageux et avisait aux moyens de l'obtenir. Lycurgue, d'un naturel austère, soumit les mœurs aux lois ; Solon, d'un caractère doux, adapta les lois aux mœurs ; le premier forma le peuple le plus guerriers, le second forma le peuple le plus policé. Les Spartiates, régis avec une verge de fer, éprouvèrent moins de secousses intérieures,

tandis que le demi-savoir politique dont chacun avait quelques notions à Athènes y multiplia les troubles civils. Les Spartiates conservèrent plus longtemps leur indépendance ; mais les Athéniens, en perdant la leur, conservèrent l'empire des lettres, des arts ; d'ailleurs ils supportèrent l'infortune avec dignité ; tandis que les Spartiates, une fois vaincus, tombèrent dans l'abaissement, comme une nation sans passé et sans avenir.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le but de Solon dans sa constitution ? Sur quoi fit-il reposer la division qu'il établit entre les différentes classes de citoyens ? Quelles furent les attributions du Sénat ? Quelle était la puissance du peuple ?

2. Quel parti le législateur tira-t-il du tribunal de l'Aréopage ? Comment ce tribunal rendait-il la justice ?

3. Quelles furent les peines portées contre les usurpateurs ? Pourquoi Solon rendit-il difficile aux étrangers l'obtention du droit de cité ?

4. Quelle éducation devaient recevoir les enfants des Athéniens ? Par qui cette éducation leur était-elle donnée ?

5. Quel était le caractère des lois judiciaires ? Par qui la justice était-elle rendue ?

6. A qui appartenait le droit de déclarer la guerre ? Y avait-il une solde régulière ? Comment récompensait-on le courage militaire ? Comment était punie la lâcheté ?

7. Etablissez un parallèle entre Lycurgue et Solon ?

CHAPITRE VIII.

Histoire d'Athènes depuis Solon jusqu'aux guerres médiques (558-504).

I. HISTOIRE DE PISISTRATE.—Quand Solon eut repris ses voyages pour laisser le temps de s'affer-

mir aux lois qu'il avait promulguées, les trois factions qui déchiraient depuis si longtemps la république se ranimèrent tout-à-coup. Lycurgue se mit à la tête des hommes de la plaine ; Mégaclys se fit chef des habitants des côtes, et Pisistrate commanda aux montagnards. La victoire devait rester à ce dernier. Il réunissait d'ailleurs les qualités les plus propres à captiver les esprits : une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante et souvent éprouvée, une figure imposante, une éloquence persuasive, à laquelle le son de sa voix prêtait de nouveaux charmes ; un esprit enrichi des agréments que la nature donne et des connaissances que procure l'étude. Jamais homme ne fut plus maître de ses passions que Pisistrate, et ne sut mieux que lui faire valoir les vertus qu'il possédait, et celles dont il n'avait que l'apparence. On voudrait ajouter à ce beau tableau l'éloge de ses mœurs et de son patriotisme, mais il se souilla par bien des bassesses, et l'ambition dirigea toujours sa conduite.

Pendant un temps, Solon fut dupe de sa dissimulation et de ses fourberies ; mais, ayant enfin pénétré ses desseins, il les dénonça publiquement au peuple, qui se moqua de la sagesse de Solon. Pisistrate s'empressa de profiter de cet aveuglement des Athéniens qui l'idolâtraient, pour marcher rapidement à son but. Un jour, après s'être fait lui-même quelques blessures au visage et sur le corps, il se montra tout couvert de sang sur la place publique, en s'écriant : *Voilà le prix de mon amour pour la démocratie et du zèle avec lequel j'ai défendu vos droits.* Solon comprit parfaitement

le jeu de cette comédie, et s'approcha de Pisistrate pour lui dire d'un ton mêlé de mepris et d'ironie : *Fort bien, Pisistrate ! mais tu joues mal le personnage d'Ulysse. Ulysse s'égratigna pour tromper ses ennemis ; et toi, tu te déchires la peau pour tromper tes concitoyens ?* Les Athéniens se laissèrent pourtant prendre au piège. Ils accordèrent à Pisistrate des satellistes, avec lesquels il s'empara de la citadelle et usurpa l'autorité suprême (561).

L'année suivante, Mégacès parvint à le chasser ; mais, quatre ans après, ses amis le firent rappeler, et Mégacès lui-même rechercha son alliance en lui donnant sa fille en mariage. Mais la manière dont Pisistrate se conduisit envers elle lui attira de nouveau la haine de Mégacès, qui le fit exiler pour la seconde fois (552). Enfin, au bout de quatorze ans, Pisistrate parvint à réunir un corps de troupes, au moyen duquel il recouvra l'autorité souveraine, après avoir défait ses ennemis dans la plaine de Marathon. Depuis ce moment, il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort (528).

2. CARACTÈRE DE LA TYRANNIE DE PISISTRATE.—

Pisistrate était dévoré de la passion du commandement : du reste, jamais gouvernement ne fut plus doux et plus paternel que le sien. Convaincu qu'il n'y avait de sûreté pour sa puissance et pour lui-même que dans l'amour de la multitude, il l'achetait par tous les moyens, quelquefois même au prix de sa dignité. Il se montra toujours supérieur aux bassesses de la vengeance, et, quoique Solon ne cessât de l'attaquer, il fut toujours plein d'égards pour lui, et n'épargna rien pour affermir la constitution que ce législateur avait établie. Il avait pour

les Athéniens la bonté d'un père pour ses enfants ; il écoutait leurs plaintes, calmait leurs dissensions et soulageait leur misère. Toutes ses journées étaient marquées par des bienfaits, et ses lois paraissent empreintes de la plus haute sagesse. Il attaqua l'oisiveté et encouragea l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il donna des terres aux indigents, et distribua dans les campagnes cette foule d'hommes oisifs qui traînaient dans les rues d'Athènes et qui ne servaient qu'à envenimer les factions. Il favorisa aussi les sciences et les lettres, embellit la ville par des fontaines, des temples et des gymnases, forma pour les Athéniens une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages, réunit les poèmes d'Homère, et ouvrit de nouvelles routes au commerce. Il faut enfin reconnaître que la puissance absolue de Pisistrate fut utile à la constitution de Solon ; car la démocratie que ce législateur avait établie avait besoin, pour se bien organiser, d'être d'abord soumise à un dictateur.

3. HIPPARQUE ET HIPPIAS. — Pisistrate transmit son pouvoir à ses deux fils Hipparque et Hippias. Ils n'avaient pas ses talents, mais ils eurent la sagesse de se conduire d'abord d'après ses maximes. La civilisation allait se perfectionnant ; les sciences et les lettres étaient cultivées avec une ardeur toujours croissante ; mais, au fond de la société athénienne, on sentait remuer les antiques factions, et sous ce brillant extérieur se cachait une corruption monstrueuse. Hipparque et Hippias ne prenaient plus la peine de dissimuler eux-mêmes leurs désordres ; ils en furent les victimes.

Deux jeunes Athéniens, Harmodius et Aristogi-

ton, ayant essayé de la part d'Hipparque un sanglant affront, conspirèrent avec leurs compagnons contre les jours des deux tyrans (514). Mais leur plan échoua en partie; Hipparque seul fut tué. Harmodius fut sur-le-champ mis en pièces par les satellites d'Hippias, et Aristogiton soumis à la torture afin qu'il révélât ses complices. Il désigna tous les partisans les plus fidèles d'Hippias, et, à mesure qu'il les nommait, celui-ci les faisait mettre à mort. *As-tu d'autres scélérats à dénoncer ?* s'écria le tyran dans sa fureur.—*Il ne reste plus que toi,* lui répondit le courageux Athénien, *Je meurs content, parce que j'emporte en mourant la satisfaction de t'avoir privé de tes meilleurs amis.*

Depuis lors, Hippias fit peser sur Athènes la plus effrayante tyrannie. Chaque jour il ordonnait de nouveaux meurtres et imaginait de nouveaux supplices. Tant de forfaits réveillèrent dans le cœur des Athéniens le sentiment de la liberté. Ils dressèrent des statues à Harmodius et Aristogiton, chantèrent des hymnes en leur honneur, et arrachèrent des mains d'Hippias le souverain pouvoir (510). Ce prince sanguinaire alla mendier du secours à Sparte et finit par se retirer chez les Perses. Ayant marché avec eux contre sa patrie, il périt à Marathon.

4. CLISTHÈNE ET ISAGORAS.—Quand Athènes eut brisé le joug de ses tyrans, elle ne recouvra pas encore le calme auquel elle aspirait; les anciennes luttes entre les nobles et le peuple recommencèrent. Les grands, croyant pouvoir détruire la démocratie, mirent Isagoras à leur tête, et Sparte vint à leur secours. Il trouvèrent aussi un appui dans les Béotiens, les Chalcidiens et les Egéates, qui redou-

taient la prospérité et l'influence des Athéniens. Clisthène, le défenseur de la cause populaire, fut contraint d'abord de sortir de la ville avec sept cents familles. Mais bientôt il se vengea de ce revers, en renversant l'aristocratie et en rendant au peuple ses anciens droits. Lacédémone aurait voulu, dans ses conjonctures, tenter le rétablissement d'Hippias qu'elle avait reçu dans son sein ; mais Corinthe et les autres villes du Péloponèse s'opposèrent à ce projet par amour pour la liberté. C'est alors qu'Hippias se retira chez Artapherne, gouverneur de Sardes, pour solliciter les secours du roi de Perse. Artapherne prit ouvertement sa défense, et somma les Athéniens de rendre le souverain pouvoir au tyran. Leur refus devint une des causes de la guerre des Perses contre la Grèce.

3. CONSTITUTION D'ATHÈNES A L'ÉPOQUE DES GUERRES MÉDIQUES.—La constitution d'Athènes, à cette époque, était celle de Solon, sauf quelques modifications que Clisthène y introduisit, modifications qui avaient pour objet d'étendre les droits du peuple et d'ajouter à son influence. La principale innovation fut que le nombre des sénateurs serait porté à cinq cents nommés tous les ans par les dix tribus, qui furent substituées aux quatre *dèmes* de Cécrops. Il fit de toutes les tribus autant de petites républiques qui avaient leurs présidents, leurs officiers de police, leurs tribunaux et leurs assemblées. Chaque citoyen pouvait prendre part aux affaires de l'Etat, monter à la tribune pour haranguer le peuple et arriver aux différentes charges. On attribue à Clisthène l'établissement de l'*ostracisme*, qui donnait au peuple le pouvoir de bannir

à son gré et sans jugement tous les citoyens puissants dont l'autorité lui faisait ombrage.

QUESTIONNAIRE.

1. Qui domina dans Athènes après Solon? Quelles furent les vicissitudes de la fortune de Pisistrate? A quelle époque s'empara-t-il définitivement du pouvoir?
 2. Quel fut le caractère de sa tyrannie? A quoi s'appliqua-t-il dans son gouvernement? Renversa-t-il la constitution de Solon?
 3. Quels furent ses successeurs? Comment se conduisirent-ils? Racontez la conspiration d'Harmodius et d'Aristogiton. Que devint Hippias?
 4. Dans quel état se trouva alors Athènes? Que devint Isagoras? Que fit Clisthène? Qui intervint dans ces démêlés?
 5. Quelle était la constitution d'Athènes au temps des guerres médiques? Quel était le principal changement qu'on avait introduit dans l'organisation de Solon?
-

TROISIEME PARTIE.

DU MONDE ANCIEN, DEPUIS LES GUERRES MÉ-
DIQUES JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE.

Le monde ancien, que nous avons vu jusqu'à présent divisé, va désormais marcher à ses destinées avec plus d'ensemble. Les mêmes intérêts rapprochent tous les peuples civilisés, et sans nous écarter de la méthode ethnographique que nous avons adoptée, il nous est maintenant facile de suivre le développement des nations jusqu'à la conquête romaine. Toutefois, nous partagerons cette grande période en deux sections ; la première s'étendra jusqu'à la domination macédonienne ; la seconde renfermera l'histoire de Philippe et d'Alexandre et le démembrement de l'empire de ce dernier.

PREMIÈRE SECTION.

DU MONDE ANCIEN, DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES
JUSQU'À LA DOMINATION MACÉDONIENNE (504 363).

CHAPITRE I.

**Histoire de la Perse et de la Grèce pendant les
guerres médiques.—Période ionique (1).**

I. COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES GUERRES MÉDIQUES.—Quand Athènes et Sparte eurent reçu leur constitution et qu'elles eurent acquis la prépondérance, l'une dans le Péloponèse, l'autre dans la Grèce centrale, le moment de la lutte de l'Europe contre l'Asie arriva. Dieu, qui voulait un jour unir sous un même sceptre ces deux grandes parties du monde, se servit de la guerre pour préparer leur fusion. Les Asiatiques sont naturellement les agresseurs. L'unité de leur vaste empire, en exaltant leur puissance, les a remplis d'une folle présomption, qui les porte à croire que rien ne peut résister à leur nombre et à leur valeur. Cependant il eût été aisé de prévoir que la victoire ne serait pas pour eux. Déjà les soldats de Darius, amollis par le luxe et les richesses, n'étaient plus les soldats de Cyrus, habitués à la fatigue, Ils allaient s'attaquer à une

(1) Voyez dans notre atlas la carte intitulée : *Grèce et Asie Mineure pour les guerres médiques.*

nation neuve encore, dans sa première vigueur, et l'obliger à combattre pour sa liberté et son existence. C'était contraindre la Grèce à des actes d'héroïsme, aussi cette période est-elle le beau temps de sa gloire militaire. Léonidas et Pausanias furent les deux grands capitaines dont Sparte eut à se glorifier ; Miltiade, Aristide et Thémistocle immortalisèrent Athènes et toute la Grèce. Ce drame immense s'ouvrit par la révolte de l'Ionie, se continua par les invasions successives de Darius et de Xerxès, et eut pour dénouement l'humiliation de la Perse à Platée et à Mycole.

2. RÉVOLTE DE L'IONIE. — Les villes grecques de l'Asie Mineure, Ephèse, Smyrne, Milet, étaient passées sous la domination des Perses après la destruction du royaume de Lydie. Darius, à son retour de Scythie, soumit les îles de Lemnos et d'Imbros, et laissa entrevoir le dessein qu'il avait formé d'étendre ses conquêtes du côté de la Grèce.

Un des partis qui divisaient l'île de Naxos ayant demandé du secours aux Perses, il profita avec empressement de cette occasion, et fit partir une flotte nombreuse, qui, après avoir soumis Naxos, devait s'emparer des Cyclades et attaquer la Grèce. Mais cette expédition échoua par l'effet de la jalousie d'un certain Aristagoras contre celui qui en était le chef. Alors Aristagoras, redoutant la colère de Darius, souleva Milet, où il jouissait d'un grand crédit, et bientôt la révolte devint générale dans toutes les villes grecques de l'Asie Mineure (504).

3. ALLIANCE DES IONIENS AVEC LES GRECS. — Aristagoras, comprenant que les villes de l'Asie Mineure ne pouvaient résister à la puissance des

rois de Perse, alla demander du secours dans la Grèce. Sparte le reçut mal, sans doute parce qu'elle était dévouée aux principes oligarchiques et qu'elle voyait en lui un des plus ardents promoteurs de la démocratie ; mais, par la raison contraire, il fut accueilli avec empressement à Athènes, qui venait de secouer le joug des Pisistratides. Une flotte de vingt vaisseaux fut aussitôt mise en mer sous les ordres de Mélanthus, et les habitants d'Erétrie, ville d'Eubée, y joignirent une escadre.

4. INCENDIE DE SARDES.—En vertu du plan concerté entre Aristagoras et les Athéniens, tandis que celui-là se rendait à Milet, ceux-ci débarquèrent en Lydie et attaquèrent Sardes, ancienne capitale de ce royaume. Le gouverneur Artapherne, pris à l'improviste, se retira dans la citadelle et abandonna la ville, qui fut réduite en cendres (500).

5. LUTTE DES IONIENS. — L'incendie de Sardes coûta cher aux Ioniens. Les Perses firent les plus grands efforts pour se venger de ce désastre, et les Athéniens, ayant éprouvé plusieurs échecs, abandonnèrent leurs alliés, malgré toutes les instances d'Aristagoras. Les Ioniens n'en combattirent pas moins avec une grande énergie ; ils s'emparèrent de Byzance et des autres villes de la Propontide, et allèrent secourir les Cypriotes, révoltés contre les Perses. Mais ceux-ci, aidés par les Phéniciens, soumièrent Cypre, et, divisant leur armée en trois corps commandés par les trois gendres de Darius, ils attaquèrent en même temps les Doriens, les Eoliens et les Ioniens. Après le succès de cette triple expédition, les trois armées se réunirent pour assiéger Milet, principal foyer de la rébellion, qui

malgré sa résistance héroïque, fut emportée d'assaut (498).

6. SOUMISSION DE L'IONIE. — Tous les habitants de Milet furent passés au fil de l'épée, et d'horribles cruautés achevèrent de comprimer la révolte dans toutes les colonies grecques. Mais, bientôt après, Darius, revenant à des sentiments plus modérés, s'efforça de rendre à ces contrées leur ancienne opulence ; en peu d'années, ces villes réparèrent leurs ruines, et l'on vit l'abondance régner de nouveau dans les campagnes,

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le but providentiel des guerres médiques ? Quel fut le commencement de ce grand drame ? Quel en fut le dénoûment ?

2. Dans quel état se trouvaient les colonies grecques de l'Asie-Mineure après la destruction du royaume de Lydie ? A quelle occasion éclata la révolte de l'Ionie ?

3. Comment répondirent les

différents Etats de la Grèce aux demandes de secours des Ioniens ?

4. Racontez l'incendie de Sardes.

5. Que firent les Perses pour venger l'incendie de cette ville ? Quelle fut la conduite des Athéniens ? Comment se termina cette lutte ?

6. Quelle fut la conduite des Perses envers les vaincus ?

CHAPITRE II.

Première invasion de la Grèce. Mort de Darius (496-485).

I. HAINE DE DARIUS CONTRE LES ATHÉNIENS. — C'était peu pour Darius d'avoir réprimé la révolte de l'Ionie ; il avait encore à venger l'incendie de

Sardes, dont les Athéniens étaient les principaux auteurs. Un de ses officiers avait ordre de lui répéter à trois reprises toutes les fois qu'il se mettait à table : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens*. Il s'en souvint en effet, et aussitôt que la soumission de l'Ionie fut achevée, il se mit en devoir de châtier les Athéniens et les Erétriens.

2. EXPÉDITION DE MARDONIUS (496).—La première expédition fut confiée à Mardonius, gendre de Darius. Mais sa flotte fut assaillie par une violente tempête auprès du mont Athos, tandis que son armée de terre était exterminée par les Thraces. Darius, sans se laisser décourager par ce triste échec ne s'occupa qu'à le réparer par une expédition beaucoup plus considérable.

3. EXPÉDITION DE DATIS (494).— Avant de reprendre les hostilités, il envoya des hérauts demander à toutes les villes de la Grèce *la terre et l'eau*; c'était la formule que les Perses employaient pour exiger l'hommage. La plupart des îles et des cités du continent se soumirent; mais les Spartiates et les Athéniens, violant le droit des gens, firent jeter les ambassadeurs dans un puits, comme pour leur donner la terre et l'eau qu'ils demandaient.

A cette nouvelle, Darius, indigné, fit partir une immense armée; il en remit le commandement au Mède Datis et à son neveu Artapherne, et leur donna l'ordre de détruire Athènes et Erétrie après avoir chargé de chaînes tous les habitants. La flotte destinée à transporter en Grèce l'armée persane coupa à travers les Cyclades, et couvrit de ses vaisseaux toute la mer Egée. Les Naxiens, effrayés, se

cachèrent dans leurs inaccessibles montagnes, les habitants de Délos s'enfuirent abandonnant leur temple et leur oracle, et toutes les autres îles offrirent *la terre et l'eau*, ou se soumirent après une faible résistance. L'armée aborda ensuite dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement défendue pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens qui avaient du crédit sur le peuple. Les temples furent rasés, les habitants mis aux fers, et la flotte, ayant sur le champ touché aux côtes de l'Attique, mit à terre cent mille hommes d'infanterie et dix mille de cavalerie auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ cent quarante stades (près de 34 kilomètres). Cette armée campa dans une plaine bordée à l'est par la mer et entourée de montagnes de tous les autres côtés.

4. PRÉPARATIFS DES ATHÉNIENS.—A la vue de tant d'ennemis, Athènes fut un instant consternée. Elle demanda des secours à ses alliés, et partout elle n'essuya que des refus. Sparte prit sa défense; mais une coutume bizarre ne lui permettant de faire marcher ses troupes qu'après la pleine lune, les secours devaient arriver trop tard. Les Platéens seuls envoyèrent mille soldats. Chacune des dix tribus athéniennes en arma le même nombre, et ces onze mille hommes furent obligés de lutter contre les forcés immenses des Perses.

Mais, si Athènes ne pouvait mettre sur pied des bataillons nombreux, elle était sûre du moins de la fidélité et du courage de ses soldats. Elle avait aussi dans son sein trois hommes de dévouement et de génie, qui valaient à eux seuls une armée, c'étaient

Miltiade, Aristide et Thémistocle. Miltiade, qui autrefois avait été roi, ou, comme disaient les Grecs, *tyran* de la Chersonèse de Thrace, connaissait depuis longtemps les Perses et leur manière de combattre. D'ailleurs, plus âgé qu'Aristide et Thémistocle, et jouissant par là même d'une plus grande autorité, il devait être chargé de la conduite de l'expédition. C'est lui qui conçut le plan de bataille, c'est lui qui assigna à chacun son poste, c'est lui en un mot qui commanda l'attaque et qui eut l'honneur de la victoire. Ce fut lui aussi qui ouvrit l'avis de combattre sur-le-champ, sans attendre les Spartiates, et Aristide s'étant réuni à lui, cette opinion prévalut.

5. BATAILLE DE MARATHON (490).—Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres, qui devaient arrêter la cavalerie persane. Les Platéens furent placés à l'aile gauche ; Callimaque commandait la droite ; Aristide et Thémistocle étaient au corps de bataille, et Miltiade partout. Un intervalle de huit stades séparait l'armée grecque de celle des Perses.

Au premier signal, les Grecs franchirent cet espace en courant. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau, restèrent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des ennemis une fureur plus tranquille et non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine ; la gauche les replie dans un marais qui offre l'aspect d'une prairie et dans lequel ils s'engagent et restent ensevelis.

Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Datis avait placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte, qui s'était rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main : il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; les autres se sauvent à force de rames. L'armée persane perdit environ six mille quatre cents hommes ; celle des Athéniens cent quatre-vingt-douze héros : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé ; Stésilée et Callimaque, deux des généraux athéniens, y périrent.

Le combat finissait à peine : un soldat, déjà excédé de fatigue, forme le courageux projet de porter, le premier, la nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes. Soutenu par son enthousiasme, il part, sans même quitter ses armes, il franchit la distance avec rapidité ; mais lorsqu'il arrive ses forces sont épuisées, il ne peut que présenter à ses concitoyens la branche de laurier, symbole de victoire, et tombe mort à leurs pieds. Ce mémorable combat fut livré le 29 septembre 490. Le lendemain, deux mille Spartiates arrivèrent à marche forcée. Ils visitèrent le champ de bataille jonché de morts, et ne se retirèrent qu'après avoir donné de justes éloges aux vainqueurs.

6. NOUVEAU DANGER D'ATHÈNES. — Cependant la brillante victoire des Athéniens eût pu leur devenir funeste. Datis, pensant qu'Athènes était sans défense, conçut le projet de la surprendre, et déjà

sa flotte doublait le cap de Sunium ; mais Miltiade averti à temps, se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence les projets de l'ennemi, et l'obligea de se retirer sur les côtes d'Asie.

7. DISGRACE DE MILTIADE.—Les Athéniens rendirent de grands honneurs aux guerriers morts à Marathon ; mais ils ne tardèrent pas à se montrer cruellement ingrats envers Miltiade, à qui sa gloire fit une multitude d'envieux. On l'accusa d'orgueil et de présomption, et le lendemain même de son triomphe, lorsqu'il demanda une couronne d'olivier, on la lui refusa. Quelque temps après, ayant reçu l'ordre de punir les îles qui avaient embrassé le parti des Perses, il eut d'abord de grands succès ; mais, comme il échoua devant Paros et leva le siège de cette ville sur le faux avis que la flotte des Perses venait l'attaquer, on l'accusa de trahison. Ses blessures l'ayant empêché de se rendre à l'assemblée, ceux qui lui portaient envie profitèrent de son absence pour obtenir sa condamnation. Il avait été d'abord résolu qu'il serait jeté dans la fosse où l'on faisait périr les malfaiteurs. Heureusement, il se trouva des citoyens qui réclamèrent contre cet horrible attentat, et qui invitèrent les Athéniens à se souvenir de Marathon. Leurs efforts ne servirent qu'à faire commuer le décret de mort en une amende de cinquante talents (environ deux cent soixante-quinze mille francs). Miltiade n'ayant pu payer cette somme, fut jeté dans une prison, où il mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant pour son pays.

8. MORT DE DARIUS (485).—Cependant Darius,

honteux de ses défaites, faisait depuis trois ans d'immenses préparatifs pour réparer l'honneur de ses armes et satisfaire sa vengeance. Mais il fut arrêté dans l'exécution de ses desseins par la nouvelle d'une révolte de l'Égypte, présage de ces convulsions qui devaient bientôt mettre l'empire des Perses en lambeaux. Il songeait à punir les Égyptiens pour marcher ensuite contre les Grecs, lorsque la mort vint le surprendre au milieu de ses projets de vengeance.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Darius conservait-il du ressentiment contre les auteurs de l'incendie de Sardes? Que fit-il pour se venger?</p> <p>2. À qui fut confiée la première expédition? Quel en fut le résultat?</p> <p>3. Comment les ambassadeurs de Darius furent-ils reçus en Grèce? Qui eut le commandement de l'armée? Décrivez sa marche?</p> <p>4. Que firent les Athéniens? Quels étaient leurs généraux? Quel rôle joua Miltiade?</p> | <p>5. Comment Miltiade disposa-t-il son armée? Racontez la bataille de Marathon. Que firent les Spartiates à leur arrivée?</p> <p>6. Miltiade ne sauva-t-il pas encore Athènes d'un grand danger? Que firent alors les Perses?</p> <p>7. Quelle fut la conduite des Athéniens envers Miltiade? Où mourut-il?</p> <p>8. Que fit Darius après sa défaite? Qu'est-ce qui l'empêcha d'exécuter ses projets de vengeance?</p> |
|---|--|

CHAPITRE III.

Seconde invasion de la Grèce. Xerxès (485-479).

I. RIVALITÉ D'ARISTIDE ET DE THÉMISTOCLE.— Quoique Miltiade eût été si mal récompensé de ses services, Aristide et Thémistocle ne s'élancèrent pas avec moins d'ardeur dans la carrière des hon-

neurs. Etant du même âge et d'une naissance également illustre, ils paraissaient tous deux aussi capables d'occuper avec éclat le premier rang. Thémistocle, impétueux et passionné, s'était livré à de scandaleux excès et avait été déshérité par son père ; mais il avait effacé sa honte en s'occupant avec ardeur des affaires publiques. Son ambition était si grande, qu'il disait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Il fit tant par ses flatteries et ses intrigues, qu'il obtint le commandement en chef de la flotte athénienne, en remplacement du vainqueur de Marathon. Toutes les îles qui avaient résisté à Miltiade lui offrirent leur soumission, et ce succès accrut considérablement sa popularité. Aristide, son rival, flattait moins les passions du peuple, mais il s'était fait connaître par le zèle qu'il apportait au maintien des lois, à la conservation des mœurs et à la défense de la justice. De son vivant même il eut l'honneur de s'entendre saluer du titre de *Juste*. Lorsque, pour la première fois, le théâtre d'Athènes retentit de ce beau vers d'Eschyle :

Un autre vise au nom de juste... il vise à l'être,

tous les yeux se tournèrent vers Aristide.

2. BANNISSEMENT D'ARISTIDE. — Comme il était aisé de le prévoir, le dénouement de cette rivalité ne fut pas en faveur d'Aristide. Chez un peuple aussi inconstant et aussi léger que celui d'Athènes, l'intrigue devait nécessairement l'emporter sur la vertu. La réputation de justice qu'Aristide s'était acquise par ses jugements équitables fit préférer

son arbitrage à tous les tribunaux. Thémistocle se déclara contre lui ; il l'accusa d'ambitionner une sorte de royauté, ce qui était contraire aux lois de l'Etat, et proposa en conséquence de le soumettre au jugement de l'ostracisme (1). Aristide assistait lui-même à l'assemblée où l'on devait prononcer sur son sort. Un citoyen sans instruction s'approche de lui et le prie d'inscrire le nom d'Aristide sur sa coquille. *Quel mal vous a-t-il donc fait ?* lui demande Aristide. *Aucun*, répond l'inconnu ; *je ne l'ai jamais vu, mais je suis ennuyé de l'entendre appeler le Juste*. Aristide écrivit son nom, et partit pour l'exil. "Puisse Athènes, dit-il en s'éloignant, n'avoir jamais besoin de me rappeler !" (485).

3. ADMINISTRATION DE THEMISTOCLE (485-481).

—Thémistocle, resté seul en possession du pouvoir, n'usa de son autorité que pour la gloire de son pays. Il conseilla d'abord aux Athéniens d'employer à la construction d'une flotte l'argent qu'ils tiraient annuellement des mines du mont Laurius, au lieu de le dissiper en divertissements frivoles. Sa proposition ayant été acceptée, il équipa cent galères, se mit à leur tête, fit reconnaître la puissance d'Athènes dans toute la mer Egée, reprima les pirates d'Egine et de Corcyre, dédommagea les Athéniens de tous leurs sacrifices par un riche butin, mit de l'ordre dans les diverses branches de l'administration, et s'efforça d'entretenir l'union entre toutes les républiques de la Grèce, afin qu'elles fussent prêtes à tout événement.

(1) On appelait *ostracisme*, d'un mot grec qui signifie *coquille*, un genre de procédure dans lequel chaque citoyen écrivait sur une coquille le nom de celui qu'il voulait exiler.

4. INVASION DE XERXÈS (481).—L'orage que présentait Thémistocle ne tarda pas en effet à éclater. Xerxès, fils et successeur de Darius, qui n'avait ni le génie, ni la puissance de son père, ne connaissait guère de la souveraineté que la pompe et les plaisirs. Mais, se trouvant en possession d'un vaste empire, il fit d'immenses préparatifs pendant quatre ans, et, après avoir écrasé les Egyptiens révoltés, il tourna ses forces du côté de la Grèce. Son armée de terre s'élevait à un million sept cent mille fantassins et à plus de quatre cent mille cavaliers. Mardonius en était le général en chef. La flotte comptait plus de quatre cents voiles. En arrivant sur les bords de l'Hellespont, le grand roi se fit faire un trône en un lieu élevé, pour se donner l'orgueilleux spectacle de voir ses vaisseaux couvrir la mer, et ses troupes se développer dans la campagne. Il ne se doutait guère, dans sa folle vanité, de l'humiliation qui l'attendait. Une tempête violente ayant peu après détruit un pont de bateaux qu'il avait construit entre Sestos et Abydos pour passer d'Asie en Europe, il s'irrita contre la mer et poussa la démence jusqu'à commander de la frapper à grands coups de fouets, de la marquer d'un fer chaud, et de l'enchaîner, comme on eût fait d'un esclave révolté.

5. MAGNANIMITÉ DE SPARTE ET D'ATHÈNES.—Les Macédoniens et la plupart des peuples de la Grèce septentrionale, effrayés à la vue d'une aussi grande armée, coururent d'eux-mêmes au-devant de la servitude. Mais Sparte et Athènes attendirent l'orage sans s'émouvoir. Pensez-vous avait dit Xerxès au Spartiate Démarate, réfugié auprès de

lui, que les Grecs osent me résister ? *Quand toute la Grèce, avait répondu Démaratè, se soumettrait à vos armes, les Lacédémoniens n'en seraient que plus ardents à défendre leur liberté. Ne vous informez pas du nombre de leurs troupes; ne fussent-ils que mille, fussent-ils moins encore, ils se présenteraient au combat.*

Jamais en effet les Spartiates ne montrèrent plus de fierté que dans ce pressant danger. Les Argiens leur ayant offert des troupes, à la condition qu'ils prendraient le commandement général de l'armée, ils aimèrent mieux les voir passer dans le camp des Perses que de leur céder cet honneur. Il en fut de même pour Gélon, roi de Syracuse, qui s'engageait à fournir environ trente mille hommes et deux cents galères ; mais le Spartiate Syagrus lui répondit : *Jamais Sparte ne vous cédera cette prérogative ; si vous voulez secourir la Grèce, c'est de nous que vous prendrez l'ordre ; si vous prétendez le donner, gardez vos soldats.*

À Athènes, Thémistocle montra autant de génie que de désintéressement. Il avait fait bannir Aristide lorsque Athènes était en sûreté ; mais aussitôt que le péril éclata, il fut le premier à solliciter son rappel, pour ne pas priver l'armée d'un aussi grand capitaine. Tous les Athéniens furent également rappelés pour secourir leur patrie menacée. Thémistocle, qui était l'âme des conseils, laissa le titre de généralissime au Spartiate Eurybiade, mais il n'en fut pas moins l'auteur de toutes les déterminations que l'on prit. Ce fut lui qui conseilla aux Athéniens d'abandonner la ville et de se retirer sur leurs vaisseaux pour défendre l'entrée de la

mer aux ennemis. Il s'empara à cet effet d'une position avantageuse, à la hauteur de Salamine. Pour fermer aussi le passage par terre, on décida que le roi Léonidas irait avec ses Spartiates se placer aux Thermopyles, défilé très-étroit entre la Thessalie et la Locride, où deux chariots pouvaient à peine passer de front.

6. COMBAT DES THERMOPYLES (480). — Quand Léonidas connut la décision de l'assemblée, il comprit quelle allait être sa destinée. Mais cette perspective d'une mort certaine ne l'effraya point. Il ne choisit pour l'accompagner que trois cents Spartiates, disant que ce sacrifice était assez considérable pour l'honneur de Sparte. Avant de partir, ces guerriers intrépides célébrèrent d'avance leur trépas, pas un repas funèbre auquel assistèrent leurs pères, leurs mères et leurs amis. La cérémonie achevée, il s'adressèrent mutuellement d'éternels adieux.

Ces héros virent se joindre à eux quelques guerriers de Thèbes, de Tégée, de Mantinée et des autres cités voisines. A peine eurent-ils occupé le poste qui leur était échu, que Xerxès parut avec son innombrable armée. Ce prince, ne concevant pas que quelques centaines d'hommes osassent résister à des forces aussi considérables que les siennes, écrivit à Léonidas : *Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.* Léonidas répondit : *J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.* Une seconde lettre du grand roi ne contenait que ces mots : *Rends-moi tes armes.* Léonidas écrivit au dessous : *Viens les prendre.*

Lorsque l'armée ennemie se mit en mouvement,

quelques soldats coururent à Léonidas et lui dirent : *Les Perses sont près de nous.* Cet intrépide chef répondit froidement : *Dites plutôt que nous sommes près d'eux.*—Mais, repartit un autre envoyé, *ils sont si nombreux que leurs flèches obscurciront le soleil.*—Tant mieux, répliqua Léonidas, *nous combattons à l'ombre.* Des soldats ainsi disposés ne pouvaient être vaincus. Aussi Xerxès fut-il repoussé à la première attaque, et jamais il ne serait parvenu à forcer le passage, si un traître nommé Epialtès ne lui eût découvert un sentier qui lui permit de tourner la position des Grecs. Léonidas, voyant qu'il ne pouvait échapper, conjura ses alliés de battre en retraite pour conserver à la Grèce des soldats qui la serviraient mieux dans une autre occasion ; mais, pour lui, il résolut d'observer avec ses compagnons la loi qui disait aux Spartiates : *Mourez-plutôt que d'abandonner votre poste.* Les Thespiens et quatre cent Thébains demandèrent à partager ce beau dévouement. Léonidas, reconnaissant l'impossibilité de vaincre, se disposa à marcher à la tente même de Xerxès afin de l'immoler ou de périr au milieu de son camp. Avant d'exécuter cet audacieux projet, il fit faire à ses soldats un frugal repas, et leur dit en riant : *Je vous invite ce soir à souper chez Pluton.* Au milieu de la nuit, ils se jetèrent dans le camp des Perses, poussèrent droit à la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite, tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, et ne succombèrent que le lendemain, à la pointe du jour, après avoir massacré une foule d'ennemis. Ces valeureux guerriers n'eurent d'abord pour obsèques que celles de leur

gloire ; mais plus tard on leur consacra une inscription avec ces vers de Simonide : *Passant, va dire à Sparte que tu nous a vus ici gisants pour obéir à ses lois.*

7. BATAILLE DE SALAMINE (23 septembre 480). — La défaite que les Grecs essayèrent aux Thermopyles leur fut plus utile qu'une victoire. Elle leur apprit qu'en combattant pour leur liberté, ils étaient bien autrement forts et courageux que ces hommes efféminés qui n'avaient d'autre but que d'étendre le règne de l'esclavage. Cependant, quand les soldats de Xerxès se furent répandus dans toute la Grèce et qu'ils eurent fait d'Athènes un monceau de ruines, les esprits les plus généreux commencèrent à s'ébranler. La division s'était mise parmi les généraux, mais Thémistocle défendit ses idées avec fermeté. Un jour, la discussion s'échauffa même à un tel point que le général lacédémonien Eurybiade leva sur lui le bâton. *Frappe*, lui dit avec sang-froid Thémistocle, *mais écoute.* Ce grand homme triompha de toutes les résistances qu'il rencontra, et eut l'adresse d'amener Xerxès à engager une action décisive à Salamine. Le grand roi comptait trop sur la supériorité de ses forces ; ses douze cents vaisseaux furent détruits par les trois cent quatre-vingts galères des Grecs, et ce prince s'enfuit lâchement dans l'espoir de regagner le pont de bateaux qu'il avait construit sur l'Hellespont, pour aller d'Asie en Europe. Mais l'ayant trouvé rompu par une tempête, il se vit réduit à passer seul en Asie dans une barque de pêcheur. Il courut cacher sa honte à Sardes, au fond de son palais. Thémistocle aurait voulu qu'on coupât la

retraite aux vaincus ; mais on suivit l'avis de ceux qui lui répondirent : *Faites un pont d'or à l'ennemi qui fuit*. Les Perses laissèrent aux Grecs un butin immense. Thémistocle eut l'honneur de la journée : la Grèce entière lui attribua la victoire de Salamine, et, quand il parut aux jeux Olympiques, l'assemblée se leva en sa présence.

S. BATAILLE DE PLATÉE ET DE MYCALE (25 septembre 479). — Cependant, après tant de revers, il restait une espérance à Xerxès ; la fleur de son armée de terre, commandée par Mardonius, n'ayant point encore combattu, cet habile général pouvant disposer de trois cent mille hommes, nombre plus que suffisant pour soumettre la Grèce, crut pouvoir promettre à son maître une prompte et solennelle vengeance. Avant d'attaquer de nouveau les Grecs, il essaya de les désunir, et tenta spécialement la fidélité des Athéniens. Mais Aristide, qui était alors archonte, fit à son envoyé cette belle réponse : *Dites à Mardonius que, tant que le soleil suivra la route qui lui a été tracée, les Athéniens poursuivront sur le roi de Perse la vengeance qu'exigent leurs campagnes désolées et leurs temples réduits en cendres*.

Le général persan, instruit des dispositions des Athéniens, fondit aussitôt sur l'Attique, ruina une seconde fois Athènes, qu'il trouva déserte, et alla dans les plaines de Platée présenter la bataille aux Grecs commandés par le Spartiate Pausanias. Le choc fut terrible, et pendant longtemps la victoire resta indécise. Mais, Mardonius étant tombé parmi les morts, les Perses, privés de leur chef, com-

mencèrent à perdre courage et bientôt ce ne fut plus qu'un immense carnage.

Le jour même de la bataille de Platée, l'Athénien Xantippe et le Spartiate Léotychide attaquèrent au promontoire de Mycale les débris de la flotte qui avaient échappé au désastre de Salamine. Les Perses y avaient réuni près de quatre cents vaisseaux, et la bataille fut très-meurtrière. Mais les soldats de Xerxès furent encore vaincus, et leur flotte fut livrée aux flammes.

9. FIN DES GUERRES MÉDIQUES. — Ces deux grandes victoires mirent fin à ce qu'on a appelé les guerres médiques. Xerxès, effrayé de ces nouveaux désastres, s'enfuit à Suse, jusqu'au fond de ses Etats, et les Perses abandonnèrent le projet d'envahir la Grèce. Ils furent même réduits pendant trente années à une guerre défensive contre les Grecs de l'Asie Mineure, qui voulurent, à l'exemple de ceux de l'Europe, recouvrer leur indépendance. La mollesse des Perses, leurs habitudes efféminées, le défaut de discipline dans leurs armées, expliquent suffisamment leurs défaites.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la rivalité qui éclata alors dans Athènes ? Donnez quelques détails sur Thémistocle. Quel était le caractère d'Aristide ?

2. Quel fut le dénoûment de cette rivalité ? Comment Aristide fut-il exilé d'Athènes ?

3. Quel usage Thémistocle fit-il de son pouvoir ?

4. Quel avait été le successeur de Darius ? Quel furent les projets de Xerxès ? A qui avait-il confié le commandement de son armée ?

5. Quelle fut la conduite des Spartiates et des Athéniens à l'approche des Perses ? Que fit Thémistocle ? Quel poste confia-t-il à Léonidas ?

6. Que firent Léonidas et ses compagnons ? Comment moururent-ils ? Quel monument a-t-on élevé à leur gloire ?

7. Quel fut le résultat du combat des Thermopyles ? Racontez la bataille de Salamine. A qui revint tout l'honneur de cette victoire ?

8. Quel espoir restait-il encore à Xerxès ? Racontez la bataille de Platée. Que se passa-t-il le même jour au promontoire de Mycale ?

9. Quel fut le résultat de ces diverses victoires ? Dans quelle situation se trouvèrent alors les Perses ?

CHAPITRE IV.

De la Perse depuis le combat de Mycale, jusqu'à l'avènement de Darius Codoman (479-336) (1).

I. COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DES PERSES DURANT CETTE PÉRIODE. — D'après la prédiction de Daniel, le brillant empire de Cyrus, figuré par l'argent dans la vision de la statue de Nabuchodonosor, devait être remplacé par un autre empire moins riche, mais plus fort, représenté par l'airain. L'exécution de cette sentence de mort portée contre les Perses commença immédiatement après les grands désastres de Platée et de Mycale. Depuis ce moment jusqu'à la ruine de leur monarchie sous Darius Codoman, leur histoire n'offre plus que le tableau d'une décadence toujours croissante. Les rois, amollis et énervés par le luxe et les jouissances, abandonnent le soin de leurs affaires à leurs femmes ou à leurs eunuques. Cette faiblesse discrédite leur gouvernement, et toutes les nations

(1) Voyez dans notre atlas la carte intitulée : *Grèce et Asie Mineure pour la retraite des dix mille.*

qui ont courbé la tête sous le joug, cherchent à ressaisir leur liberté et à recouvrer leur indépendance. De là des révoltes sans fin, qui épuisent l'empire et compromettent l'autorité souveraine. Les satrapes profitent de cette anarchie pour étendre leurs prérogatives et se constituent pour ainsi dire maîtres absolus dans leurs provinces. Ils gouvernent à leur gré, déclarent la guerre, augmentent les impôts, et mettent ainsi le comble au désordre sans que celui qui est seul en possession du trône, intervienne. A la fin, la nation se montre tellement épuisée par tous ces troubles, que les souverains, pour apaiser les révoltes, n'ont plus recours qu'à la corruption et à la perfidie, ou bien aux armes des Grecs.

2. FIN DU RÈGNE DE XERXÈS.—Lorsque la Perse fut épuisée par les désastres de la guerre médique, les Grecs, changeant d'attitude, devinrent agresseurs, et portèrent leurs armes en Asie pour soutenir l'indépendance de leurs colonies. Xerxès, enfermé dans ses palais et ne s'occupant qu'à oublier dans les plaisirs le souvenir de ses défaites, ordonna à ses satrapes d'essayer si l'argent n'aurait pas contre les Grecs plus de force que le fer. Le vainqueur de Platée, Pausanias, se laissa séduire; mais sa perfidie fut découverte, et il fut mis à mort. Dès lors, Xerxès renonça absolument au soin de ses vastes Etats, et fut assassiné avec son fils aîné Darius, par le capitaine de ses gardes, Artabane, qui donna la couronne à Artaxerxès Longue-main, troisième fils de Xerxès.

3. COMMENCEMENT DU RÈGNE D'ARTAXERXÈS (472-460).—Artabane, en donnant la couronne à Ar-

taxerxès, avait conçu l'espoir de s'en emparer, dès qu'il aurait formé un parti assez puissant. Mais Artaxerxès prévenant ses desseins, le fit mettre à mort. Il s'ensuivit une lutte contre les amis d'Artabane, qui se compliqua encore des tentatives que firent les partisans d'Hystape, second fils de Xerxès, pour saisir le pouvoir. Après avoir triomphé de tous ses ennemis, Artaxerxès s'appliqua avec activité et intelligence à administrer ses vastes Etats, et se fit estimer et chérir de ses peuples.

4. INSURRECTION DE L'EGYPTE (460).—Cependant les Egyptiens firent une tentative pour recouvrer leur indépendance ; ils se donnèrent un roi nommé Inachus et appelèrent à leur secours les Athéniens, qui saisirent avec joie l'occasion qui s'offrait d'affaiblir la Perse. Achéménide, frère d'Artaxerxès, envoyé contre les rebelles à la tête d'une puissante armée, périt avec la plus grande partie de ses soldats. Une seconde expédition, sous les ordres de deux habiles capitaines, Artabaze et Mégabyze, fut plus heureuse. Inachus et les Athéniens furent forcés de se retirer dans une île du Nil, où ils se défendirent pendant un an et demi ; mais à la fin ils se rendirent à Mégabyze, qui leur promit qu'ils auraient tous la vie sauve.

5. RÉVOLTE DE MÉGABYZE. — Mais Artaxerxès, après avoir résisté cinq ans aux sollicitations de sa mère, qui le conjurait d'immoler Inachus et les Athéniens aux mânes d'Achéménide, céda enfin. Inachus fut mis en croix, et tous ses compagnons eurent la tête tranchée.

Mégabyze, au désespoir de voir que sa parole avait été violée, se rendit en Syrie, dont il était

gouverneur, et leva une armée contre Artaxerxès. Tous les généraux qu'on envoya contre lui ayant été vaincus, Artaxerxès demanda à négocier. Mégabyze y consentit avec joie ; mais il dicta ses conditions en vainqueur, et donna le premier exemple d'un satrape révolté qui résistait avec succès à son souverain (446).

6. RELATIONS D'ARTAXERXÈS AVEC LA GRÈCE. SA MORT.—Comptant plus sur l'or que sur le fer, Artaxerxès s'efforça de séduire par les largesses les hommes les plus influents de la Grèce, et de semer la division entre les diverses républiques. Thémistocle, banni d'Athènes par l'ingratitude de ses concitoyens, vint chercher un refuge à sa cour (466). Cet événement lui cause une si grande joie, qu'on l'entendit s'écrier jusqu'à trois fois pendant son sommeil : *J'ai Thémistocle l'Athénien*. Il le combla de faveurs dans l'espérance de tirer grand profit de ses lumières et de son génie ; mais cet illustre transfuge ne lui fut d'aucun secours. Ses belles paroles et ses magnifiques conseils ne l'empêchèrent pas d'être humilié par le fils de Miltiade, l'immortel Cimon. La victoire que cet illustre général remporta sur les Perses, près de l'île de Cypre, contraignit Artaxerxès à conclure avec Athènes un traité par lequel il reconnaissait la liberté des Grecs d'Asie, et s'engageait à ne s'avancer jamais dans la mer Egée avec ses flottes et ses troupes à plus de trois journées de chemin des côtes (449). Ce traité honteux est le dernier événement important du règne d'Artaxerxès, qui mourut en 424.

7. DEPUIS LA MORT D'ARTAXERXÈS 1^{ER} JUSQU'À LA RÉVOLTE DU JEUNE CYRUS CONTRE ARTAXERXÈS MNÉ-

MON (424-404).—Xerxès II, le seul fils légitime qu'eût laissé Artaxerxès, fut assassiné; après quarante-cinq jours de règne, par Sogdien, fils illégitime du même prince. Sogdien fut à son tour détrôné et massacré par son frère Darius Nothus, qui régna dix-neuf ans (423-404). Son règne fut un temps de profonde et irréparable décadence; la faiblesse de son caractère lui fit abandonner le gouvernement à ses femmes et aux eunuques du palais, et des révoltes continuelles troublèrent son royaume. La plus sérieuse fut celle de l'Égypte, qui se donna pour roi Amyrtée, et qui, depuis lors, se maintint indépendante de fait, tout en reconnaissant vaguement la souveraineté de la Perse. L'état d'affaiblissement où se trouvait alors cette contrée présentait aux Grecs une belle occasion de l'accabler; il ne fallait pour cela qu'un peu d'union, mais l'or des Perses et l'adresse du satrape Tissapherne entretenaient sans cesse la division au sein des républiques grecques. Darius Nothus mourut en 404, laissant la couronne à son fils aîné, Artaxerxès II, surnommé *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire.

S. LE JEUNE CYRUS. SA RÉVOLTE.—Cyrus, surnommé le Jeune, était le second fils de Darius Nothus. Ce prince réunissait en lui les plus heureuses qualités: noblesse d'âme, prudence, courage, activité. Il possédait une instruction peu commune et avait contracté des habitudes de tempérance et de travail dignes d'un Spartiate. Son père, Darius, lui avait confié, deux ans avant sa mort (407), le gouvernement de toute l'Asie Mineure, et Parysatis, sa mère, qui avait pour lui une grande prédilection, fit tous ses efforts pour décider Darius à le

désigner pour son successeur ; mais elle ne put y parvenir. Elle obtint du moins comme dédommagement, pour Cyrus, le gouvernement héréditaire de la Ludie, de la Phrygie et de la Cappadoce.

Le jeune Cyrus, à qui sa mère avait inspiré un désir ardent de royauté, essaya bientôt de faire périr son frère ; la conspiration ayant été découverte, il allait payer de la vie sa tentative d'assassinat, lorsque les larmes de Parysatis parvinrent à désarmer la juste colère du roi. Artaxerxès se contenta de le renvoyer dans son gouvernement de l'Asie Mineure. Cet acte de clémence n'engagea pas Cyrus à renoncer à ses ambitieux projets. Il était brave, habile, et son administration pleine de douceur et de sagesse lui avait mérité l'affection de tous ses sujets. D'ailleurs, aux yeux des Perses eux-mêmes, les droits d'Artaxerxès Mnémon n'étaient pas incontestables. Il était l'aîné des enfants de Darius, il est vrai, mais il était venu au monde avant l'avènement de son père au trône, tandis que Cyrus était né dans la pourpe. Il avait donc de grandes chances de succès. En conséquence, il arma cent mille hommes dans la péninsule asiatique, fit alliance avec les Spartiates, qui lui permirent de lever des troupes dans la Laconie, l'Arcadie, l'Achaïe, la Béotie, la Thessalie, et qui lui envoyèrent environ dix mille hommes pesamment armés et trois mille archers commandés par le Lacédémonien Cléarque.

9. BATAILLE DE CUNAXA (401).—Grâce à la négligence d'Artaxerxès, Cyrus put faire tranquillement ses immenses préparatifs, traverser ensuite avec son armée la Lydie, la Phrygie, la Cappadoce,

la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, et arriver à Cunaxa, sur l'Euphrate, à deux journées de Babylonie, sans rencontrer un seul ennemi. Là il trouva l'armée d'Artaxerxès forte de douze cent mille hommes et commandée par quatre généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbace et Abrocomas. Avant le combat, Cléarque conseillait à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée : *Que dites-vous ?* s'écria le prince : *Vous voulez qu'au moment même où je cherche à me faire roi, je me montre indigne de l'être !* La bataille fut très-sanglante. Déjà les Grecs avaient enfoncé les troupes qui se trouvaient devant eux, et ceux qui étaient autour de Cyrus l'avaient proclamé roi. Mais ce prince s'étant précipité avec une aveugle impétuosité sur les cavaliers qui environnaient Artaxerxès et les ayant mis en fuite, il s'engagea entre lui et son frère un combat singulier dans lequel il succomba malgré sa bravoure.

10. RETRAITE DES DIX MILLE (401-399). — Les Grecs avaient combattu toute la journée et poursuivi avec acharnement les ennemis dispersés. Le lendemain ils furent bien étonnés d'apprendre la mort de Cyrus et la déroute de son armée. Artaxerxès leur envoya des hérauts pour les sommer de se rendre, mais ils lui répondirent avec une intrépidité qui le déconcerta. N'osant les attaquer, il leur promit de les laisser regagner leur patrie, s'ils voulaient s'engager à ne commettre aucun dégât dans son pays. Mais toutes ses promesses étaient pleines de perfidie. Tissapherne, en leur offrant de la part du grand roi des conditions aussi avantageuses, n'avait d'autre but que de les perdre, et il s'était entendu à cet effet avec Ariée leur guide.

RETRAITE DES DIX MILLE.

Celui-ci les égara dans les plaines sillonnées de canaux qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate, attira dans sa tente Cléarque et les quatre autres chefs de l'armée, et les mit à mort.

La position des Grecs semblait désespérée. A près de deux mille cinq cents kilomètres de leur pays, environnés de grands fleuves et de nations ennemies, sans guide ni conducteur, ils demeuraient abattus et découragés. Mais Xénophon, jeune Athénien d'une rare prudence, fit observer à ses compagnons d'armes qu'il n'y avait point de temps à perdre ; qu'il était de la dernière importance de prévenir les mauvais desseins des ennemis ; et qu'avant tout il fallait nommer des commandants, parce qu'une armée sans chefs était un corps sans âme. Sur son avis, les officiers tiennent conseil, et lui décernent le commandement avec Timasion, Socrate, Cléanor et Philésie. Ces chefs ayant divisé leurs troupes en quatre corps, résolurent d'aller passer le Tigre et l'Euphrate à leur source, et se dirigèrent vers les montagnes de l'Arménie ; mais, arrivés dans cette contrée ; ils furent attaqués à la fois par les habitants et par les Perses. Le courage des soldats et la prudence des chefs triomphèrent de cette difficulté. Ils traversèrent ensuite le pays des Chalybes, les montagnes de la Colchide, le mont Téchos, et arrivèrent à Trapezus, une des colonies grecques du Pont-Euxin. Ils s'embarquèrent, partie à Cérasonte, partie à Cotyora, longèrent les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à la Thrace, et descendirent de là vers Parthenium en Eolide, où Thymbron les prit à la solde de Lacédémone (399) Cette retraite glorieuse est la mer-

veille de l'art militaire dans l'antiquité. Xénophon, après l'avoir conduite, l'immortalisa dans son *Anabase*, où il en raconte tous les détails en historien habile et en général consommé.

11. DEPUIS LA MORT DE CYRUS LE JEUNE JUSQU'AU TRAITÉ D'ANTALCIDAS (401-387). — Artaxerxès Mnémon, aussi faible que son père, se laissa gouverner par sa mère Parysatis, femme cruelle qui fit mourir dans d'affreux supplices tous ceux qu'elle regardait comme ayant contribué à la mort de Cyrus. Cependant un nouvel orage se forma contre Artaxerxès. Les villes éoliennes de l'Asie Mineure, attaquées par les Perses pour avoir soutenu le jeune Cyrus, appelèrent à leur secours les Spartiates, qui avaient été les plus intimes alliés de ce prince. Les Spartiates envoyèrent aussitôt des troupes qui remportèrent des avantages signalés sous Thimbron et Dercyllidas, mais surtout sous Agésilas. Celui-ci, se voyant maître de l'Asie Mineure, conçut le projet de reprendre en sens inverse la route des *dix mille* et d'aller attaquer les Perses au centre de leur empire. Artaxerxès tremblait déjà sur son trône, mais sa politique de corruption le sauva. Une puissante ligue formée dans la Grèce contre Sparte obligea celle-ci à rappeler Agésilas, et Conon l'Athénien, s'étant mis à la tête d'une flotte perse, ravagea la Laconie et fit trembler Sparte elle-même.

12. TRAITÉ D'ANTALCIDAS (387). — Alors les Spartiates eurent recours à l'intrigue et à la bassesse. Ils députèrent à Artaxerxès Antalcidas, homme vain et léger, qui, jaloux des victoires d'Agésilas, voulait à tout prix lui ravir l'occasion d'en remporter de nouvelles. Sparte, de son côté, voulant enle-

ver l'appui des Perses à la ligue formée contre elle par les Grecs, l'avait autorisé à tout sacrifier pour atteindre ce but. Tels furent les motifs qui amenèrent un traité dont les principales clauses furent que toutes les villes grecques de l'Asie demeureraient soumises aux Perses, qui devaient conserver de plus Cypre et Clazomène. Il fut convenu en outre que le roi de Perse s'unirait à ceux qui accepteraient ce traité pour faire la guerre par terre et par mer aux nations qui refuseraient de le signer. Ce traité, qui livrait la Grèce à la discrétion des rois de Perse, souleva l'indignation générale ; mais les confédérés, n'étant pas en état de soutenir la lutte contre les forces réunies de la Perse et de Sparte, furent obligés de courber la tête.

13. SUITE DU RÈGNE D'ARTAXERXÈS MNÉMON. — La fin du règne d'Artaxerxès fut fort agitée. Evagoras, souverain du petit royaume de Salamine dans l'île de Cypre, s'était emparé de l'île entière, et avait même soumis Tyr et d'autres villes de Phénicie. Artaxerxès envoya contre lui une armée formidable, et néanmoins sa valeur et son habileté, secondées par les divisions des généraux Perses, lui firent obtenir un traité qui le laissa en possession de Salamine avec le titre de roi (385). Artaxerxès fit en personne contre les Cadusiens, peuplade du Caucase, une expédition dans laquelle il faillit périr avec son armée. Il montra au milieu du danger beaucoup de courage et de patience ; mais, aigri par les revers, il devint sombre, défiant et cruel. Après avoir répandu le sang de plusieurs de ses fidèles serviteurs, il se laissa prévenir contre Datame, capitaine du plus haut mérite, qui lui

avait rendu des services signalés. Datame, sachant que sa perte était résolue, leva l'étendard de la révolte, et déjoua les tentatives que l'on fit pour le réduire. Alors Artaxerxès traita avec lui ; mais dès que Datame, se reposant sur la foi du traité, fut revenu à la cour, il le fit lâchement assassiner.

Bientôt après l'Égypte se souleva. Artaxerxès, en vertu du traité d'Antalcidas, réclama l'appui des Grecs, et Athènes lui fournit vingt mille hommes, commandés par un habile général nommé Iphicrate. Nectanébus, roi des Égyptiens, fut vaincu. Mais Pharnabase, général des Perses, n'ayant pas profité de sa victoire pour marcher sans délai sur Memphis, comme Iphicrate le lui conseillait, les Égyptiens, revenus de leur première frayeur, inondèrent le pays, et l'armée des Perses fut détruite (374). Quelques années plus tard, l'Égypte devint le foyer d'une révolte bien autrement redoutable que la première. Elle était soutenue par l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie et par plusieurs villes grecques, entre autres Sparte, qui envoya Agésilas en Égypte avec dix mille hommes. Mais les Égyptiens, qui s'attendaient à trouver dans le célèbre Spartiate un extérieur digne de sa réputation, furent si choqués de voir un vieillard presque octogénaire, boiteux et difforme, qu'ils lui refusèrent les honneurs du commandement et ne firent aucun cas de ses avis. Pour se venger, Agésilas se déclara contre Tachos, que les Égyptiens s'étaient donné pour roi, et mit à sa place Nectanébus II. Cette division rendit la ligue beaucoup moins redoutable qu'elle ne semblait devoir l'être ; enfin, Oronte, généralissime des confédérés, s'étant laissé gagner par

l'or des Perses, l'entreprise échoua complètement (362.) Artaxerxès mourut cette même année, après avoir fait périr l'aîné de ses fils, qui s'était révolté contre lui.

14. HISTOIRE DE PERSE, DEPUIS L'AVÈNEMENT D'ARTAXERXÈS III JUSQU'À CELUI DE DARIUS CODOMAN (336).—Ochus, son fils, lui succéda et prit le nom d'Artaxerxès III. Il se fraya le chemin du trône en faisant assassiner ses deux frères, et signala le commencement de son règne par le massacre de tous ses parents, sans aucun égard ni pour le sexe, ni pour l'âge. De nombreuses révoltes éclatèrent. D'abord ce fut celle d'Artabaze, un des satrapes de l'Asie Mineure. Celui-ci, abandonné de tous ses alliés, que le roi avait achetés, se vit forcé d'aller se réfugier auprès de Philippe, roi de Macédoine (358). Bientôt après (356), toutes les provinces de l'Occident se soulevèrent comme elles l'avaient fait sous Artaxerxès Mnémon. Ochus fit d'abord rentrer la Phénicie dans le devoir par l'horrible cruauté avec laquelle il traita la ville de Sidon, qui lui avait été livrée par trahison. Il passa ensuite en Egypte, vainquit le roi Nectanébus II, se vengea des Egyptiens par des cruautés poussées jusqu'à l'extravagance, et se fit un plaisir d'insulter à leurs croyances en tuant le bœuf Apis, comme l'avait fait autrefois Cambyse, et en le faisant manger à ses officiers. Mais un eunuque égyptien, nommé Bagoas, qui avait toute sa confiance, vengea sa patrie en empoisonnant Ochus. Son ressentiment ne s'en tint pas là, il fit enterrer un autre corps à la place de celui du roi, et, pour se venger de ce qu'il avait fait manger le bœuf Apis par ses gens,

il fit manger son corps par des chats, à qui il le donnait haché en petits morceaux ; pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symbole naturel de sa cruauté (338).

Bagoas fit aussi périr toute la famille royale, à l'exception d'Arsès, dernier des enfants d'Ochus. Son but en agissant ainsi était de conserver la puissance et de ne laisser au jeune prince que le titre de roi. Arsès, s'en étant aperçu, essaya de se délivrer de cette odieuse tutelle ; mais Bagoas le prévint, et le fit assassiner avec tous les siens. Il donna alors la couronne à un descendant de Darius Nothus, appelé Codoman. Ce prince prit le nom de Darius, et monta sur le trône la même année qu'Alexandre le Grand, qui devait renverser l'empire des Perses (336).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'avait prédit Daniel touchant l'empire des Perses ? Comment cette prophétie commença-t-elle à s'accomplir ?

2. Que devint Xerxès après sa défaite ? Racontez la trahison de Pausanias.

3. Quel fut le successeur de Xerxès ? Quelles difficultés eut-il à surmonter ?

4. Racontez l'insurrection de l'Égypte.

5. Pourquoi Mégabyze se souleva-t-il ? Quel fut le résultat de cette révolte ?

6. Quel est le Grec célèbre qu'Artaxerxès attira près de lui ? Lui fut-il d'un grand secours ?

7. Quelles furent les révolu-

tions rapides qui amenèrent au trône Darius Nothus ? Quels sont les troubles qui agitèrent son règne ?

8. Qu'était-ce que le jeune Cyrus ? Quelles furent ses prétentions ? Qui eut-il pour allié ?

9. Artaxerxès se disposa-t-il à lui résister ? Racontez la bataille de Cunaxa.

10. Quelle fut la retraite des dix mille ? Qui eut-elle pour historien ?

11. Comment Artaxerxès gouverna-t-il ses États ? A quel danger fut-il exposé de la part des Grecs ? Comment fut-il sauvé ?

12. A quelle occasion fut conclu le traité d'Antalcidas ? Quelles

en furent les principales clauses ?
 13. Quelles furent les différentes révoltes qui éclatèrent sous Artaxerxès Mnémon ? Quand mourut-il et qui lui succéda ?

14. Quel fut le règne d'Ochus ? Comment mourut Arsès son fils ? Par qui Darius Codoman fut-il élevé au souverain-pouvoir ?

CHAPITRE V.

Histoire de la Grèce depuis la bataille de Mycale jusqu'à Périclès (479-460).

I. COUP D'OEIL SUR LA GRÈCE DURANT CETTE PÉRIODE.—Pendant que l'empire des Perses subit la plus effroyable décadence, la Grèce victorieuse s'élève à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur. Le demi-siècle qui s'écoule depuis la guerre médique jusqu'à la guerre du Péloponèse est la période brillante de l'histoire d'Athènes. Cette nation étendait sa puissance depuis l'île de Chypre jusqu'au Bosphore de Thrace ; elle était maîtresse de toutes les îles sémées dans cet immense espace, elle remplissait de ses colonies les rivages de la Macédoine et de la Thrace, dominait sur les bords de l'Exin depuis le Pont jusqu'à la Chersonèse taurique, et arrachait au despotisme des barbares toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. C'était aussi l'âge d'or de la littérature et des beaux-arts. Périclès, qui a laissé son nom à son siècle, enrichit la ville de Minerve des temples les plus magnifiques, des théâtres les plus splendides et de tous les monuments les plus somptueux, tandis que la poésie et l'éloquence rivalisaient d'ardeur pour

multiplier ces ouvrages admirables qui ont toujours passé pour les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mais tout cet éclat de civilisation usa rapidement le peuple athénien. Le luxe et la corruption remplacèrent la simplicité et la pureté des mœurs antiques, l'égoïsme et l'ambition se substituèrent à l'esprit de dévouement et de sacrifice, et la Grèce entière, atteinte de ce mal contagieux, se jeta dans les guerres intestines où elle épuisa ses forces sans profit pour elle-même ni pour l'humanité.

2. RECONSTRUCTION D'ATHÈNES ET ÉTABLISSEMENT DU PIRÉE (478-477).—Après la retraite des Perses, les Athéniens rentrèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans leur ville ruinée et songèrent à en relever les murs. Mais les Spartiates, toujours jaloux d'Athènes, les virent avec peine reconstruire leurs fortifications, et leur envoyèrent des députés pour les engager à abandonner ce projet. Ils alléguaient pour prétexte que ces travaux, dans le cas d'une nouvelle invasion, favoriseraient l'établissement des barbares dans la Grèce. Thémistocle répondit qu'on allait envoyer des députés à Sparte pour traiter cette affaire, mais il eut soin que cette ambassade fût différée de jour en jour, tandis qu'au contraire les travaux étaient poussés avec la plus grande activité. Quand les Lacédémoniens apprirent de la bouche de Thémistocle lui-même qu'Athènes était fortifiée, ils dissimulèrent leur ressentiment, et prétendirent n'avoir voulu que donner un conseil dans l'intérêt commun.

Thémistocle fit plus ; pour assurer aux Athéniens l'empire de la mer, il fit construire et fortifier le Pirée, vaste port capable de contenir plus de quatre

cents navires, et il conseilla aux Athéniens de construire vingt vaisseaux par an.

3. CONTINUATION DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.—Tout en travaillant à la gloire d'Athènes, Thémistoclé songeait aux intérêts généraux de la Grèce, en maintenant dans son sein l'union qui faisait toute sa force. Dans le conseil amphictyonique, les Lacédémoniens ayant proposé d'exclure de la ligue toutes les villes qui n'avaient pas pris les armes contre les Perses, l'illustre général s'opposa à cette mesure ; son opinion prévalut, et la Grèce étroitement unie marcha à de nouveaux triomphes. Pausanias, le vainqueur de Platée, reçut le commandement en chef de la flotte qui devait attaquer celle des Perses, et les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux sous les ordres d'Aristide et de Cimon, le digne fils de Miltiade. Les confédérés firent d'abord voile vers l'île de Cypre et la soumirent en partie. De là ils se dirigèrent vers l'Hellespont, attaquèrent et prirent Byzance. On avait fait un grand nombre de prisonniers ; mais Pausanias, vendu à Xerxès, les mit en liberté, et fit ensuite courir le bruit qu'ils s'étaient échappés de nuit, par la faute de l'officier qui avait été préposé à leur garde.

4. TRAHISON ET CHATIMENT DE PAUSANIAS (477).—Dès ce moment, Pausanias changea entièrement de conduite. La vie pauvre, frugale et modeste de Sparte et l'assujettissement à des lois dures et austères lui devinrent insupportables. Il quitta les manières et les mœurs de son pays, prit le costume des Perses, et les imita dans leur magnificence. Il traitait les alliés avec une dureté et une hauteur révol-

tantes, qui leur rendirent odieuse la suprématie de Sparte. Aussi ne tardèrent-ils pas à passer sous le commandement des Athéniens.

Aussitôt les Spartiates rappelèrent Pausanias et le mirent en jugement. D'abord on ne trouva pas de preuves suffisantes pour le condamner à mort ; mais bientôt des lettres qu'il adressait au satrape Artabaze ayant été interceptées, on n'eut plus aucun doute sur sa trahison. Alors, pour échapper au supplice qu'il avait mérité, Pausanias se réfugia dans un temple de Pallas qui était un asile inviolable ; on résolut de l'y laisser mourir de faim et on en mura l'entrée. On dit que sa mère apporta elle-même la première pierre, ne voulant plus reconnaître pour son fils celui qui avait trahi sa patrie.

5. CONDAMNATION ET MORT DE THÉMISTOCLE.—

Dans la correspondance du vainqueur de Platée, on avait trouvé des lettres qui rendaient suspecte la fidélité du vainqueur de Salamine. Mais déjà la peine du bannissement avait été prononcée contre ce grand homme, parce qu'on était choqué de son orgueil et jaloux de sa gloire. Tout exilé qu'il était, on le mit aussitôt en jugement. Il paraît qu'il avait eu connaissance des desseins perfides de Pausanias, mais qu'il n'avait jamais consenti à s'en faire le complice. Il eut beau protester par lettre de son innocence et s'efforcer de se justifier, il n'en fut pas moins condamné à mort ; se voyant poursuivi de tous côtés, il alla se réfugier chez Admète, roi des Molosses, qui, bien que son ancien ennemi, le traita favorablement. De là, il se rendit à la cour d'Artaxerxès, qui lui fit un accueil magnifique, et lui assigna pour son entretien les revenus de trois villes opu-

lentes. Quelques-uns rapportent qu'Artaxerxès lui ayant commandé de s'opposer aux succès de Cimon et des Athéniens, il aimait mieux mourir que de combattre contre sa patrie, et s'empoisonna (470). D'autres pensent qu'il mourut plus tard de mort naturelle.

6. ADMINISTRATION D'ARISTIDE. — Athènes s'aperçut à peine de la perte qu'elle avait faite dans la personne de Thémistocle, parce qu'elle avait Aristide et Cimon. Aristide, par sa justice et son intégrité, fut le vrai fondateur de la suprématie d'Athènes. Les alliés, en passant sous la domination des Athéniens, manifestèrent le désir de voir la taxe qu'ils payaient pour la guerre également répartie sur toutes les villes. Ils choisirent Aristide pour visiter leur territoire, examiner leurs revenus, et fixer ce que chacun d'eux devait payer en raison de ses ressources. C'était l'investir d'un pouvoir immense, et le rendre, pour ainsi dire, l'arbitre de la Grèce. Il s'acquitta de cette charge avec tant de désintéressement et d'impartialité, qu'il se rendit agréable à tout le monde. Les alliés se félicitèrent d'avoir changé de domination, et s'attachèrent de cœur à leurs nouveaux maîtres. La plus belle preuve de la droiture d'Aristide, c'est qu'après avoir eu entre les mains tous les trésors de la Grèce, il mourut (vers 469) sans laisser de quoi se faire enterrer, et que ses enfants n'eurent d'autre ressource que ce que l'Etat leur assigna. Cependant cet homme, si intègre dans ses propres affaires et dans celles qui concernaient les autres, conseillait parfois des injustices dans l'intérêt de la patrie; tant il est vrai que le paganisme n'a pu produire un seul homme qui fut exempt de reproche.

7. EXPOITS ET ADMINISTRATION DE CIMON (409-463).—Aristide laissait à la tête du gouvernement et des armées d'Athènes Cimon, qui n'avait ni moins de génie, ni moins de courage que Miltiade, son père. Dans ses premières années, il s'était signalé par de grands écarts, et avait même perdu toute considération par les dérèglements de sa vie ; mais Aristide ayant découvert en lui d'excellentes qualités, le fit changer de conduite. Cimon, se voyant à la tête de la flotte des Grecs, attaqua Eione sur le lac Strymon, s'empara d'Amphipolis, et pénétra en Thrace, où les Athéniens envoyèrent un peu plus tard une colonie de dix mille hommes (465). Il réduisit aussi en servitude les habitants de Scyros, et rapporta de leur île dans Athènes, aux grandes acclamations de la multitude, les cendres de Thésée. Les alliés se plaignirent alors de ne combattre que pour les intérêts des Athéniens et de sacrifier ainsi leurs guerriers dans les expéditions étrangères ; Cimon leur permit de ne fournir que de l'argent et des vaisseaux pour toutes ces guerres, et se chargea de trouver dans Athènes ou ailleurs des soldats pour défendre leurs intérêts. Cette politique adroite concentra entre les mains des Athéniens les forces militaires de la Grèce, de sorte que les alliés, en cherchant à se rendre indépendants, se donnèrent des maîtres.

Poursuivant toujours ses conquêtes avec une ardeur nouvelle, Cimon, après avoir chassé les Perses de toutes les contrées qui s'étendent entre l'Ionie et la Pamphilie, eut le courage d'aller attaquer leur flotte à l'embouchure de l'Eurymédon. Elle était composée de trois cent cinquante voiles, et se trou-

vait appuyée par l'armée de terre campée sur le rivage. Cimon la détruisit, coula à fond plus de deux cents navires, mit le reste en fuite, et descendit ensuite à terre pour livrer le combat aux troupes qui se tenaient sur le rivage. Il les dispersa également, fit une multitude de prisonniers, et couronna ces deux victoires, qu'il avait remportées le même jour, par un nouveau triomphe sur les Phéniciens, qui accouraient au secours des Perses avec cent vaisseaux (469). L'année qui suivit cette triple victoire, Cimon chassa les Perses de la Chersonèse de Thrace. Il travailla ensuite à maintenir dans le devoir les alliés d'Athènes, et réprima vigoureusement ceux qui avaient donné l'exemple de la défection.

S. RÉVOLTE DES ILOTES A SPARTE. — Les Spartiates, qui voyaient avec joie ces commencements de révolte des alliés contre Athènes, éprouvèrent eux-mêmes un embarras bien autrement sérieux. Un violent tremblement de terre ayant bouleversé leur ville, les Iloles profitèrent de la perturbation qui en résulta pour se révolter. Les Spartiates se sentirent si vivement pressés, qu'ils demandèrent du secours aux Athéniens. Quand cette affaire fut mise en délibération à Athènes, il y en eut qui prétendirent qu'il fallait laisser périr l'orgueilleuse cité de Lycurgue ; mais Cimon combattit cet avis avec énergie : *Il ne convient pas, s'écria-t-il, de laisser la Grèce boiteuse et Athènes sans contre-poids.* Cette parole triompha de l'opposition, et le peuple envoya une armée au secours des Spartiates ; mais ceux-ci, se défiant des Athéniens, les renvoyèrent presque aussitôt sous un prétexte frivole (461).

9. EXIL DE CIMON.—Les Athéniens, indignés de cet affront, firent retomber leur colère sur Cimon, qui avait conseillé et conduit l'expédition de Sparte. Il fut donc condamné à l'exil par la voix de l'ostracisme, comme l'avaient été Miltiade, Thémistocle et Aristide (460).

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Quel spectacle offrait la Grèce pendant que l'empire des Perses tombait en décadence ? C'est-ce qui fait la gloire d'Athènes ? La Grèce ne devait-elle pas bientôt déchoir elle-même ?</p> <p>2. Que firent les Athéniens immédiatement après le départ des Perses ? Quel moyen employa Thémistocle pour leur donner le loisir de reconstruire leurs murs ?</p> <p>3. Que fit ce grand homme dans l'intérêt général de la Grèce ? Quels furent les succès des Grecs ?</p> <p>4. Quelle conduite tint Pau-</p> | <p>sanias ? Quelle fut sa fin ?</p> <p>5. Thémistocle ne fut-il pas puni ? Où se réfugia-t-il ? Comment mourut-il ?</p> <p>6. Par qui fut-il remplacé ? Quel était le caractère d'Aristide ? Avait-il la même probité dans les affaires privées ?</p> <p>7. Qui le remplaça ? Quels furent les exploits de Cimon ? Racontez la célèbre victoire de l'Eurymédon.</p> <p>8. Quel danger coururent alors les Spartiates ? Comment accueillirent-ils les Athéniens qui venaient à leur secours ?</p> <p>9. Quel fut pour Cimon le résultat de cet événement ?</p> |
|---|---|

CHAPITRE VI.

Histoire de la Grèce depuis Périclès jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse (466-431).

1. PÉRICLÈS.—L'exil de Cimon était tout à la fois une injustice et une faute. Mais le sol de l'Attique était si fertile en grands hommes, que le

génie n'eût point en ce temps-là d'interrègne dans son histoire. Après Miltiade étaient venus ensemble Aristide et Thémistocle ; après Aristide et Thémistocle, Cimon ; après Cimon se présenta Périclès, le premier homme qui ait donné son nom à son siècle. Désireux du souverain pouvoir autant que Pisistrate, il avait de ce tyran la physionomie, l'éloquence et l'organe ; mais il s'efforçait de cacher à tout le monde cette ressemblance. Comprenant ce que pouvait l'éloquence dans une ville telle qu'Athènes, il cultiva l'art oratoire dès ses plus tendres années, tout en dissimulant avec le plus grand soin le but secret de son ambition. Après avoir étudié sous les meilleurs maîtres, il devint l'homme le plus éloquent de son temps, et acquit tant de souplesse et d'habileté pour répliquer et se défendre, qu'un de ses adversaires disait : *Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu et le persuade à tout le monde.*

2. ADMINISTRATION DE PÉRICLÈS.—Avec de pareils talents, il ne fut pas difficile à Périclès de gagner la faveur de la multitude. D'ailleurs, il se fit démocrate, et livra une guerre perpétuelle à Cimon et à l'aristocratie, dont celui-ci était le chef. Lorsqu'il eut obtenu son bannissement, le parti populaire triompha avec lui, et un grand changement s'opéra dans la nation. Ces modifications, au point de la dernière classe des citoyens, avaient commencé immédiatement après les grandes victoires remportées par les Athéniens sur les Perses. On avait aboli la loi qui excluait tous les pauvres des emplois, et on avait ainsi détruit la plus forte bar-

rière que le génie de Solon eût élevée contre les excès d'un gouvernement purement démocratique. Périclès ne fit que donner plus large carrière au développement de ces principes et de ces idées. On le vit distribuer au peuple des terres conquises, donner de l'argent aux citoyens pour assister aux spectacles, multiplier les fêtes, et assigner des salaires aux juges et à tous ceux qui exerçaient des fonctions publiques. Par ces innovations, il altéra les mœurs des Athéniens, leur fit contracter des habitudes vicieuses, leur ôta l'amour du travail et de la frugalité, et leur inspira une passion folle pour les plaisirs. L'aréopage était encore, par la gravité de son caractère, une institution puissante qui eût pu mettre un frein à la corruption universelle : il l'anéantit sous de frivoles prétextes.

3. GUERRE EN GRÈCE (458-456).— Maître absolu dans Athènes, Périclès voulait qu'Athènes dominât sur toute la Grèce. Ces prétentions excitèrent les craintes et le ressentiment des autres villes. Corinthe et Epidaure, sollicitées par Sparte, se déclarèrent ouvertement contre cette centralisation du pouvoir. Les Eginètes se mirent aussi de leur parti. Après différents combats où les Athéniens eurent presque toujours l'avantage, les Spartiates entrèrent directement dans la lutte en secourant les Doriens attaqués par les Phocéens. Alors les Athéniens, voyant les troupes de Sparte engagées dans les plaines de la Béotie, essayèrent de leur couper la retraite, et un grand combat fut livré près de Tanagre (457). De part et d'autre la lutte fut violente et acharnée ; cependant les Lacédémoniens et leurs alliés triomphèrent.

4. RAPPEL LE CIMON, SES VICTOIRES, SA MORT (456-449. — Alors Périclès, qui avait sollicité le bannissement de Cimon, proposa son rappel, tant il y avait encore chez les Grecs, à cette époque, de modération dans les querelles et de dévouement aux intérêts de la patrie. Cimon, de son côté, loin de se prévaloir contre Sparte de quelques avantages que les Athéniens venaient de remporter sur eux, ne chercha qu'à réconcilier les deux nations, et y parvint (451). Mais, comme il savait que les Athéniens étaient incapables de demeurer en repos, il alla à leur tête combattre les Perses dans l'île de Cypre, et força Artaxerxès à conclure la paix à des conditions humiliantes. Cimon mourut dans cette expédition, des suites de blessures qu'il reçut au siège de Citium ; mais, d'après sa recommandation, les Athéniens tinrent sa mort si secrète, que le bruit ne s'en répandit que lorsque la flotte fut rentrée en sûreté dans les ports de l'Attique. Cimon fut le dernier des généraux grecs qui accomplit de grands exploits contre les barbares ; Athènes et Lacédémone vont désormais s'épuiser dans leur sanglante rivalité.

5. GOUVERNEMENT DE PÉRICLÈS. — La mort de Cimon priva l'aristocratie de son chef, et donna la prépondérance à Périclès, chef du parti démocratique. Périclès, pour se rendre entièrement maître du peuple, donnait chaque jour des fêtes, des banquets, des spectacles. En même temps il fondait des colonies où l'on admettait les indigents, il équipait des flottes où l'on employait les citoyens les plus pauvres. En outre, il flattait l'orgueil national en peuplant Athènes de monuments splendides, et

s'honorait lui-même en encourageant le génie partout où il le rencontrait.

Un de ses ennemis lui ayant reproché d'épuiser le trésor public par les constructions qu'il faisait élever, il demanda au peuple assemblé s'il était vrai qu'il eût beaucoup dépensé : *Oui*, répondit le peuple, *et beaucoup trop.* — *Eh bien!* reprit Périclès, *cette dépense ne sera pas à votre charge ; je m'engage à la supporter seul. Mais aussi mon nom sera seul gravé sur les édifices que j'ai élevés.* A ces mots, le peuple, plein d'admiration pour sa grandeur d'âme, s'écria qu'il pouvait puiser dans le trésor public tout l'argent qui lui serait nécessaire. Enfin Périclès possédait des qualités éminentes : à une éloquence pleine d'éclat et de charme, il joignait les talents d'un administrateur consommé, et il mit le comble à la réputation qu'il avait acquise dans l'art militaire, en reprenant l'Eubée et Mégare, qui s'étaient révoltées.

Périclès obtint tant de crédit et d'autorité, que sans avoir le titre de roi il en exerçait la puissance. Les revenus, les armées, les flottes, tout était entre ses mains ; il faisait, au nom d'Athènes, des traités, non-seulement avec les divers États de la Grèce, mais aussi avec les souverains étrangers. Une chose importante à remarquer, c'est qu'une fois arrivé au souverain pouvoir, il cessa de flatter le peuple et donna de la vigueur au gouvernement, dont les ressorts s'étaient singulièrement relâchés. On lui doit cette justice, qu'à l'exemple de Pisistrate, il ne rechercha en tout que le bien public. Inaccessible à l'amour des richesses, sobre et tempérant, il agissait toujours avec prudence, et, tout en allu-

mant dans le cœur des Athéniens une vive passion pour la gloire, il sut en réprimer les excès. Ainsi plusieurs fois ils manifestèrent le désir de conquérir l'Égypte, d'attaquer les provinces maritimes du roi de Perse, ou bien ils rêvèrent la soumission de l'Etrurie et de Carthage. En toutes circonstances, il réprima ces folles prétentions, persuadé que ce serait beaucoup pour Athènes de contenir les Lacédémoniens et de maintenir en Grèce sa prépondérance.

6. GUERRE CONTRE SAMOS (440).—Cependant cet homme d'un génie extraordinaire, dont le jugement était si droit, n'en était pas moins l'esclave des plus honteuses passions. Ayant répudié sa femme, il s'attacha à une courtisane, Aspasia de Milet, qui était douée d'un grand talent. Ce fut, dit-on, pour lui plaire que, dans un différend qui s'éleva entre Samos et Milet, Périclès prit le parti des Milésiens contre les Samiens. Le siège de Samos dura neuf mois. Cette malheureuse cité se rendit enfin après une vigoureuse défense, et ses habitants furent réduits à l'esclavage. Périclès fit de magnifiques obèses aux guerriers morts devant cette ville, et prononça sur leur tombeau leur éloge funèbre aux acclamations de tout le peuple.

7. PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE (436-441).— Quelque temps après, dans une lutte qui s'engagea entre Corcyre et Corinthe, sa métropole, il se déclara pour Corcyre, contrairement à une loi générale qui défendait d'intervenir dans les différends des colonies avec leur mère patrie. Plusieurs villes prirent parti pour Corinthe, et la ligne du Péloponèse commença à se former. Les

Athéniens semblaient chercher à provoquer l'explosion. Sous d'assez frivoles prétextes, ils interdirent leurs marchés aux habitants de Mégare. Sparte et les autres villes qui étaient entrées dans la ligue du Péloponèse, envoyèrent une ambassade aux Athéniens pour demander la révocation de ce décret; Périclès répondit aux ambassadeurs en alléguant une loi qui défendait d'ôter le tableau sur lequel ce décret était inscrit : *Eh bien, lui répondit l'un d'eux, ne l'ôtez pas, mais retournez-le : il n'y a point de loi qui le défende.* Ce mot fit rire le peuple sans fléchir Périclès. Son obstination déterminâ enfin cette terrible rupture qui dura vingt-sept années, et qui a reçu le nom de *guerre du Péloponèse*. Des historiens ont prétendu que Périclès avait jeté les Athéniens dans cette guerre plutôt pour servir ses intérêts que ceux de sa nation. Il est certain que son crédit commençait à chanceler. Le peuple, après l'avoir adoré comme une idole pendant quarante années, se trouvait disposé à écouter les envieux qui l'accusaient. On avait porté un décret qui obligeait Périclès à rendre ses comptes en présence de quinze cents juges. Ce grand homme songeait sérieusement à obéir à cette loi, quand le jeune Alcibiade dit un jour, *qu'il devait bien plutôt songer à ne pas rendre son compte.* C'est en effet la résolution à laquelle s'arrêta Périclès. Il laissa le peuple se jeter avec ardeur dans le parti de la guerre, convaincu que, dans des circonstances aussi graves, la ville entière se confierait à son génie, et qu'il ne serait plus inquiété par aucune plainte.

QUESTIONNAIRE.

1. Après le départ de Cimon, les Athéniens trouvèrent-ils encore pour chef un grand homme ? Faites connaître Périclès, — son caractère, — ses qualités.

2. Quelle fut son administration ? Quelle institution célèbre abolit-il ?

3. Qu'est-ce qui alluma la guerre en Grèce ? Quel en fut le résultat ?

4. Qui proposa le rappel de Cimon ? Quels furent ses exploits ? Racontez les particularités qui suivirent sa mort.

5. Que fit Périclès après la mort de Cimon ? Comment ré-

pondit-il à ceux qui l'accusaient d'avoir fait de trop grandes dépenses ? Quel usage fit-il de son pouvoir ?

6. La conduite morale de Périclès répondit-elle à ses grandes qualités ? Pourquoi fit-il la guerre à Samos ?

7. Quelle expédition fit-il ensuite ? Quelle conduite les Athéniens tinrent-ils envers Mégare ? Dans quelle guerre les précipita leur obstination ? N'accusé-t-on pas Périclès d'avoir excité cette guerre pour ses intérêts particuliers ? Quel est le mot qu'on cite d'Alcibiade à ce sujet ?

CHAPITRE VII.

Histoire de la guerre du Péloponèse jusqu'à la paix de Nicias. Première période (431-421).

I. CAUSES DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE. — Les causes de cette lutte terrible sont dans le caractère opposé des deux grands peuples qui se partageaient alors toute la Grèce, les Ioniens et les Doriens. Les Ioniens soutenaient le gouvernement démocratique établi par Solon, et les Doriens, le système aristocratique établi par Lycurgue. Sparte était jalouse de la suprématie d'Athènes, et les alliés des Athéniens, fatigués de leur domination, ne cherchaient qu'à s'en affranchir. Enfin, le maître d'Athènes, Périclès, alluma ce vaste incendie pour

ne pas laisser au peuple le temps de le poursuivre, et pour se rendre nécessaire.

2. PRINCIPALES PHASES DE LA LUTTE. — Pendant les dix premières années, les deux nations rivales ravagèrent réciproquement leur territoire, sans engager une action décisive. L'expédition malheureuse de la Sicile affaiblit ensuite considérablement les Athéniens ; cependant ils se soutinrent tant qu'ils eurent Alcibiade à leur tête. Mais une fois que son bannissement eut été prononcé, c'en fut fait pour Athènes de ses triomphes et même de sa liberté. Les Spartiates s'en emparèrent et lui imposèrent un gouvernement à leur gré.

3. FORCES RESPECTIVES DES DEUX PARTIS. — Tout le Péloponèse, moins Argos, s'unit aux Spartiates, et hors du Péloponèse ils eurent pour alliés les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens, et les Anactoriens. Athènes vit se ranger sous ses drapeaux, Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnaniens, des Corcyréens, des Zacyntiens, la Carie, la Doride, les villes de Thrace, toutes les îles situées au levant entre le Péloponèse et l'île de Crète, enfin les Cyclades, excepté Mélos et Théra. Sparte n'avait ni argent ni vaisseaux ; Athènes au contraire possédait une belle flotte, et comptait six mille talents (trente-trois millions) d'épargne amassés par Périclès. La supériorité sur terre appartenait incontestablement aux Spartiates, mais en retour les Athéniens avaient l'empire de la mer. Cette diversité de forces est une des raisons qui fit traîner la lutte en longueur.

4. DÉBUT DE LA GUERRE (431). — La guerre

commença par une tentative des Thébains contre Platée. Aussitôt toute la Grèce se mit en mouvement. Mais, par le conseil de Périclès, qui était loin d'avoir son ancienne énergie guerrière, les Athéniens abandonnèrent leurs campagnes, après avoir mis leurs troupeaux en sûreté dans l'Eubée et dans les autres îles voisines, et se renfermèrent dans Athènes pendant que les Spartiates ravaageaient l'Attique. Seulement ils envoyèrent une flotte dans le Péloponèse, pour exercer des représailles contre leurs ennemis.

5. PESTE D'ATHÈNES. MORT DE PÉRICLÈS. — Dès les premiers temps de la guerre, la peste, après avoir ravagé l'Éthiopie, l'Égypte, la Perse et une partie des îles grecques, se déclara à Athènes. Elle sévit avec une extrême rigueur pendant plusieurs années, et couvrit la ville de deuil ; Périclès fut du nombre des victimes. Comme il était sur le point de mourir, plusieurs citoyens réunis autour de son lit s'entretenaient de ses vertus et de la grande puissance qu'il avait exercée pendant sa vie. Pensant qu'il avait perdu tout sentiment et qu'il ne les entendait pas, ils racontaient ses belles actions, énuméraient ses victoires, rappelaient les trophées qu'on lui devait comme général, lorsque tout à coup Périclès se souleva et leur dit : *Tous ces exploits, qui me sont communs avec d'autres généraux, sont l'œuvre de la fortune, qui peut aussi en revendiquer la gloire. Ce qu'il y a de grand et de glorieux dans ma vie, c'est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun Athénien.* Ces belles paroles furent les dernières que prononça ce grand homme (429).

6. CLÉON ET Nicias. — A la mort de Périclès,

Cléon et Nicias se disputèrent le pouvoir. Le premier, sans naissance et sans talents, mais fougueux, passionné, s'attachait la multitude autant par ses bouffonneries que par ses flatteries, et dominait les assemblées par son audace. Son règne fait époque dans l'histoire d'Athènes, parce qu'il fut l'inauguration de cette démocratie turbulente et effrénée qui remplaça celle qu'avait organisée Solon. Les honnêtes gens lui opposèrent Nicias, qui, malgré ses idées aristocratiques, était assez aimé du peuple à cause de sa libéralité, et qui se recommandait d'ailleurs par ses talents militaires ; mais sa timidité excessive, son indécision furent toujours un grand obstacle à ses succès, et surtout le mirent hors d'état de lutter avec avantage contre son audacieux rival.

7. SUITE DE LA GUERRE DEPUIS LA MORT DE PÉRICLÈS JUSQU'À LA MORT DE CLÉON (429-422). — Pendant les années qui suivirent immédiatement la mort de Périclès, les succès furent balancés. Les Spartiates demandèrent la paix ; mais, par le conseil de Cléon, les Athéniens refusèrent de traiter. Bientôt ils se repentirent de la décision qui avait été prise, et, ce qui montre jusqu'où allait leur légèreté, sur une plaisanterie de Nicias, ils forcèrent Cléon à accepter le commandement de l'armée. Cléon, qui n'avait aucune connaissance de l'art militaire, s'excusa longtemps ; mais enfin, reprenant sa forfanterie ordinaire, il s'écria que dans vingt jours il amènerait prisonnière l'armée des Spartiates. On rit de cette prophétie, et cependant elle s'accomplit. Dès lors, le crédit de Cléon n'eut plus de bornes, et son audace s'accrut en proportion.

Ne respectant plus aucune loi, aucune autorité, il introduisit dans les assemblées du peuple une licence qui eut les plus funestes résultats. Cependant Brasidas, que les Spartiates avaient mis à la tête de leurs troupes, vainquit les Athéniens à Delium, s'unit au roi de Macédoine Perdicas, et leur enleva la plupart des colonies qu'ils avaient sur les côtes de Macédoine et de Thrace. Cléon, envoyé contre lui, se laissa surprendre près d'Amphipolis, et, après avoir été complètement battu, il fut tué dans sa fuite. Brasidas mourut glorieusement dans la même action, et les plus grands honneurs furent rendus à sa mémoire (422).

S. PAIX DE NICIAS (421). — Cléon et Brasidas étaient les plus ardents partisans de la guerre. Tous les deux étant morts, Sparte et Athènes songèrent sérieusement à la paix. Elle fut conclue après de longues négociations entre Nicias et le roi de Sparte Plistonax. Les Athéniens célébrèrent avec transport cette pacification, et, par reconnaissance, ils l'appelèrent *traité de Nicias*.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles furent les causes de la guerre du Péloponèse ? Quelle en fut l'occasion ?

2. Quelles furent les principales phases de cette lutte ?

3. Quels furent les alliés de Sparte ? Quels furent ceux d'Athènes ? Comparez les ressources et la puissance de ces deux cités.

4. Comment la guerre com-

mença-t-elle ? Quelle conduite tinrent les Athéniens ?

5. Athènes ne fut-elle pas ravagée par un horrible fléau ? Quelle en fut la principale victime ? Quelles furent les dernières paroles de Périclès ?

6. Qui lui succéda au pouvoir ? Quel était le caractère de Cléon ? Quel était celui de Nicias ?

7. Comment Cléon fut-il élu général ? Quels furent ses succès ? — ses revers ? Comment mourut-il ?

8. Quelle paix fut alors conclue ? Comment la nouvelle fut-elle accueillie par les Athéniens ?

CHAPITRE VIII.

Seconde période de la guerre du Péloponèse. Alcibiade. Expédition de Sicile (421-404) (1).

I. ALCIBIADE.—Malgré toutes ces démonstrations de joie, la paix ne devait pas être de longue durée ; elle était trop contraire aux vues d'Alcibiade, qui avait alors une influence sans bornes sur les Athéniens. Plutarque a appliqué à Alcibiade ce qu'Homère dit de l'Égypte, qu'à cause de la richesse de son sol, elle est fertile en bons et en mauvais fruits. Il avait une telle flexibilité de caractère, qu'il pouvait se plier sans effort aux mœurs des hommes au milieu desquels il vivait. Dans l'école de Socrate, dont il était un des plus zélés disciples, il se montrait digne de son illustre maître ; parmi les jeunes Athéniens, il était le plus débauché, le plus spirituel, le plus éloquent de tous ; à Sparte on admira sa tempérance, sa force, son courage ; en Perse, il déploya une magnificence qui éclipsait celle de tous les satrapes et de tous les courtisans du grand roi. En un mot, c'était moins un homme qu'un composé de plusieurs hommes. Dévoré d'ambition, avide de popularité, il employa ses

(1) Voyez dans notre atlas la carte de l'Italie ancienne pour cette expédition de Sicile.

ses rares qualités à s'emparer de la multitude qu'il éblouissait surtout par sa magnificence. On ne parlait que de ses chars, de ses coursiers et des victoires qu'il remportait dans les jeux Olympiques. Il aimait à entendre le peuple s'occuper de ces bagatelles, parce que, pendant ce temps du moins, il ne censurait par ses scandales. Un jour, pour distraire l'attention des médisants, il fit couper complètement la queue à un chien magnifique qu'il avait acheté plus de mille talents. Ses amis l'en blâmèrent, en lui disant que cette action faisait mal parler de lui. *Voilà précisément ce que je voulais*, leur dit-il ; *tant que les Athéniens s'entre-tiendront de mon chien, ils ne diront rien sur mon compte.*

2. PREMIERS EXPLOITS D'ALCIBIADE. — Désirant la guerre pour faire briller ses talents, Alcibiade commença par s'unir aux Argiens, afin de former, au centre du Péloponèse, une ligue qui disputât la suprématie à Sparte. Les Spartiates envoyèrent des ambassadeurs à Athènes ; mais Alcibiade fit échouer leurs négociations, et les Argiens, soutenus par lui, obtinrent de brillants succès (419). Ils furent pourtant vaincus bientôt après ; mais les Athéniens prirent alors part à la lutte, et s'emparèrent de Mélos, dont ils massacrèrent les habitants, à l'exception des enfants au-dessous de quatorze ans.

3. PROJET DE LA GUERRE DE SICILE (415). — Alcibiade ayant ainsi tourné de nouveau les esprits des Athéniens vers la guerre, leur inspira la pensée de ces conquêtes lointaines dont Périclès les avait toujours détournés. La conquête de la Sicile ne

devait être, d'après lui, que le prélude de celles de Carthage et de l'Italie, et enfin du Péloponèse. Les jeunes gens, enflammés par ses discours, passaient des journées entières à tracer sur le sable la figure de la Sicile et le plan de Carthage.

4. COUP D'OEIL SUR LA SICILE AVANT CETTE EXPÉDITION. — La Sicile avait été habitée successivement par les peuples fabuleux des Lestrygons et des Cyclopes, par les Sicaniens, originaires d'Espagne, et enfin par les Sicules, venus d'Illyrie. Mais ses côtes furent occupées par une foule de colonies sorties de Tyr, de Troie, de Carthage et surtout de la Grèce. Parmi les colonies grecques, on remarquait les cités doriennes de Messine, de Syracuse, d'Agrigente, et les cités ioniennes de Catane, de Léontium, etc. Syracuse, la plus puissante de toutes ces villes, était une colonie de Corinthe. Fondée en 735, elle se gouverna en république jusqu'en 484, époque où Gélon y établit le gouvernement monarchique que les Grecs désignaient sous le nom de tyrannie. Le règne de Gélon ainsi que celui de son frère Hiéron furent prospères au dedans et glorieux au dehors. Mais Thrasybule, qui succéda à ce dernier, fut un tyran dans l'acception moderne du mot. Le peuple le précipita de son trône, et rétablit le gouvernement républicain (465). Alors commença la période la plus brillante de l'histoire des Syracusains. Ils soumièrent Agrigente et plusieurs autres villes. Un démêlé s'étant élevé entre Ségeste et Sélinonte, ils intervinrent dans la querelle, afin de s'emparer des deux villes lorsque leurs discordes les auraient affaiblies. Ce fut sous prétexte d'intervenir dans cette même affaire que

les Athéniens entreprirent l'expédition de Sicile.

5. DÉPART DES ATHÉNIENS (415).—Les Athéniens mirent à la tête de l'expédition le bouillant Alcibiade et Lamachus, qui n'était pas moins emporté que lui. Ils leur adjoignirent Nicias, quoiqu'il se fût toujours prononcé contre cette entreprise ; mais ils espéraient que ce chef parviendrait à tempérer la fougue de ses deux collègues. Dès l'arrivée de la flotte à Rhégium, la division éclata entre les trois généraux. Nicias voulait temporiser ; Lamachus demandait que l'on marchât immédiatement sur Syracuse ; Alcibiade soutenait qu'il valait mieux affaiblir d'abord cette puissante cité en lui enlevant ses alliés. Ce dernier avis prévalut et la campagne s'ouvrit par la prise de Catane.

6. RAPPEL D'ALCIBIADE.—Pendant qu'Alcibiade remportait des victoires, ses ennemis tramèrent sa perte à Athènes. On porta contre lui plusieurs accusations, entre autres celle d'avoir, peu de temps avant son départ, mutilé, dans une nuit de débauche, toutes les statues de Mercure qui se trouvaient dans les rues et les places d'Athènes. Ses parents et ses amis furent indignement maltraités ; enfin on lui envoya l'ordre de se rendre immédiatement à Athènes pour y être jugé, et on lui expédia un vaisseau sacré qui ne servait que dans les grandes occasions, et qu'on appelait le vaisseau de Salamine. Alcibiade partit aussitôt ; mais, en arrivant à Thurium, il trompa la vigilance de ses gardiens, et se retira à Sparte.

7. REVERS DES ATHÉNIENS.—Alcibiade, avant son départ, avait donné aux Syracusains un avis qui fit échouer l'attaque que les Athéniens allaient

diriger contre Messine. Arrivé à Sparte, il décida les Lacédémoniens à envoyer à Syracuse Gylippe, qui déjoua toutes les tentatives de Nicias. Celui-ci d'ailleurs était tombé, depuis le départ d'Alcibiade, dans son irrésolution naturelle, qui le fit mépriser non-seulement de ses soldats, mais encore des ennemis. Un général fougueux, nommé Démosthène, que les Athéniens lui envoyèrent, fut complètement défait. On résolut alors de se rembarquer ; mais, lorsque tout fut prêt, une éclipse de lune vint effrayer les Athéniens, et Nicias surtout, qui, imbu des préjugés superstitieux de la nation, décida qu'on attendrait un mois entier afin de ne s'embarquer qu'au commencement de la lune suivante. Dans l'intervalle, les Athéniens éprouvèrent de nouveaux échecs : Démosthène, surpris dans une embuscade, se donna la mort ; Nicias, après avoir lutté avec un grand courage, fut obligé de se rendre avec ses braves compagnons d'armes. Gylippe leur promit qu'il ne leur serait fait aucun mal ; mais les Syracusains, sans tenir compte de cette promesse du général lacédémonien, mirent en croix Nicias, et condamnèrent ses soldats au travail pénible des carrières (413).

S. RAPPEL D'ALCIBIADE. — Cependant Alcibiade, retiré à Sparte, y avait acquis une telle popularité, que le roi Agis en fut jaloux et voulut le faire mourir. Alcibiade, averti à temps, chercha un refuge en Asie auprès du satrape Tissapherne, et du fond de sa retraite entama des négociations avec les chefs de l'armée athénienne, qui se trouvait à Samos. Ses ouvertures furent reçues avec joie ; pour faciliter son rappel, on renversa à Athènes

le gouvernement démocratique, et on confia le pouvoir à un conseil dit des *quatre cents* (414). Mais ceux-ci abusèrent cruellement de leur pouvoir et ne voulurent point rappeler Alcibiade. Alors l'armée refusa d'obéir, et le choisit elle-même pour son chef, dans le dessein de marcher sur Athènes. Mais Alcibiade modéra l'emportement des soldats et parvint à faire renverser les quatre cents par le peuple, qui le récompensa en décrétant son rappel.

9. PÉRIODE BRILLANTE DU COMMANDEMENT D'ALCIBIADE (411-407). — Alcibiade résolut de ne rentrer à Athènes que couvert de lauriers. En effet, il battit la flotte des Spartiates auprès d'Abydos, ensuite auprès de Cyzique, puis, par la prise de Byzance, il donna à Athènes la domination sur la Thrace et sur l'Ionie. Ce fut après de tels exploits qu'il rentra dans sa patrie, où il fut reçu avec le plus vif enthousiasme (407).

10. NOUVEL EXIL D'ALCIBIADE ; SA MORT. — Bientôt après, étant allé reprendre le commandement de la flotte pour combattre Lysandre, général plein d'habileté et de ruse que les Spartiates lui avaient opposé, il fut obligé de s'éloigner momentanément pour lever de l'argent en Asie. Pendant son absence, son lieutenant Antiochus, malgré l'ordre formel qu'il lui avait donné, se laissa entraîner à livrer bataille, et fut vaincu près de Notium. Les ennemis d'Alcibiade firent retomber sur lui toute la faute de cette défaite, et obtinrent qu'il fût exilé de nouveau (407). Il se retira près du satrape Pharnabaze, qui, par les conseils des Spartiates, envoya des soldats pour le tuer. N'osant l'attaquer, ils

mirent le feu à la maison qu'il habitait ; mais il parvint à s'échapper et, s'élançant l'épée à la main sur les barbares, il les mit d'abord en fuite. Mais il succomba enfin sous une grêle de flèches (404).

11. BATAILLE DES ARGINUSES (406). — Lorsqu'ils eurent prononcé l'exil d'Alcibiade, les Athéniens le remplacèrent par dix généraux, au nombre desquels se trouvait Conon, qui s'était déjà distingué dans différentes entreprises. Celui-ci, bloqué dans le port de Mytilène par Callicratidas, général des Spartiates, demanda des secours aux Athéniens, qui envoyèrent cent cinquante vaisseaux pour le dégager. Cette flotte détruisit complètement celle des Spartiates auprès des îles Arginuses situées entre Cumes et Mytilène, et Callicratidas fut tué. Mais les Athéniens firent mourir les sept généraux auxquels ils devaient cette importante victoire, parcequ'ils prétendirent que c'était par l'effet de leur négligence que l'on n'avait pas pu recueillir et ensevelir les corps des guerriers qui étaient tombés dans la mer.

12. BATAILLE D'AIGOS-POTAMOS (405). — Les Spartiates, conduits par Lysandre, allèrent ravager Egine et Salamine et firent une descente en Attique ; puis, fuyant devant les Athéniens, ils allèrent sur la côte d'Asie. Provoqués sans cesse par les Athéniens, ils refusaient toujours le combat, ce qui inspira à leurs ennemis une funeste confiance. Alcibiade, qui se trouvait alors dans la Chersonèse de Thrace, fit avertir les généraux athéniens de se tenir sur leurs gardes ; mais ils méprisèrent cet avis et se laissèrent surprendre par Lysandre, qui anéantit leur flotte près de l'em-

bouchure de la petite rivière d'Aigos-Potamos. Ce désastre fit perdre à Athènes l'empire de la mer, qu'elle conservait depuis soixante-douze ans. Tous ses alliés l'abandonnèrent pour se joindre aux Spartiates, et ceux-ci allèrent mettre le siège devant Athènes.

13. PRISE D'ATHÈNES (404).— Lysandre poussa le siège d'Athènes avec la plus grande activité. Cette ville, après s'être défendue pendant six mois, se trouva réduite aux dernières extrémités, et fut forcée de capituler. Les Spartiates démolirent les fortifications du Pirée et les longues murailles qui joignaient ce port à la ville. Ils brûlèrent ensuite les vaisseaux des Athéniens au son de la flûte, et confièrent le gouvernement de cette ville infortunée à trente archontes, qui, à cause de leur cruauté, ne sont connus que sous le nom des *trente tyrans*. Ainsi se termina la funeste guerre du Péloponèse, qui avait duré vingt sept ans.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|---|
| <p>1. Quel était le caractère d'Alcibiade? Quelle était sa conduite?</p> <p>2. Quelle guerre entreprit-il après le traité de Nicias? Quel en fut le résultat?</p> <p>3. Quels plans suggéra-t-il ensuite aux Athéniens?</p> <p>4. Quels furent les premiers habitants de la Sicile? Quelles vicissitudes présente son histoire? A quelle occasion les Athéniens intervinrent-ils dans ses affaires?</p> <p>5. A qui le commandement</p> | <p>de l'expédition fut-t-il confié? Que firent les généraux dès leur arrivée?</p> <p>6. Pourquoi les Athéniens rapelèrent-ils Alcibiade? Obéit-il à cet ordre?</p> <p>7. Se vengea-t-il? Quels revers éprouvèrent les Athéniens? Comment mourut Nicias?</p> <p>8. Alcibiade demeura-t-il longtemps à Sparte? Où alla-t-il ensuite? A quelle occasion fut-il rappelé?</p> <p>9. Se rendit-il tout de suite</p> |
|---|---|

à Athènes? Quels furent ses succès? Fut-il bien accueilli?

10. A quelle occasion fut-il exilé de nouveau? Où se retira-t-il? Quelle fut sa mort?

14. Par qui fut-il remplacé? Quel fut le résultat de la bataille des Arginuses? Comment les Athéniens traitèrent-ils les généraux qui avaient gagné cette bataille?

12. Quelle fut la conduite des Spartiates? Racontez la bataille d'Aigos-Potamos. Quelles en furent les suites?

13. Que fit Lysandre après la victoire? Comment traita-t-il Athènes? Combien de temps avait duré la guerre du Péloponèse?

CHAPITRE IX.

Depuis la guerre du Péloponèse jusqu'à la lutte de Sparte et de Thèbes. Suprématie de Sparte (404-378).

I. COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR CETTE ÉPOQUE DE L'HISTOIRE GRECQUE. — Dans la lutte qui s'éleva entre Sparte et Athènes, la cité guerrière formée par le génie austère de Lycurgue l'emporta, comme il était naturel, sur la cité civilisée, instruite à l'école de Solon. Le génie de Lycurgue étendit alors la puissance de Lacédémone sur toute la Grèce, et la valeur d'Agésilas alla jusqu'à faire trembler le roi de Perse dans ses palais de Suse et d'Ecbatane. Mais ce triomphe ne fut qu'éphémère, et ne servit même qu'à précipiter la ruine de la nation qui le remporta. Lysandre corrompit les mœurs antiques, en introduisant à Sparte le luxe et les richesses, et Agésilas, après avoir fait trembler Artaxerxès, ne craignit pas de livrer aux barbares l'indépendance et la liberté de tous les Grecs, en

souscrivant le traité honteux d'Antalcidas. Sparte se flattait d'user de cette lâche transaction pour autoriser tous ses méfaits et toutes ses injustices ; mais ses perfidies lassèrent la patience de ses alliés, qui lui firent cruellement expier ses fautes. Ce sont les Thébains que nous verrons, sous la conduite de Pélopidas et d'Épaminondas, se charger spécialement de ces terribles représailles.

2- DOMINATION DE SPARTE JUSQU'À L'AVÈNEMENT D'ACÉSILAS. — Les Spartiates, pendant leur lutte contre Athènes, se disaient les libérateurs de la Grèce et ne parlaient que d'indépendance. Mais, dès qu'ils virent leur suprématie solidement établie, ils en abusèrent cruellement. Les alliés furent soumis à des exactions qui firent regretter la domination athénienne. On trouvait l'insolence et le brigandage des Spartiates d'autant plus insupportables, qu'ils étaient plus pauvres et plus grossiers. Mais, de toutes les villes, celle qui avait le plus à souffrir, c'était Athènes. Xénophon dit que les trente tyrans firent périr, en huit mois de paix, plus d'Athéniens que les ennemis n'en avaient tués en trente ans de guerre. Une pareille assertion ne doit sans doute être regardée que comme une hyperbole : mais elle peut du moins donner une idée de la sanglante tyrannie sous laquelle gémissait la ville qui avait si longtemps régné sur la Grèce.

Lysandre, qui avait contribué plus que personne à donner à la domination des Spartiates ce caractère odieux, eut encore le tort de chercher à ruiner les institutions de Lycurgue, qui ne pouvaient que déplaire à un homme d'un orgueil insupportable. Il prépara ainsi la décadence de sa patrie ; mais il

lui rendit, d'un autre côté, un éminent service en décidant les Spartiates, après la mort du roi Agis Ier, à lui donner pour successeur au lieu de son fils Léotychidas, son frère Agésilas (400).

A cette époque, les Athéniens avaient secoué le joug des trente tyrans. Cette révolution avait été opérée par un général athénien nommé Thrasybule, et l'un des deux rois de Sparte, appelé Pausanias, l'avait favorisée (491). Thrasybule fit mourir les trente tyrans, déclara une amnistie pour tous ceux qui s'étaient déclarés leurs partisans et remit les anciennes lois en vigueur.

2. CARACTÈRE ET EXPLOITS D'AGÉSILAS. — Agésilas joignait à toutes les qualités d'un capitaine et d'un homme d'Etat les vertus austères d'un vrai Spartiate ; mais il ne se montra pas toujours fort scrupuleux en matière de justice. Ses premiers exploits furent contre les Perses, avec qui les Grecs se trouvaient en guerre depuis la révolte du jeune Cyrus et l'expédition des dix mille. Tous les Grecs, tant d'Europe que d'Asie, prirent part à cette lutte, et Agésilas, grâce au crédit de Lysandre, eut l'honneur d'être placé à la tête d'une armée où, pour la première fois depuis la guerre de Troie, on voyait la Grèce entière marcher sous les mêmes drapeaux. Agésilas, d'abord très-reconnaissant envers Lysandre, se laissa aller ensuite à des sentiments de jalousie peu dignes d'un si grand homme et ternit par son ingratitude la gloire de ses triomphes. Il battit sous les murs de Sardes le satrape Tissapherne, que le roi de Perse, dans sa colère, fit mettre à mort. Les successeurs du malheureux satrape n'éprouvèrent comme lui que des revers.

Agésilas ne méditait rien moins que la conquête de l'empire des Perses, lorsque les Spartiates le rappelèrent tout à coup pour l'opposer à une ligue qui s'était formée contre eux (394).

Lysandre, en cherchant à combattre cette ligue, avait été défait par les Thébains et avait trouvé la mort sur le champ de bataille. Agésilas, dès son arrivée, se rendit en Béotie, et remporta une victoire éclatante sur les confédérés, près de Chéronée (393). Avant de livrer bataille, il avait appris que la flotte des Spartiates venait d'être anéantie près de Cnide par celle des Athéniens; mais il avait dissimulé avec soin cette nouvelle décourageante.

4. ETAT DE LA GRÈCE AVANT LE TRAITÉ D'ANTALCIDAS.—Les victoires d'Agésilas avaient conservé à Sparte sa suprématie sur terre; mais la bataille navale de Cnide avait rendu à Athènes sa supériorité comme puissance maritime. Le roi de Perse songea à profiter de cet équilibre qui existait entre les deux cités rivales, pour entretenir leurs dissensions et les affaiblir l'une par l'autre. L'état moral de la Grèce, où l'on ne voyait presque plus de traces des anciennes vertus et où le patriotisme avait fait place aux passions les plus mesquines, ne favorisait que trop les projets du monarque asiatique.

5. TRAITÉ D'ANTALCIDAS (387).—Sparte, se voyant menacée par la flotte athénienne, alla audevant des vœux des barbares, et pour s'assurer leur alliance, leur sacrifia la liberté de la Grèce. Tel fut l'objet du déplorable traité qu'Antalcidas conclut au nom de Sparte avec Artaxerxès Mné-

mon (1). Mais ce traité, en soumettant aux barbares toute la Grèce et Sparte elle-même, donnait cependant à cette dernière ville le moyen de s'assurer la suprématie sur les autres, et c'était là tout ce que voulait son égoïste ambition.

6. CONQUÊTES DE SPARTE ET SITUATION DE LA GRÈCE APRÈS LE TRAITÉ D'ANTALCIDAS. — Lacédémone profita largement des avantages que lui ménageait le traité d'Antalcidas. Assurée de l'appui des Perses, elle se vengea cruellement de tous ceux qui avaient pris parti contre elle. Mantinée fut prise et réduite à l'état le plus déplorable, de même qu'Olynthe et les villes qui lui appartenaient. De plus Phébidas, en allant assiéger Olynthe, intervint dans une querelle qui divisait les Thébains, et s'empara par surprise de la citadelle appelée la *Cadmée*. Les Spartiates blâmèrent la conduite de Phébidas et le condamnèrent à une amende de mille drachmes (2); mais ils gardèrent la Cadmée et traitèrent les Thébains en peuple conquis (381).

Jamais les Lacédémoniens n'avaient eu une plus brillante fortune, jamais leur domination n'avait été plus fortement établie. Tout leur était soumis dans la Grèce, soit par force, soit par amitié. Ils tenaient dans leurs mains, Thèbes, ville fort puissante, et par elle toute la Béotie; de plus ils avaient trouvé le moyen d'humilier Argos et de la placer sous leur dépendance. Corinthe leur était entièrement dévouée et suivait en tout leurs ordres. Les Athé-

(1) Voyez plus haut, p. 175.

(2) La drachme valait un peu plus de 92 centimes.

niens, abandonnés de leurs alliés et réduits presque à eux seuls, n'étaient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville ou quelque peuple allié avait tenté de se soustraire à leur empire, une prompte punition les avait obligés à rentrer dans le devoir, et avait effrayé tous les autres. Ainsi, maîtres sur terre et sur mer, tout tremblait devant eux, et les princes les plus puissants, tels que le roi de Perse et le tyran de Syracuse, briguaient à l'envi leur alliance. Mais une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice ne peut être de longue durée. Thèbes, qui avait eu le plus à souffrir des violences des Spartiates, cachait dans son sein deux hommes tels que l'histoire en présente rarement. Pélopidas et Épaminondas, qui devaient tout à la fois venger leur patrie et la Grèce tyrannisée. C'est à ces deux héros que se rattache l'histoire de la rivalité de Thèbes et de Sparte, dont nous allons nous occuper.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel spectacle offre la Grèce après la prise d'Athènes ? Quel fut le tort de Lysandre ? Quel fut celui d'Agésilas ? Quelle punition reçurent les Spartiates ?
2. Quel usage les Spartiates firent-ils de leur puissance ? Quelle fut en particulier la conduite de Lysandre ? Quelle révolution s'opéra dans Athènes ?
3. Quel était le caractère d'Agésilas ? Quelle expédition entreprit-il ? Comment se conduisit-il envers Lysandre ? Quel fut le résultat de cette expédition ?
4. Quelle fut alors la position respective de Sparte et d'Athènes ? Quel parti en tira le roi de Perse ?
5. A quelle occasion Sparte conclut-elle le traité d'Antalcidas ? Dans quel but ?
6. Sparte profita-t-elle de ce traité ? Quelles furent ses principales conquêtes ? D'où partit le coup qui devait renverser sa puissance ?

CHAPITRE X.

Rivalité de Thèbes et de Sparte. Puissance de Thèbes sous Pélopidas et Epaminondas (373-63).

I. COUP D'OEIL SUR CETTE PÉRIODE DE L'HISTOIRE GRECQUE.—Les Grecs ont toujours été si passionnés pour la liberté, que jamais ils n'ont supporté qu'aucun d'eux dominât sur les autres. Quand Athènes, après d'éminents services rendus à toute la Grèce, se fut élevée au premier rang, tous les peuples, pour humilier sa puissance, se rangèrent du côté de Sparte. Maintenant que Sparte lui a ravi sa prépondérance, on n'est pas plus disposé à obéir à la cité de Lycurgue qu'autrefois à la cité de Solon. Les Thébains donnent le signal de l'insurrection, et leurs succès appellent une foule d'alliés sous leurs étendards. Ils s'emparent à leur tour de la prééminence, mais leur empire n'est qu'éphémère. Ne trouvant pas en eux-mêmes assez de ressources pour soutenir l'éclat de leur fortune, ils rentrent dans l'obscurité aussitôt que la mort leur enlève Pélopidas et Epaminondas, ces deux héros auxquels ils durent toute leur gloire. Néanmoins leur intervention ne fut pas sans influence. Ils brisèrent la puissance de Sparte, et préparèrent ainsi les voies à la domination de Philippe de Macédoine, comme celui-ci, en triomphant d'Athènes et de toutes les autres villes grecques, prépara les brillantes conquêtes d'Alexandre, si avantageuses aux progrès de la civilisation.

2. COMMENCEMENTS DE PÉLOPIDAS. — Pélopidas appartenait à l'une des premières familles de Thèbes, et faisait le plus noble usage de sa fortune. Lorsque les Spartiates eurent injustement assujéti les Thébains, il résista courageusement à l'oppression et fut banni avec plusieurs de ses compatriotes. Tous ces exilés se retirèrent chez les Athéniens, qui les accueillirent favorablement, et ils se préparèrent en secret à délivrer leur patrie. Pélopidas, quoique le plus jeune, fut l'âme de la conspiration.

3. DÉLIVRANCE DE THÈBES. (378). — Par les conseils de Pélopidas, on choisit, pour faire éclater le complot, un jour de fête, dans l'espoir que les magistrats qui gouvernaient Thèbes, au nom des Spartiates, seraient livrés au plaisir ou même plongés dans l'ivresse. Douze d'entre les conjurés, étant partis d'Athènes en costume de chasseurs, arrivèrent à Thèbes à l'entrée de la nuit, et, comme la saison était très-froide, ils parvinrent sans rencontrer personne jusqu'à la maison d'un Thébain qui était d'intelligence avec eux. Un autre conjuré avait invité à dîner chez lui les principaux magistrats, et l'un de ceux-ci, appelé Archias, reçut pendant le repas une lettre qu'on le pria de lire sur-le-champ, parceque, lui disait-on, elle traitait d'affaires sérieuses. Mais Archias, dont toutes les pensées étaient absorbées par le plaisir, se contenta de répondre : *A demain les affaires sérieuses*, et continua à se livrer à la débauche, mettant de côté le message, qui contenait des détails circonstanciés sur la conspiration. Quelques heures après, les conjurés surprirent tous les magistrats, les uns à

table, les autres dans leur lit ; ils les massacrèrent et appelèrent le peuple aux armes. Aussitôt la garnison lacédémonienne fut chassée, et Thèbes recouvra son indépendance.

4. GUERRE DES THÉBAINS ET DES SPARTIATES JUSQU'À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE SPARTE (378-372).—Après ce hardi coup de main, les Thébains se trouvèrent dans la position la plus critique, et les Spartiates ayant envoyé pour les réduire une armée considérable, ils ne purent réussir à faire embrasser leur cause par leurs alliés. Cependant Pélopidas, au moyen d'une ruse ingénieuse, décida les Athéniens à prendre les armes contre Sparte. Un corps de troupes spartiates se trouvant à une petite distance d'Athènes, il fit conseiller en secret au général qui les commandait de faire une tentative sur le Pirée. Si les Spartiates, lui disait-on, ont attaché tant de valeur à la prise de la Cadmée, que serait-ce de la prise du Pirée ? L'imprudent général se laissa persuader ; mais il échoua, et cette tentative insensée n'eut d'autre effet que de jeter les Athéniens dans le parti des Thébains.

En même temps, Pélopidas s'occupait d'aguerrir et d'exercer les Thébains, et il le fit avec tant de succès, que dans toutes les rencontres, les Spartiates eurent le dessous. Ils essayèrent surtout à Tanagre un échec d'autant plus sensible, qu'ils étaient bien plus nombreux que leurs ennemis. Chabrias et Timothée, envoyés par les Athéniens au secours des Thébains, remportèrent de leur côté des avantages signalés, le premier dans les plaines de la Béotie, le second sur mer, près de Leucade. Mais les Athéniens ne tardèrent pas à se détacher

des Thébains, dont la grandeur commençait à leur porter ombrage et dont l'arrogance les avait choqués.

5. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE SPARTE. EPAMINONDAS (372).—Cependant le roi de Perse Artaxerxès réclama l'exécution du traité d'Antalcidas ; il se fit en conséquence une suspension d'armes, et les députés des divers Etats de la Grèce se réunirent à Sparte. Les Thébains y envoyèrent Epaminondas, que l'on voit paraître alors pour la première fois sur la scène politique. Né d'une famille honnête, mais pauvre, il avait, sans négliger les exercices du corps, cultivé son esprit avec beaucoup plus de soin que ne le faisaient d'ordinaire ses compatriotes. A l'époque où Pélopidas délivra Thèbes, tout occupé de philosophie, il se contenta d'inspirer à la jeunesse thébaine l'amour de la liberté et de la patrie, mais il ne prit point une part active à la conspiration. Il était depuis longtemps uni par une étroite amitié à Pélopidas, à qui il avait autrefois sauvé la vie dans une action contre les Arcadiens, et cette amitié se resserra de plus en plus tant que vécurent ces deux grands hommes.

Epaminondas, indigné de voir tous les députés se soumettre humblement aux volontés d'Agésilas, défendit l'indépendance de la Grèce et surtout de Thèbes avec autant de courage que d'éloquence, au point qu'Agésilas, hors de lui-même, fit aussitôt déclarer la guerre aux Thébains.

6. BATAILLE DE LEUCTRES (371). — Cléombrote, roi de Sparte, qui se trouvait alors en Phocide avec une armée, reçut ordre d'entrer sur-le-champ en

Béotie. Epaminondas se mit aussitôt à la tête des Thébains et résolut de livrer bataille; mais les autres chefs combattaient vivement son avis dans le conseil, lorsque Pélopidas, commandant du bataillon sacré, arriva et fit triompher l'opinion d'Epaminondas. L'armée des Spartiates fut anéantie, leur puissance reçut un échec irréparable, et Epaminondas se couvrit d'une gloire immortelle, aussi bien que Pélopidas, qui se conduisit comme un héros dans cette journée. La victoire de Leuctres plaça les Thébains à la tête de la Grèce, et leur valut l'alliance de tout le nord de l'Hellade.

7. PREMIÈRES INVASIONS D'EPAMINONDAS DANS LE PELOPONÈSE. — Alors Epaminondas, à la tête de quarante mille hommes, entra dans le Péloponèse (370). Aussitôt l'Elide, Argos, la Messénie, l'Arcadie et tous les anciens ennemis de Sparte se joignirent à lui. Messène fut rétablie, et les Arcadiens, par le conseil d'Epaminondas, bâtirent Mégalopolis. Agésilas eut la douleur de ne pouvoir plus dire ce qu'auparavant il aimait tant à répéter, *que jamais une femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi*. Du reste Epaminondas, après quelques tentatives inutiles contre Sparte, retourna à Thèbes. En 368, ce grand général, appelé par divers peuples du Péloponèse, fit dans cette presqu'île une seconde expédition; mais les Spartiates étaient soutenus par les Perses et par les Athéniens; Epaminondas fut obligé de se retirer devant Chabrias, général de ces derniers.

8. SUITE DE L'HISTOIRE DE PÉLOPIDAS. — Tandis qu'Epaminondas combattait dans le midi de la Grèce, Pélopidas s'illustrait dans le nord. Il rendit

l'indépendance à plusieurs peuples de la Thessalie qu'opprimait Alexandre, tyran de Phères ; il alla ensuite étouffer les dissensions qui désolaient la Macédoine, et revint à Thèbes amenant des otages, parmi lesquels se trouvait Philippe, père du grand Alexandre.

Les Thébains se chargèrent de représenter ces divers peuples près d'Artaxerxès, et pour neutraliser l'effet des ambassades qu'avaient envoyées à ce prince Sparte et Athènes, ils députèrent Pélopidas, qui fut reçu avec admiration et respect, et obtint un traité d'alliance fort avantageux pour les Thébains. Ce succès ne lui fit pas moins d'honneur que toutes ses victoires. Peu de temps après son retour, il périt glorieusement dans une nouvelle expédition contre Alexandre de Phères, qui inquiétait de nouveau les Thessaliens (365). Ceux-ci honorèrent sa mémoire par un deuil universel, et lui rendirent des honneurs funèbres dont on voit peu d'exemples. Les Thébains continuèrent son ouvrage, en protégeant toujours les Thessaliens contre Alexandre de Phères, qui fut bientôt après assassiné par sa propre femme. Son cadavre fut livré aux insultes de la populace, et ensuite abandonné aux oiseaux de proie.

9. NOUVELLES EXPÉDITIONS D'ÉPAMINONDAS DANS LE PÉLOPONÈSE. — Cependant Epaminondas continuait avec succès la guerre contre Sparte et contre Athènes, et donnait aux Thébains l'empire de la mer comme celui de la terre ; car il équipa une flotte de cent trirèmes, avec laquelle il parcourut en vainqueur la mer Egée. Sur ces entrefaites, les Arcadiens se divisèrent en deux partis, entre les-

quels s'engagea une lutte acharnée. L'un de ces partis ayant été appuyé par Sparte, l'autre demanda l'appui des Thébains. Epaminondas entra aussitôt dans le Péloponèse, et faillit s'emparer par surprise de Sparte, dont toutes les forces s'étaient portées sur Mantinée, chef-lieu du parti arcadien que soutenait Sparte. Agésilas, averti à temps, accourut au secours de Sparte au moment où les Thébains montaient à l'assaut, et, après un combat acharné, il parvint à la délivrer.

10. BATAILLE DE MANTINÉE. MORT D'EPAMINONDAS (363). — Epaminondas se dirigea alors vers Mantinée, et livra sous les murs de cette ville une grande bataille. Au moment où les Spartiates commençaient à reculer, quelques-uns d'entre eux, ayant reconnu Epaminondas, se précipitèrent sur lui ; il se défendit en héros, mais il eut la poitrine percée d'un javelot, et on l'emporta dans sa tente. Les Béotiens ne laissèrent pas de remporter une pleine victoire.

Cependant les chirurgiens déclarèrent que la blessure d'Epaminondas était mortelle, et que probablement il expirerait au moment où l'on retirerait le fer de la blessure. Cette parole remplit de douleur tous les assistants. Ils étaient inconsolables de voir mourir un si grand homme et surtout de penser qu'il ne laissait pas d'enfants. Pour lui, il n'avait d'autre inquiétude que celle de ses armes et le succès de la bataille. Quand on lui montra son bouclier, et qu'on l'eut assuré que les Thébains avaient remporté la victoire, se tournant vers ses amis avec un visage calme et souriant : *Ne regardez pas leur dit-il, ce jour-ci comme la fin de ma*

vie, mais comme le commencement de mon bonheur et le comble de ma gloire. Je laisse Thèbes triomphante, la superbe Sparte humiliée et la Grèce délivrée du joug de la servitude. Au reste, je ne compte pas mourir sans enfants : Leuctres et Mantinée sont pour moi deux filles illustres qui ne laisseront point périr mon nom. Après avoir ainsi parlé, il retira le fer de sa plaie et rendit l'âme.

II. ETAT DE LA GRÈCE APRÈS LA MORT D'ÉPAMINONDAS.—La grandeur de Thèbes était l'œuvre de Pélopidas et d'Épaminondas ; elle s'évanouit dès que ces deux héros eurent cessé d'exister. Sparte, Athènes, épuisées par toutes les guerres qu'elles avaient soutenues, virent aussi disparaître les derniers de leurs grands capitaines. Agésilas mourut comme il revenait de son expédition d'Égypte. Le vaillant amiral athénien Chabrias, ne voulant pas survivre à une défaite qu'essuya sa flotte dans la guerre des alliés près de Chio, se jeta à la mer (358). Iphicrate fut mis en jugement, comme Aristide et Thémistocle, et alla mourir obscurément dans la Thrace. Timothée fut aussi poursuivi par la vengeance de ses concitoyens, et erra de ville en ville pour aller mourir à Lemnos. La perte de tous ces grands hommes amena Sparte et Athènes à se mettre à la merci du roi de Perse, de sorte que l'humiliation au dehors et la corruption au dedans préparèrent les voies à Philippe de Macédoine qui en vint à dominer la Grèce.

QUESTIONNAIRE.

1. Pourquoi les Thébains se soulevèrent-ils ? Quel fut le résultat de ce soulèvement ?
2. Qu'était Pélopidas ? Que sait-on de sa vie avant la délivrance de Thèbes ?
3. Racontez l'affranchissement de cette ville.
4. Que firent les Spartiates après la délivrance des Thébains ? Quelle lutte s'éleva entre les deux peuples ? Quel parti prirent les Athéniens ?
5. Pourquoi y eut-il une assemblée générale de la Grèce à Sparte ? Quelle conduite y tint Epaminondas ?
6. Que firent ensuite les Spartiates ? Quelles furent les conséquences de la guerre qui s'engagea ?
7. Où Epaminondas porta-t-il alors ses armes ? Quels furent les résultats de cette invasion ? Epaminondas n'en fit-il pas une autre un peu plus tard ?
8. Que faisait pendant ce temps là Pélopidas ? De quelle ambassade fut-il chargé ? Quelle en fut l'issue ? Comment mourut-il ?
9. Par quels exploits s'illustrait alors Epaminondas ? Quel danger courut Sparte ?
10. Comment Epaminondas fut-il amené à livrer la bataille de Mantinée ? Racontez sa mort ? Quelles furent ses dernières paroles ?
11. Dans quel état se trouva Thèbes après la mort d'Epaminondas ? Dans quel état se trouvèrent Sparte et Athènes ?

DEUXIÈME SECTION.

DU MONDE ANCIEN, DEPUIS LA DOMINATION MACÉDONIENNE JUSQU'A LA CONQUÊTE ROMAINE.

CHAPITRE I.

De la Macédoine avant l'avènement de Philippe.

1. DES ORIGINES MACÉDONIENNES. — D'après la mythologie, la nation macédonienne devrait son origine et son nom à Macédon, fils de Jupiter ; mais, selon les historiens, ce peuple est une branche de la nation grecque. Il paraît positif, en effet, que la Macédoine fut d'abord habitée par une colonie de Pélasges chassés de la Grèce septentrionale par Cadmus qui vint plus tard augmenter une autre colonie d'Argos. Quant aux rois de Macédoine, ils passaient pour descendants d'Hercule. Les plus connus jusqu'à Philippe II, père d'Alexandre, sont Amyntas Ier (iv^e siècle) ; Alexandre Ier, son fils (v^e siècle) ; Perdicas II, fils d'Alexandre ; Archélaüs II, et Amyntas III (vi^e siècle), père de Philippe.

2. RAPPORTS DE LA MACÉDOINE AVEC LES PERSES. La première conquête des Perses en Europe fut celle de la Thrace sous Darius Ier. Ce prince envoya ensuite demander la terre et l'eau au roi de Macé-

doine Amyntas Ier (513); mais celui-ci massacra les ambassadeurs, et demeura impuni, l'officier que Darius avait chargé d'informer sur ce meurtre s'étant laissé gagner. Dans la première expédition des Perses contre la Grèce, les Macédoniens se virent forcés de se joindre à l'armée du grand roi; mais Amyntas Ier servit très-utilement les Athéniens par les conseils funestes qu'il donna aux Perses, et mérita ainsi d'obtenir à Athènes le droit de cité. Alexandre Ier, successeur d'Amyntas, fut aussi contraint de se joindre à l'armée de Xerxès; mais, à Platée, il se joignit aux Grecs pour tomber sur les Perses dans leur déroute et obtint en récompense une place aux jeux olympiques. Cette bataille affranchit définitivement la Macédoine du joug des Perses (479).

3. RAPPORTS DE LA MACÉDOINE AVEC LA GRÈCE. — Débarrassés des Perses, les Macédoniens se virent inquiétés par les Athéniens, qui se rendirent maîtres d'une grande partie des côtes de la Macédoine, tandis que les Thraces fondaient à l'est de cette contrée un empire redoutable. Perdicas II se maintint habilement en face de ces deux nations; il profita de la guerre du Péloponèse pour enlever aux Athéniens Amphipolis, l'une de leurs colonies les plus importantes sur la côte de Macédoine. Son successeur, Archélaüs Ier, s'occupa surtout à civiliser ses sujets.

4. PÉRIODE DE TROUBLES (408-360). — Mais, après la mort d'Archélaüs, le manque de lois bien fixes sur la succession au trône amena une longue période de troubles, qui arrêta la Macédoine dans ses développements matériels et dans sa civilisa-

tion. Amyntas III, qui parvint au trône en 392, fut le seul qui put s'y maintenir, et il reconquit ce que les nations voisines avaient enlevé à la Macédoine. Les troubles recommencèrent sous ses fils; mais, après la mort des deux premiers, le troisième, Philippe, que Pélolidas, ainsi que nous l'avons vu, avait emmené en otage chez les Thébains, s'échappa et vint mettre fin à l'anarchie qui désolait son pays en s'emparant du trône, quoique l'un de ses frères eût laissé un enfant en bas-âge, nommé Amyntas. Ce Philippe, deuxième du nom, fut le père d'Alexandre le Grand.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Quelle était l'origine des premiers habitants de la Macédoine? De quelle famille descendaient leurs rois?</p> <p>2. Quels furent les rapports de ce peuple avec les Perses sous Darius? Quels furent leurs rapports sous Xerxès?</p> <p>3. Par qui les Macédoniens</p> | <p>furent-ils ensuite inquiétés? Quelle fut la politique de Perdicas II? De quoi s'occupa Archélaus Ier, son successeur?</p> <p>4. Que se passa-t-il en Macédoine depuis la mort d'Archélaus jusqu'à l'avènement de Philippe II?</p> |
|--|--|

CHAPITRE II.

Règne de Philippe (359-336).

I. PREMIERS ACTES DE PHILIPPE.—Philippe n'avait d'abord exercé le pouvoir que comme tuteur de son neveu le jeune Amyntas; mais les Macédoniens ne tardèrent pas à lui décerner le titre de roi, la régence leur paraissant dangereuse dans un

moment où la Macédoine était attaquée de tous les côtés. Philippe, formé à l'École d'Epaminondas, repoussa tous les ennemis, rétablit l'ordre intérieur et créa la phalange macédonienne, à l'imitation du bataillon sacré des Thébains. Il s'assura ensuite un allié utile en épousant Olympias, fille du roi d'Épire. Enfin il s'empara de Pydna, de Potidée et de plusieurs autres colonies athéniennes.

2. ÉTAT DE LA GRÈCE. GUERRE SOCIALE (358-346).—Philippe profita, pour faire ces conquêtes, de l'état de trouble où se trouvait la Grèce. Athènes, après la mort d'Epaminondas, avait essayé de succéder au rôle des Thébains et de reprendre son ancienne prépondérance; mais les exactions de ses généraux provoquèrent contre elle un soulèvement, connu sous le nom de *guerre sociale*. Chio, Coë, Rhodes, Byzance forcèrent Athènes de reconnaître leur indépendance. C'est alors que Chabrias se donna la mort et que Timothée et Iphicrate furent obligés de s'exiler.

3. GUERRE SACRÉE (355). — La guerre sociale fut suivie d'une autre lutte bien plus acharnée. Les Phocidiens, voisins du temple de Delphes, ayant labouré des terres consacrées à Apollon, furent déclarés coupables de sacrilège par les amphictyons, et condamnés à une forte amende. Mais, Philomèle, l'un des principaux d'entre eux, les excita à la révolte, se fit nommer leur général, et, pour se procurer des mercenaires, s'empara du trésor du temple. Les Lacédémoniens, qui avaient à se plaindre des amphictyons, s'unirent aux Phocidiens, et leur exemple fut imité par les Athéniens et par quelques autres peuples; mais la plupart se

crurent obligés de venger Apollon et son temple. Cette guerre de religion fut signalée, comme la plupart des guerres de ce genre, par un acharnement incroyable et par d'horribles atrocités.

Philippe resta d'abord neutre au milieu de tous ces démêlés, et en profita pour continuer à s'emparer des villes grecques de la côte de la Macédoine. Au siège d'Amphipolis, il eut l'œil droit crevé par une flèche sur laquelle on trouva cette inscription : *A l'œil droit de Philippe*. Cette flèche avait été lancée par un habitant d'Amphipolis pour se venger de Philippe, qui avait refusé de le recevoir à son service.

4. PHILIPPE SE REND MAÎTRE DE LA THESSALIE (352). — Philippe saisit ensuite une occasion qui se présenta à lui pour succéder au rôle de Pélopidas en délivrant la Thessalie des tyrans qui l'opprimaient. Les Thessaliens, pleins de reconnaissance, décernèrent à Philippe des droits qui le rendaient comme leur souverain.

5. PREMIÈRE ATTAQUE DE PHILIPPE CONTRE LA GRÈCE (352). — La Thessalie fut attaquée presque aussitôt après par les Phocidiens; Philippe les repoussa, et, en les poursuivant jusque sur leur territoire, il essaya de passer le défilé des Thermopyles, donnant pour prétexte à cette expédition son zèle pour Apollon. Mais les Athéniens ayant fait garder le passage par un de leurs généraux, Philippe fut contraint d'abandonner son projet.

6. DÉMOSTHÈNE ET SES PHILIPPIQUES. — Ce fut alors que Démosthène, le plus grand orateur de la Grèce, essaya de réveiller le courage et le patriotisme des Athéniens, et de les engager à prendre

des mesures efficaces pour prévenir les desseins de Philippe. Mais ses discours, si célèbres sous le nom de *Philippiques*, furent à peu près sans résultat sur ce peuple complètement dégénéré. D'ailleurs, Philippe eut l'adresse de ne pas provoquer l'orage et de se tenir en repos, embellissant la ville de Pella, où il résidait, attirant auprès de lui les artistes les plus distingués de la Grèce, et employant ses trésors à se faire des partisans dans les cités grecques. En même temps il ne négligeait pas de se préparer à la guerre, en fortifiant son armée et en créant une marine.

7. EXPÉDITION DE PHILIPPE DANS LE PÉLOPONÈSE (350). — Les Spartiates attaquaient Mégalopolis, et plusieurs peuples du Péloponèse s'étaient ligüés pour la défendre. Philippe profita de cette occasion pour jouer dans le Péloponèse le rôle d'Epaminondas, comme il avait joué en Thessalie celui de Pélopidas. A la vue de sa flotte et de son armée, les Lacédémoniens demandèrent la paix et s'empressèrent de reconnaître l'indépendance de Mégalopolis. Philippe sortit alors du Péloponèse et fit une tentative sur l'île d'Eubée ; mais il fut repoussé par le général athénien Phocion. Il se dédommagea de cet échec en enlevant quelques villes grecques sur la côte de Macédoine, entre autre Stagyre, patrie d'Aristote.

8. ATTAQUE ET PRISE D'OLYNTHÉ (348). — Enfin il attaqua sous un vain prétexte Olynthe, colonie athénienne qui commandait à trente-deux villes dans la péninsule de Pallène. Les Olynthiens demandèrent aussitôt du secours aux Athéniens, et Démosthène appuya leur demande en prononçant

ses trois harangues connues sous le nom d'*Olynthiennes*. Mais les Athéniens montrèrent autant de nonchalance que Philippe déploya d'énergie. Deux traîtres lui ouvrirent les portes d'Olynthe, dont les habitants furent tous réduits en esclavage. Philippe profita de la trahison, mais il témoigna le plus profond mépris à ceux qui avaient été assez lâches pour vendre leur patrie.

9. ALLIANCE DE PHILIPPE AVEC LES THÉBAINS (347)—A la nouvelle de la prise d'Olynthe, les Athéniens s'émurent, et se décidèrent enfin à former une grande coalition contre Philippe. Mais celui-ci profita habilement de la scission opérée dans la Grèce par la guerre sacrée, pour se faire des alliés. Il s'unit aux Thébains, qui étaient du parti opposé aux Athéniens, et qui éprouvèrent autant de joie à se voir soutenus par un puissant allié, que Philippe qui, de son côté, trouvait un prétexte pour intervenir dans les querelles intérieures de la Grèce.

10. FIN DE LA GUERRE SACRÉE. ADMISSION DE PHILIPPE AU CONSEIL DES AMPHICTYONS.—Les Athéniens comprirent le danger qu'ils courraient dans une guerre où Philippe se trouvait soutenu par une partie des Grecs ; ils proposèrent la paix, et Philippe, qui couvrait ses desseins sous les dehors d'une extrême modération, signa aussitôt un traité. Mais, affectant un zèle extraordinaire pour les intérêts du dieu de Delphes, il refusa de comprendre dans ce traité les sacrilèges Phocidiens, et se réserva ainsi une occasion pour s'emparer des Thermopyles et pénétrer dans la Grèce. Il s'empressa en effet de marcher contre les Phocidiens,

qui se soumirent sans faire de résistance. Par cette entreprise, Philippe, ayant mis fin à la guerre sacrée, fut comblé d'honneur par toute la Grèce ; le conseil des amphictyons déclara les Phocidiens déchus du droit de suffrage aux assemblées générales, et Philippe fut admis à leur place.

Cette décision, à laquelle contribuèrent ses largesses envers les membres du conseil, faisait entrer la Maédoine dans le corps de la nation hellénique, et on comprend tout ce qu'un pareil résultat avait d'importance pour un prince qui aspirait à devenir le chef de la Grèce (345).

11. DIVERSES EXPÉDITIONS DE PHILIPPE.— Pour dissimuler ses desseins, Philippe s'éloigna de la Grèce et tourna ses armes contre l'Illyrie et la Thrace. Il intervint quelque temps après dans le Péloponèse ; mais ce ne fut qu'à la sollicitation des Thébains, et pour aider Argos et Messène à défendre leur indépendance contre Sparte. Il retourna dans le Nord, et ce fut alors que son fils Alexandre, fort jeune encore, fut assez heureux pour lui sauver la vie dans un combat acharné contre un peuple barbare.

12. RIVALITÉ DE DÉMOSTHÈNE ET DE PHOCION.— Depuis l'admission de Philippe au conseil amphictyonique, Démosthène avait redoublé d'efforts pour décider les Athéniens à lui résister vigoureusement. Le roi de Macédoine, pour se venger de la violence des discours que l'on prononçait contre lui à Athènes, avait essayé, après sa dernière expédition dans le Péloponèse, d'enlever l'Eubée, et de s'emparer de Périnthe et Byzance, d'où les Athéniens tiraient la plus grande partie de leurs

subsistances. Mais Phocion avait fait échouer ces tentatives de Philippe. Toutefois, cet habile général, le seul qui fût capable de lutter contre un prince aussi puissant, ne cessait d'exciter les Athéniens à la paix. Considérant avec sang-froid l'état de décadence de sa patrie, il croyait qu'une lutte contre Philippe ne pouvait manquer de lui devenir funeste tôt ou tard. Il ne partageait donc nullement les illusions de Démosthène, qui semblait toujours se croire aux temps de Miltiade ou de Thémistocle. Ainsi Démosthène et Phocion, au lieu d'unir leurs efforts, se paralysaient mutuellement en luttant.

13. DEUXIÈME GUERRE SACRÉE. — Philippe, au moyen de ses émissaires, parvint à allumer dans la Grèce une seconde guerre civile. On accusait les Locriens d'avoir renouvelé le crime des Phocidiens en labourant des terres consacrées à Apollon. Les amphictyons, dévoués à Philippe, lui décernèrent le commandement général des troupes de la Grèce, et le roi de Macédoine commença par profiter de cette brillante position pour s'emparer d'une des principales villes de Phocide. Alors les Thébains, voyant clairement les intentions de Philippe, se détachèrent de son alliance et s'unirent contre lui aux Athéniens et à divers autres peuples.

14. BATAILLE DE CHÉRONÉE (338). — Philippe, après quelques négociations qui furent sans résultat, livra bataille dans la plaine de Chéronée, en Béotie. Alexandre, qui n'avait que dix-sept ans, commandait l'aile gauche de l'armée. Il déploya tout à la fois la bravoure d'un soldat et la sagesse d'un général consommé. Les Macédoniens rempor-

tèrent une victoire complète, qui rendit dès lors Philippe l'arbitre de la Grèce. Démosthène se conduisit, dit-on, avec beaucoup de lâcheté, et fut un des premiers à prendre la fuite. Mais il déploya ensuite tant de zèle pour mettre Athènes en état de défense, et fit de si grands sacrifices pécuniaires pour le service de sa patrie, qu'on lui décerna en récompense une couronne d'or. L'orateur Eschine, son rival, s'éleva avec violence contre cette décision, et cette lutte donna lieu à deux discours que l'on regarde comme les chefs-d'œuvre de l'éloquence ancienne.

15. MORT DE PHILIPPE. — Philippe, maître de la Grèce, voulait user noblement de sa puissance en marchant à la tête des Grecs contre les Perses, leurs éternels ennemis. Ce projet remplit la Grèce d'enthousiasme et modifia beaucoup les dispositions des plus violents ennemis de Philippe ; mais ce prince, au milieu des préparatifs de son expédition, fut assassiné par un Macédonien qui voulait satisfaire une haine personnelle, ou qui peut-être avait été gagné par l'or du roi de Perse (336).

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Philippe porta-t-il d'abord le titre de roi ? Quels furent les premiers acts de son règne ?</p> <p>2. Quelle guerre éclata alors en Grèce ? Quels en furent les résultats ?</p> <p>3. A quelle occasion éclata la guerre sacrée ? Quelle conduite tint Philippe pendant cette</p> | <p>guerre ? Que lui arriva-t-il au siège d'Amphipolis ?</p> <p>4. Comment parvint-il à se rendre maître de la Thessalie ?</p> <p>5. A quelle occasion essayait-il de s'emparer des Thermopyles ? Qui l'empêcha de réussir dans cette tentative ?</p> <p>6. Que se passa-t-il à Athènes</p> |
|---|--|

nes pendant ce temps-là ? Quel est l'orateur qui tenait en éveil les Athéniens ?

7. A quelle occasion Philippe fit-il une expédition dans le Péloponèse ? Que firent les Lacédémoniens ?

8. Quelle ville Philippe attaqua-t-il ensuite ? Que fit Démosthène ? Put-il empêcher la prise d'Olynthe ?

9. Quel effet produisit en Grèce la nouvelle de la prise de cette ville ? Quelle fut alors la conduite de Philippe ?

10. Quelle paix conclut-on peu après ? Quel parti Philippe tira-t-il de la réserve qu'il avait mise à la conclusion de ce traité ?

11. Quelles guerres entreprit ensuite Philippe ? Par quels

exploits Alexandre commença-t-il à se signaler ?

12. Quelle conduite tint Démosthène envers Philippe après l'admission de ce prince au conseil amphictyonique ? Comment se vengea Philippe ? La politique de Phocion fut-elle la même que celle de Démosthène ?

13. Quelle fut la cause de la guerre sacrée ? Quel rôle y joua Philippe ? Ne se forma-t-il pas une ligue contre lui ?

14. Qu'essaya d'abord Philippe ? Où se livra la bataille qui décida du sort de la Grèce ? Comment s'y conduisit Démosthène ?

15. Quels projets conçut Philippe après sa victoire ? Put-il les réaliser ? Quelle fut sa mort ?

CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre (336-323) (1).

I. COUP D'OEIL SUR CETTE PÉRIODE DE L'HISTOIRE.

—En annonçant à Nabuchodonosor la ruine de son empire, Daniel avait en même temps prédit que la monarchie des Perses serait renversée par les Grecs. Il compare le chef de ce nouveau peuple

(1) Voyez dans notre atlas la carte des monarchies comparées de Cyrus, de Darius et d'Alexandre.

à l'aigle et au bélier, pour faire comprendre avec quelle rapidité impétueuse il s'élancera sur sa proie. Alexandre fut ce conquérant prédestiné. Ses exploits furent si extraordinaires, qu'on ne peut vraiment le comprendre sans voir l'esprit de Dieu le saisissant pour en faire le ministre et l'instrument de ses volontés. Voilà, dit Rollin, la véritable et l'unique cause des succès incroyables de ce conquérant, de son courage intrépide, de l'affection de ses troupes, du pressentiment de son bonheur et de son assurance pour l'avenir, qui étonnait ses plus hardis officiers. Si l'on se demande ensuite quel était le but de la Providence en suscitant un pareil génie, on pourra répondre avec Bossuet qu'elle voulait préparer l'unité matérielle du monde, qui devait faciliter la propagation de l'Évangile en faisant de tous les peuples une seule nation et de tous les idiomes une seule langue. Ainsi, en substituant les Perses aux Babyloniens, Cyrus avait réuni sous son sceptre tout l'Orient, et avait habitué à la même loi et au même maître tous les peuples disséminés dans ces vastes contrées. Alexandre, en renversant l'empire des Perses et en poussant ses conquêtes au-delà de l'Indus jusque dans les régions les plus orientales du monde connu, unit les Grecs à toutes ces nations, et prépara de cette manière l'alliance de l'Occident et de l'Orient, que Rome devait consommer.

2. HISTOIRE D'ALEXANDRE JUSQU'À LA MORT DE PHILIPPE (356-336). — Alexandre vint au monde le jour où le fameux temple d'Ephèse fut brûlé, et Philippe reçut la nouvelle de la naissance de son fils immédiatement après la prise de Potidée. Cette

double coïncidence fit juger, d'après les idées superstitieuses du temps, que la naissance de cet enfant annonçait à l'Asie de grands malheurs et à la Macédoine d'éclatants succès. Pour cette fois, les présages ne furent point trompeurs.

Aussitôt après la naissance de son fils, le roi de Macédoine écrivit au célèbre philosophe Aristote cette lettre admirable : *J'ai un fils, et je rends grâces à Dieu, moins encore de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître de votre temps. J'espère que vos soins et vos lumières le rendront digne de moi et de cet empire.* Sous un si habile maître, Alexandre devint un des hommes les plus éclairés d'un siècle pourtant si fécond en génies supérieurs. En même temps on voyait se développer chez lui une grandeur d'âme merveilleuse, un courage qu'aucun danger n'étonnait, enfin une tempérance et une activité qui faisaient prévoir ce qu'il devait être. *Mon fils*, s'écria un jour son père en l'embrassant les larmes aux yeux, *cherche un autre royaume qui soit digne de toi, car la Macédoine ne peut te contenir.*

3. HISTOIRE D'ALEXANDRE DEPUIS SON AVÈNEMENT JUSQU'À SON DÉPART POUR L'ASIE (336-334). — Lorsque Philippe fut assassiné, Alexandre n'avait que vingt ans. Les Grecs, croyant que l'heure de leur délivrance était arrivée, se livrèrent à de grandes démonstrations de joie ; mais Phocion ne se fit pas illusion : *L'armée qui vous a vaincus à Chéronée, dit-il à ses compatriotes, n'est diminuée que d'un homme.* Cependant la position d'Alexandre semblait désespérée, tous les barbares que son père avait soumis s'étant révoltés à la fois.

Il marcha contre eux, les battit, et avec une célérité sans exemple, à laquelle les Grecs étaient loin de s'attendre, il passa les Thermopyles et parut sous les murs de Thèbes, qui s'était soulevée et avait égorgé la garnison macédonienne. Les Thébains ayant répondu par des insultes à toutes les propositions que leur fit Alexandre, ce prince s'empara de leur ville et la détruisit de fond en comble. Il n'épargna que les maisons de ceux qui s'étaient opposés à la rébellion, et celle des descendants de Pindare, par respect pour cet illustre poète (335).

4. ALEXANDRE RECONNU COMME CHEF DE LA GRÈCE DANS LA LUTTE CONTRE LES PERSES.—Le terrible châtiment des Thébains fit rentrer dans l'obéissance tous les autres peuples de la Grèce. Alexandre les réunit en diète générale à Corinthe, et leur proposa le projet qu'il avait formé de porter la guerre en Perse. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme, et le titre de généralissime fut décerné par acclamation au roi de Macédoine. Pendant son séjour à Corinthe, Alexandre voulut voir le fameux philosophe Diogène, qui seul avait refusé de lui offrir ses hommages. Il alla le trouver et lui demanda ce qu'il voulait de lui : *que tu t'écartes un peu de mon soleil*, répondit le cynique. Ces paroles déplurent aux courtisans ; mais Alexandre y trouva tant de grandeur, de désintéressement et d'indépendance, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.*

3. DÉPART D'ALEXANDRE.—Alexandre confia la régence de la Macédoine à un général nommé Antipater ; puis il distribua tous ses domaines aux personnes de sa maison qu'il affectionnait le plus. Un

de ses officiers lui ayant demandé ce qu'il se réservait, il répondit : *L'Espérance*. Le jeune prince partit ensuite avec trente mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. De pareilles forces étaient bien peu de chose auprès des armées innombrables que le roi de Perse pouvait mettre sur pied. Mais Alexandre ne s'était entouré que des hommes d'une valeur éprouvée et d'un dévouement absolu, tandis que les armées du grand roi étaient singulièrement affaiblies par la mollesse et la corruption, ainsi que par le défaut d'unité et de patriotisme ; le vaste empire des Perses n'était qu'un assemblage de nations indifférentes les unes aux autres (334).

6. PASSAGE DU GRANIQUE. — Darius Codoman, qui régnait alors sur la Perse, résolut, par le conseil du Rhodien Memnon, le meilleur de ses généraux, de porter la guerre en Macédoine ; mais Alexandre, par sa rapidité, empêcha la réalisation de ce plan. Il rencontra l'armée des Perses sur les bords du Granique, dans l'Asie Mineure. De part et d'autre on combattit avec un extrême acharnement ; mais enfin la victoire se déclara en faveur d'Alexandre qui s'était signalé dans cette journée par une rare valeur et n'avait dû la vie qu'au dévouement d'un de ses officiers appelé Clitus.

7. CONQUÊTE DE L'ASIE MINEURE. — Alexandre, avant de poursuivre Darius jusque dans le cœur de son empire, voulut soumettre l'Asie Mineure, afin de ne pas laisser d'ennemis derrière lui. Il obtint bientôt ce résultat en joignant la douceur à la force, et sut même, dans une circonstance, employer une ingénieuse ruse. On conservait à Gordium, ancienne capitale de la Phrygie, un char avec un

joug où se trouvait un nœud d'une extrême complication, et un oracle avait, disait-on, promis l'empire de l'Asie à celui qui parviendrait à défaire ce nœud. Alexandre, après quelques essais infructueux, trancha le nœud d'un coup d'épée, et les populations superstitieuses furent dès lors convaincues qu'il deviendrait infailliblement le maître de l'Asie. Alexandre s'avança sans obstacle jusqu'à Tarse, capitale de la Cilicie, où s'étant jeté, tout couvert de sueur, dans les eaux du Cydnus, pour se baigner, il fut atteint d'une maladie violente. On tenta de lui rendre suspecte la fidélité de son médecin, Philippe d'Acarmanie ; mais il ne voulut pas croire à une telle lâcheté, et sa confiance magnanime le sauva.

S. BATAILLE D'ISSUS (333). — Cependant Darius, au lieu d'attendre son ennemi dans les vastes plaines de l'Assyrie, où l'armée persane eut pu se développer librement, vint l'attaquer dans les défilés du mont Taurus. Sa présomption aveugle fut punie par une défaite plus désastreuse encore que celle du Granique. La mère, la femme et les filles de Darius tombèrent entre les mains du vainqueur, qui eut pour elles les égards dus à leur rang et à leur infortune.

9. CONQUÊTE DES PROVINCES MARITIMES. — Alexandre, au lieu de se mettre à la poursuite de Darius, crut devoir s'emparer de toutes les provinces maritimes. Damas et Sidon tombèrent les premières en son pouvoir ; Tyr, qui se croyait inexpugnable, fit une vigoureuse résistance ; mais Alexandre y exécuta des travaux gigantesques qui le rendirent maître de la ville au bout de sept mois.

Alors commença pour cette orgueilleuse cité la terrible décadence annoncée par les prophètes. Alexandre se disposait à ruiner aussi Jérusalem, qui était demeurée fidèle au roi de Perse ; mais le grand prêtre Jaddus désarma sa colère en lui montrant dans les livres saints la description prophétique de ses conquêtes. Le roi victorieux ne tarda pas à se rendre en Egypte, où il fonda Alexandrie, destinée à être pendant longtemps le centre du commerce du monde (332).

10. BATAILLE D'ARBELLES (331). — Après toutes ces conquêtes, Alexandre se dirigea vers la Perse proprement dite, passa l'Euphrate et le Tigre sans éprouver de résistance, et rencontra l'armée de Darius dans les plaines d'Arbelles. Cette armée était composée au moins de 600,000 hommes d'infanterie et de 40,000 de cavalerie ; tandis que celle d'Alexandre ne comptait que 40,000 hommes de pied et environ 8,000 chevaux. Mais, malgré la supériorité de l'ennemi, Alexandre était si sûr de la victoire que, lorsqu'il eut donné ses derniers ordres, il se retira dans sa tente et dormit d'un sommeil tel que le lendemain il fallut l'éveiller. Comme un de ses officiers lui en témoignait de l'étonnement : *Comment ne serions-nous pas tranquilles, s'écria-t-il, lorsque l'ennemi vient lui-même se livrer entre nos mains ?* En effet, cette fois encore, la tactique triompha du nombre. L'armée de Darius, embarrassée par la multitude des combattants, ne put résister aux troupes alertes et vigoureuses d'Alexandre. Cette victoire décida du sort de la monarchie persane, dont les principales villes,

Babylone, Suse, Persépolis, ne tardèrent pas à tomber entre les mains du vainqueur.

11. MORT DE DARIUS (330). — Darius, après la bataille d'Arbelles, avait fui vers les provinces les plus reculées de son empire, où il serait peut-être parvenu à se défendre, lorsqu'un de ses principaux officiers, Bessus, l'assassina, dans l'espoir de se rendre maître de la Bactriane et de quelques autres provinces. — Alexandre s'étant bientôt après emparé de ce traître, l'abandonna aux parents de Darius, qui le firent mourir dans les supplices.

12. EXPÉDITION CONTRE LES SCYTHES (328). — Alexandre, arrivé du côté du nord-est jusqu'à l'extrémité de l'empire des Perses, se trouva sur les confins des Scythes, avec lesquels il eut d'abord des rapports d'amitié. Mais bientôt les barbares prirent de l'ombrage de ce qu'il avait fait élever une forteresse, et la guerre éclata. Alexandre se vit un moment dans une position extrêmement critique, mais son bonheur ne l'abandonna pas.

13. CHANGEMENT DANS LES MŒURS D'ALEXANDRE. — La prospérité fut pour ce conquérant, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, l'écueil de la vertu. Sous prétexte que, pour affermir son empire sur les Perses, il fallait déployer à leurs yeux cette grandeur extérieure qu'ils étaient accoutumés à voir chez leurs rois, Alexandre adopta le costume, les habitudes, les mœurs des vaincus, s'attacha à imiter les manières fastueuses et hautaines des rois de Perse, et se plongea comme eux dans les plaisirs. Ce changement ayant surpris ses officiers et donné lieu à des murmures et à des réflexions amères, l'orgueilleux monarque fit couler le sang des guerriers qui

lui avaient rendu les plus grands services, et il alla même jusqu'à tuer de sa main, dans une orgie, ce Clitus qui lui avait sauvé la vie à la journée du Granique.

14. EXPÉDITION DANS L'INDE. — Cependant, au milieu de tous ces excès, Alexandre n'avait pas perdu cet insatiable désir d'étendre ses Etats. Il ne tarda pas à marcher à la conquête de l'Inde, et cette entreprise lui paraissait d'autant plus merveilleuse, qu'il croyait l'Inde la contrée la plus reculée du côté de l'Orient. Grâce à des renforts qu'il venait de recevoir de Macédoine, et à des levées qu'il avait faites dans la Bactriane et la Sogdiane, il se trouva à la tête de cent vingt mille hommes. Après avoir surmonté de grandes difficultés causées surtout par le peu de connaissance qu'il avait du pays. Alexandre arriva jusqu'à l'Indus. Au delà de ce fleuve, il eut à lutter contre un roi puissant et belliqueux nommé Porus. Il le vainquit, et par la générosité avec laquelle il le traita, il s'en fit un allié fidèle. Il marcha ensuite vers le Gange, décidé à ne s'arrêter qu'aux limites du monde ; mais ses soldats, accablés, épuisés, refusèrent d'aller plus loin. Alexandre fit de vains efforts pour vaincre leur résistance ; il fut forcé de s'arrêter sur les bords de l'Hydaspe, l'un des affluents de l'Indus. Après avoir bâti une ville, qu'il nomma Alexandrie, et avoir élevé douze autels pour indiquer jusqu'où ses armes avaient pénétré, il s'embarqua sur l'Indus et le descendit jusqu'à son embouchure. Là, il confia sa flotte à son amiral Néarque, à qui il ordonna d'aller par mer jusqu'à l'embouchure du Tigre, et lui-même se rendit par terre à Babylone.

15. MORT D'ALEXANDRE (323).—Dès son arrivée à Babylone, Alexandre s'occupa de régler le gouvernement de ses vastes Etats, et ne montra pas moins de génie comme administrateur que comme conquérant. En même temps, il formait les plus vastes projets ; il songeait à équiper une flotte qui aurait fait le tour de l'Afrique, serait entrée dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, aurait soumis Carthage et tout le nord de l'Afrique ; lui-même aurait ensuite marché à la conquête de l'Espagne et de l'Italie et serait revenu en Macédoine par l'Épire. Mais une mort prématurée vint l'enlever au milieu de ces vastes projets. Il n'avait que trente-deux ans, et vainqueurs ou vaincus, tous le pleurèrent. La mère de Darius, qui avait supporté tant de malheurs, entre autres la mort de son fils lui-même, n'eut pas la force de survivre à Alexandre.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'avait prédit Daniel relativement à l'empire d'Alexandre ? Quel était le but de la Providence dans l'établissement de cet empire ?

2. Quelles particularités présentait la naissance d'Alexandre ? Quel fut son précepteur ? Par quoi se distingua-t-il dès ses plus tendres années ?

3. Quelle lutte eut-il à soutenir à son avènement ? Racontez la ruine de Thèbes.

4. Quelle assemblée convoqua-t-il à Corinthe ? Quel en fut

le résultat ? Que se passa-t-il entre lui et Diogène ?

5. A qui confia-t-il la régence de la Macédoine ? Quelle différence existait-il entre ses forces et celles du roi de Perse ?

6. Quelle fut la première bataille qu'il livra ? Racontez-en les principales circonstances.

7. Quels moyens employa-t-il pour s'assurer le succès ? Que fit-il à Gordium ? Quel lui arriva-t-il près de Tarse en Cilicie ?

8. Racontez la bataille d'Issus.

—Quels en furent les résultats ?

9. Où alla-t-il ensuite ? Quelle ville assiégea-t-il ? Comment fut-il accueilli à Jérusalem ? Quelle ville fonda-t-il en Egypte ?

10. Quel fut ensuite son itinéraire ? Racontez la bataille d'Arbelles.

11. Que devint Darius après sa défaite ? Par qui fut-il assassiné ?

12. Racontez l'expédition d'Alexandre contre les Scythes.

13. Quel changement vit-on s'opérer à cette époque dans ses mœurs ? Ne se déshonora-t-il pas par plusieurs actes de cruauté ?

14. Dans quel but fit-il son expédition dans les Indes ? Jusqu'où alla-t-il ? Quelle route prit-il pour retourner à Babylone ? Quelle route fit-il suivre à sa flotte ?

15. Quels projets avait-il conçus ? Quelle fut sa mort ? Excita-t-elle des regrets ?

CHAPITRE IV.

Histoire de l'empire d'Alexandre et spécialement de la Grèce jusqu'à la bataille d'Ipsus (328-301) (1).

I. CAUSES DES TROUBLES QUI SUIVIRENT LA MORT D'ALEXANDRE. — L'empire d'Alexandre était trop vaste, il renfermait des nations étrangères les unes aux autres, trop désireuses de recouvrer leur indépendance, pour ne pas se dissoudre aussitôt qu'une main puissante cesserait de le contenir. Sur son lit de mort, Alexandre, prévoyant les querelles des généraux pour sa succession, avait annoncé qu'on lui ferait de sanglantes funérailles ; et comme on

(1) Voyez dans notre atlas le carton pour le démembrement de l'empire d'Alexandre.

lui demandait à qui il laissait l'empire : " *Au plus digne !* " avait-il répondu. Il n'avait pas de successeur : Arrhidée, son frère, était idiot ; Hercule, qu'il avait eu de Barcine, veuve de Memnon le Rhodien, n'était pas regardé comme un enfant légitime, et Roxane ne donna le jour à Alexandre Aigus que deux mois après la mort de son époux. Il était donc aisé de prévoir que le pouvoir d'Alexandre passerait, non à sa famille, mais à ses généraux. D'un autre côté, le grand nombre de ces rivaux de gloire faisait naître une difficulté plus grave encore, qu'Alexandre n'avait pas osé résoudre. Les plus illustres d'entre ceux qui prirent part aux luttes qui vont suivre, sont : Perdicas, Eumène et Antigone, qui parurent successivement pour défendre les droits de la famille d'Alexandre ou maintenir l'intégrité de son empire. Parmi ceux qui cherchèrent avant tout leur propre fortune, on distingue Antipater et son fils Cassandre, qui s'illustrèrent dans la Grèce et la Macédoine ; ensuite, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée.

2. GUERRE LAMIAQUE. MORT DE DÉMOSTHÈNE (323-322). — A Athènes, aussitôt que l'on apprit la mort de l'illustre conquérant, un soulèvement éclata, malgré les conseils de Phocion, qui était toujours partisan de la paix. Démosthène, qui avait été exilé par Antipater, fut aussitôt rappelé et reçu en triomphe. Dans la première rencontre Antipater, dénué des secours qu'il attendait d'Asie, subit un échec, et fut contraint de se renfermer dans Lamia, où les Athéniens l'assiégèrent et le forcèrent de capituler ; de là le nom de *guerre lamiaque*. Mais Antipater ne tarda pas à recevoir des

renforts. Alors il prit sa revanche, battit les Grecs et marcha sur Athènes, qui fut contrainte d'ouvrir ses portes, et qui eut la lâcheté de condamner à mort Démosthène. Ce grand orateur prit la fuite ; mais, atteint par ses ennemis dans l'île de Calaurie, il s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre leurs mains. Antipater institua à Athènes un gouvernement aristocratique, auquel ne prenaient part que les citoyens qui possédaient une fortune considérable. Phocion fut comme le chef de ce gouvernement (322).

3. MORT DE PHOCION. DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE ET DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE. — Ce gouvernement n'eut pas une longue durée. En 320, Polysperchon, général d'Alexandre, succéda comme régent à Antipater, et fut attaqué par Cassandre ; alors, pour se faire des partisans en Grèce, il fit publier que chaque ville pourrait se gouverner entièrement à son gré. Aussitôt les Athéniens établirent le gouvernement démocratique, et Phocion s'étant déclaré contre cette mesure, fut condamné à boire la ciguë. Ses ennemis avaient même décrété que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique et nul Athénien ne pourrait donner du feu pour le brûler. On le transporta donc sur la terre d'Elusis et on lui éleva un bûcher sur le territoire de Mégare. Une femme du pays recueillit ses ossements et les enterra respectueusement sous son foyer en disant : *O mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison.*

Les Athéniens ne tardèrent pas en effet à recon-

naître leur injustice. Ils firent venir le reste de Phocion dans leur ville et élevèrent une statue de bronze à ce grand citoyen.

Quant au gouvernement démocratique qu'ils avaient établi, il fut renversé peu de temps après par Cassandre qui entra dans le Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux, et rétablit l'oligarchie, en décrétant qu'il n'y aurait que les citoyens qui possédaient dix mines de revenus (558 fr.) qui prendraient part au gouvernement. Il confia l'administration de la ville à Démétrius de Phalère, qui jouissait d'une grande réputation comme orateur et comme homme d'Etat. Les Athéniens vécurent heureux et tranquilles pendant dix ans, sous son gouvernement sage et modéré. Dans leur enthousiasme ils lui élevèrent trois cents statues, mais ensuite ils se lassèrent de sa prudence et de sa sagesse, et l'exilèrent, comme tous leurs grands hommes, pour se donner à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone (308).

4. DESTRUCTION DE LA FAMILLE D'ALEXANDRE.— Pendant ce temps, de grandes rivalités s'étaient élevées entre les généraux d'Alexandre. Perdicas s'étant emparé de la régence et ayant ensuite épousé Cléopâtre, la sœur d'Alexandre, pour se frayer un chemin au trône, les autres généraux comprirent son dessein et le firent périr au milieu d'une sédition (331). Chacun songea à ses propres intérêts, il n'y eut qu'Eumène qui s'efforça de conserver le pouvoir aux héritiers légitimes d'Alexandre. Mais après avoir remporté d'éclatants succès, cet illustre général fut trahi par ses propres soldats et livré à Antigone qui le fit mourir (315).

D'un autre côté, la famille d'Alexandre ne tarda pas à disparaître. Roxane fit mourir Statira, seconde femme d'Alexandre ; Olympias immola Arrhidée, dont elle n'était que la marâtre, et Eurydice qui avait épousé ce prince. Bientôt après, elle fut tuée à son tour. Roxane et son fils Aigus furent enfermés dans une forteresse et ensuite mis à mort par Cassandre, qui, ayant épousé Thessalonice, l'une des sœurs d'Alexandre, voulait anéantir tous les autres membres de la famille royale. Le jeune Hercule lui portait surtout ombrage ; il décida Polysperchon à l'assassiner. Enfin Cléopâtre fut tuée par Antigone, qui craignait qu'elle n'épousât un de ses rivaux.

3. BATAILLE D'IPSUS (301). — Antigone se vit alors maître de toute l'Asie, Séleucus, obligé de quitter la Babylonie, s'était réfugié en Egypte près de Ptolémée. Celui-ci ayant remporté une victoire à Gaza sur Démétrius Poliorcète, ce succès amena la paix (311). Cette paix conservait à chacun ce qu'il possédait, c'est-à-dire l'Egypte à Ptolémée, la Syrie à Séleucus, à Antigone le reste de l'Asie et la Grèce. C'est à la suite de cette paix que Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes et prit ainsi que son père le titre de roi. A cette nouvelle les Egyptiens proclamèrent roi Ptolémée. Lysimaque et Séleucus s'élevèrent à la même dignité pour ne pas paraître inférieurs à leurs collègues. Irrités des grossières plaisanteries de Démétrius, ils formèrent une ligne puissante contre lui et Antigone, qui perdit à Ipsus la couronne et la vie (301). Cette grande bataille eut pour résultat le partage provisoire de l'empire en quatre principaux royaumes,

savoir : celui de Macédoine, ayant pour chef Cassandre ; celui de Thrace, appartenant à Lysimaque ; celui de Syrie, où Séleucus fonda la dynastie des Séleucides ; et celui d'Égypte, où Ptolémée fonda celle des Lagides.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Quelles furent les principales causes du démembrement de l'empire d'Alexandre ? Pourquoi Alexandre ne partagea-t-il pas lui-même son empire ? Avait-il des successeurs dans la famille royale ?</p> <p>2. Que se passa-t-il à Athènes après la mort d'Alexandre ? Racontez la guerre Lamiaque. Comment mourut Démosthène ?</p> <p>3. Quelle révolution se fit à Athènes ? Quelle fut la fin de Phocion ? Par qui fut-il remplacé ?</p> | <p>Quel fut le caractère du gouvernement de Démétrius de Phalère ? Par qui fut-il remplacé ?</p> <p>4. A qui la régence fut-elle d'abord confiée ? Quel fut le défenseur de la famille d'Alexandre ? Comment périt cette famille ?</p> <p>5. Quelle victoire amena la paix de 314 ? Quelles étaient les conditions de cette paix ? Quelle ligue se forma contre Antigone ? Quelles furent les conséquences de la bataille d'Ipsus ?</p> |
|--|---|

CHAPITRE V.

De la Grèce et de la Macédoine depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à leur réduction en province romaine (301-146).

I. DEPUIS LA BATAILLE D'IPBUS JUSQU'À LA DESTRUCTION DU ROYAUME DE THRACE (301-282). — Après la bataille d'Ipsus, Démétrius tourna ses regards du côté des Athéniens qu'il croyait disposés à le

secourir. Il fut singulièrement surpris, lorsque les ambassadeurs d'Athènes vinrent le prier de s'éloigner ; malgré cet échec, il avait encore des possessions importantes dans l'Asie Mineure et en Grèce. Bientôt il joignit à ces possessions le royaume de Macédoine, qu'il enleva aux enfants de Cassandre, mort en 298, et il se trouva plus puissant qu'aucun des généraux d'Alexandre qui avaient vaincu son père à Ipsus. Mais il eut un rival redoutable dans la personne de Pyrrhus, roi d'Épire. Comme si ce n'eut pas été assez pour lui d'un pareil adversaire, qui, plusieurs fois, avait été au moment de lui enlever la Macédoine, il osa reprendre les vastes projets de son père et équipa une flotte immense pour faire la conquête de l'Asie (288). Mais Séleucus, Lysimaque et Ptolémée se liguèrent contre lui, et s'unirent à Pyrrhus, qui envahit la Macédoine. Démétrius, attaqué par tant d'ennemis et abandonné par la plus grande partie de son armée, fut condamné à sortir de son royaume, qu'il avait gouverné sept ans (287). Il parvint un peu plus tard à rassembler quelques troupes et porta la guerre en Syrie, mais il fut complètement défait près du mont Amanus, et tomba entre les mains de Séleucus, qui l'enferma dans une étroite prison où il mourut au bout de trois ans.

Dès que Lysimaque se vit débarrassé de Démétrius, il marcha contre Pyrrhus et le força de lui céder ce qu'il avait conquis dans la Macédoine. Il se trouva alors maître de la Thrace, de la Macédoine et de l'Asie Mineure ; mais, après avoir possédé pendant quatre ans ce magnifique royaume, ayant eu une guerre avec Séleucus, il fut vaincu et

tué à Cyropédion en Phrygie (282). Le royaume de Thrace disparut avec lui.

2. DEPUIS LA DESTRUCTION DU ROYAUME DE THRACE JUSQU'À L'APPARITION D'ARATUS (282-251). — Après la victoire de Cyropédion, Séleucus se trouva maître de la plus grande partie de l'empire d'Alexandre. Il était même de tous les compagnons de gloire du héros macédonien le seul qui vécut encore ; car Ptolémée Soter, roi d'Égypte, était mort l'année précédente (281). Il prit en conséquence le titre de *vainqueur des vainqueurs* ; mais en 281, il fut assassiné par Ptolémée Céraunus, fils déshérité de Ptolémée Soter. Le vaste empire de Séleucus perdit alors la Macédoine, et la Thrace où Ptolémée Céraunus, se fit proclamer roi. Mais cet assassin ne jouit pas longtemps du fruit de son crime. Une partie de la nation gauloise avait émigré depuis environ trois siècles sous la conduite de Sigovèse, et n'avait cessé de s'avancer vers l'Orient, en suivant la vallée du Danube. Ces terribles étrangers, divisés en plusieurs corps, arrivèrent sur les frontières de la Grèce, de la Macédoine et de la Thrace. Céraunus périt en combattant contre l'un de ces corps (279). La Macédoine eut alors quelques rois éphémères ; puis elle fut horriblement ravagée par un corps de Gaulois, qui, après avoir parcouru la Grèce, se replia sur cette province, et passa de là en Phocide, où il éprouva un terrible échec près de Delphes. Alors le trône de Macédoine fut occupé par un fils de Démétrius Poliorcète, nommé Antigone Gonatus ou de Goni, parce qu'il était né dans la ville de ce nom, située en Thessalie (277). Ce prince inaugura glorieusement son règne par une

victoire sur les Gaulois, qui, malgré leur échec de Delphes, étaient parvenus à former une armée redoutable et s'étaient jetés de nouveau sur la Macédoine.

Mais Pyrrhus, qui avait fait tant d'efforts pour s'emparer du trône de Macédoine, ne laissa pas le nouveau roi jouir en paix de sa puissance. Il résolut de le supplanter, et il y réussit. Puis, poussé par son inquiète ambition, il pénétra dans le Péloponèse, et, s'étant emparé d'Argos, il périt en y entrant, atteint à la tête par une tuile qu'une vieille femme, dont il allait tuer le fils, lui lança du haut de sa maison (272). Alors Antigone rentra en possession de la Macédoine, et travailla à faire passer sous la domination des Macédoniens la Grèce, qui, à la faveur des agitations que nous venons de rapporter, avait, presque tout entière, secoué le joug. Il s'était même formé, dès l'an 284, entre toutes les villes de l'Étolie, une ligue, dans le but de résister au roi de Macédoine et de défendre l'indépendance commune. Mais cette ligue, égoïste et intéressée, ne rougit pas de prêter son appui au roi de Macédoine pour asservir le reste de la Grèce. Avec cet appui, Antigone parvint à soumettre la Grèce continentale, à l'exception de Thèbes, et le Péloponèse n'eût probablement pas tardé à subir le même sort sans l'apparition d'Aratus.

3. DEPUIS L'APPARITION D'ARATUS JUSQU'À LA RIVALITÉ DES ACHÉENS ET DES SPARTIATES (251-225). — L'Achaïe formait depuis des siècles un Etat fédératif composé de douze cités. Cette confédération fut renouvelée en 281, lorsque la Grèce commença à profiter des troubles de la Macédoine pour re-

couvrir son indépendance. Bientôt cette confédération devint le noyau d'une ligue beaucoup plus considérable, qui porta toujours le nom de ligue achéenne. La première ville qui se réunit ainsi à la confédération des Achéens fut Sicyone (251), qu'un de ses principaux citoyens, nommé Aratus, venait de délivrer du joug d'un tyran qui l'opprimait. Aratus, alors fort jeune encore, était un homme généreux, magnanime, plein d'ardeur pour la liberté et possédant toutes les qualités d'un homme d'Etat, mais qui, pour être un capitaine accompli, aurait eu besoin de plus de résolution sur le champ de bataille. La plupart des villes du Péloponèse ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Sicyone. Dès lors une lutte animée se trouva engagée entre les Achéens et les Etoliens. Les premiers, soutenus par la plus grande partie du Péloponèse, défendaient leur patrie ; les seconds, unis aux Macédoniens, tenaient sous leur dépendance tout le reste de la Grèce, même les Thébains, qui, après une longue résistance, avaient été battus à Chéronée et s'étaient vus forcés de se soumettre, au moment même où Aratus, nommé chef de la ligue achéenne, se préparait à leur porter secours (250). Aratus se dédommagea par de brillants succès, qui attirèrent un grand nombre de cités à la ligue achéenne.

Alors Antigone Gonatas s'unit avec tous les tyrans qui n'avaient pas encore été chassés du Péloponèse, et se prépara à faire les plus grands efforts pour écraser les Achéens ; mais la mort vint l'arrêter au milieu de ses préparatifs (243). Son fils Démétrius II, ayant épousé une princesse d'Epire,

fit alliance avec les Epirotes contre les Etoliens. Par suite, les relations des Etats helléniques furent changées. Les Etoliens s'unirent aux Achéens pour repousser la domination macédonienne. Dès lors la ligne achéenne fit des progrès importants ; elle eut bientôt la plus grande partie de la Grèce centrale et tout le Péloponèse, excepté Sparte (229).

Cette ville était alors en voie de réforme ; le roi Agis avait entrepris en 244 de rétablir les lois de Lycurgue dans toute leur pureté. Mais Agis fut renversé par une révolution et mis à mort. Toutefois la réforme ne fut pas abandonnée, Cléomène, qui épousa la veuve d'Agis, reprit les projets de ce prince, et jugeant que la guerre serait utile à ses desseins parce qu'elle lui assurerait l'appui de la force armée, il déclara la guerre aux Achéens.

4. DEPUIS LA RUPTURE ENTRE SPARTE ET LES ACHÉENS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE L'INTERVENTION DES ROMAINS DANS LES AFFAIRES DE LA GRÈCE (225-216). — L'insuffisance des qualités militaires d'Aratus se révéla surtout lorsque la ligue achéenne fut parvenue à son plus haut degré de puissance. Cléomène, au contraire, déploya en toute occasion les talents d'un grand capitaine ; aussi remporta-t-il de brillantes victoires sur les Achéens. Après s'être signalé dans un premier combat, il fit des propositions de paix favorables, n'imposant guère d'autre condition que celle d'être nommé chef de la ligue. Aratus eut le tort de rejeter cette proposition, et de préférer l'ennemi naturel de l'indépendance grecque, le roi de Macédoine, Antigone Doson, frère de Démétrius II. Cléomène, justement irrité, se vengea par d'éclatants succès qui firent

pâler singulièrement la gloire d'Aratus. Mais Antigone, étant arrivé sur ces entrefaites dans le Péloponèse, enleva plusieurs villes à Cléomène, le battit complètement à Sellasie (222), et s'empara même de Sparte, qu'il traita du reste avec les plus grands égards. Cléomène se retira en Egypte, où il fut cruellement mis à mort un peu plus tard par Ptolémée Philopator, qui saisit le prétexte d'une vague accusation pour se débarrasser d'un homme dont les talents et les vertus lui portaient ombrage.

Antigone de son côté survécut peu à sa victoire ; il mourut en 221, laissant le trône à Philippe III, fils de Démétrius. Peu de temps après son avènement, ce prince fut appelé par Aratus au secours de la ligue achéenne, que les Etoliens étaient venus attaquer dans le Péloponèse. Après une lutte de trois ans, connue sous le nom de *guerre des deux ligues* (220-217), il se hâta de faire la paix sans achever d'accabler ses ennemis, afin de porter son attention sur l'Italie, où Annibal venait de remporter d'éclatantes victoires sur les Romains. Il fit alliance avec le célèbre général carthaginois, se flattant de devenir un jour le maître de Rome.

5. PREMIÈRE GUERRE DE PHILIPPE III CONTRE LES ROMAINS (216-205). — Les Romains étaient épuisés par les défaites successives qu'ils avaient éprouvées ; mais Philippe ne sut point tirer parti de sa position. Par son imprudente sécurité, il se laissa surprendre dans une rivière d'Épire et se vit contraint de brûler sa flotte pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Romains. Ainsi se trouva déjoué le projet qu'il avait formé d'aller se joindre à Annibal. En même temps, au lieu de s'atta-

cher les peuples dont il aurait dû se faire un rempart contre l'habile politique de Rome, il sembla prendre à tâche de les exaspérer par son arrogance et sa dureté; il fit même empoisonner Aratus, dont le crédit l'importunait.

Toutefois les Achéens ne renoncèrent pas encore à l'alliance des Macédoniens. Leur appui était d'autant plus précieux pour Philippe, qu'Aratus avait été remplacé par Philopémen, l'un des plus grands hommes de guerre et des plus grands citoyens qu'ait jamais eu la Grèce. Il réveilla l'esprit militaire parmi ses compatriotes, et leur enseigna une nouvelle tactique, qui eut pour premier résultat la victoire de Mantinée, remportée sur Machanidas, tyran de Sparte (206). Les Achéens, pleins d'admiration pour sa valeur, lui élevèrent une statue de bronze à Delphes. Philippe, sans réfléchir au parti qu'il pouvait tirer d'un pareil allié, conclut inconsidérément la paix avec les Romains; ce traité fut rédigé de manière à perpétuer la division entre les Grecs, et à fournir aux Romains des prétextes pour intervenir dans toutes les affaires de la Grèce (205).

6. SECONDE GUERRE DE PHILIPPE CONTRE LES ROMAINS (201-197). — Philippe, qui avait mis tant de légèreté à conclure la paix, n'en mit pas moins à la rompre, en attaquant les Rhodiens et le roi de Pergame, alliés des Romains (201). Le consul Flamininus fut aussitôt envoyé contre lui. Politique consommé autant que général habile, ce consul sut gagner l'affection des Grecs, que Philippe au contraire ne cessait d'irriter contre lui. Les Achéens eux-mêmes renoncèrent à l'amitié du

roi de Macédoine pour s'unir aux Romains. La guerre se termina en 197 par la victoire de Cynocéphale en Thessalie. Philippe fut contraint de signer un traité par lequel il s'engageait à détruire sa flotte, à renoncer à tout ce qu'il possédait en Grèce, à payer aux Romains des sommes considérables, et à ne jamais avoir plus de cinq cents soldats sous les armes. En consentant à un pareil traité, Philippe effaçait la Macédoine du rang des nations.

7. PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ DE LA GRÈCE. (196). — Peu de temps après ces événements, la Grèce presque entière se trouvant réunie aux jeux isthmiques, Flamininus fit proclamer par un héraut, au nom du sénat romain, que les peuples de la Grèce étaient désormais libres de toute garnison et de tout impôt, et pouvaient se gouverner par eux-mêmes et vivre selon leurs lois. D'abord, les spectateurs n'entendirent pas distinctement cette proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble; les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit; et tous demandaient que le héraut répât sa publication. Il se fit donc un silence universel, et le héraut, ayant renforcé sa voix, renouvela sa proclamation, qui fut entendue de l'assemblée entière. Les Grecs, dans les transports de leur joie, poussèrent des cris si perçants, qu'ils retentirent jusqu'à la mer. Tous les spectateurs, oubliant les jeux, se levèrent en masse et allèrent saluer Flamininus, auquel ils décernèrent le nom de sauveur de la Grèce.

S. SUITE DE L'HISTOIRE DE PHILOPÉMEN. — Philopémen ne partagea pas les illusions de ses compatriotes. Il remarqua bientôt que les Romains

ne cherchaient qu'à entretenir des divisions au sein de la Grèce, afin de l'affaiblir et de la soumettre ensuite sans difficulté. Il s'efforça de reculer le moment fatal en obligeant les cités grecques à s'unir aux Achéens. Il remporta une brillante victoire sur Nabis, tyran de Sparte, et s'empara de cette ville, qu'il traita avec une excessive sévérité (188). Quelques années après, ayant eu à réprimer une révolte des Messéniens, il fut fait prisonnier, et Dinocrate, chef des rebelles, lui fit boire la ciguë (183). Il a été surnommé le dernier des Grecs.

9. ASSERVISSEMENT DE LA MACÉDOINE. — Les Romains laissèrent quelque temps Philippe en paix, parce qu'ils étaient occupés d'une guerre contre Antiochus, roi de Syrie. Mais dès que cette guerre fut terminée, ils accusèrent Philippe d'avoir enfreint le traité. Philippe envoya à Rome son fils aîné Démétrius, à qui le sénat témoigna une grande bienveillance, déclarant qu'il ne laissait la couronne à son père qu'en considération de son propre mérite. Persée, second fils de Philippe, dévoré de jalousie, obtint par ses calomnies la mort de Démétrius ; mais bientôt Philippe, accablé de remords et de chagrin, suivit son fils au tombeau (178).

Persée, devenu roi de Macédoine, se prépara aussitôt à attaquer les Romains, contre lesquels il nourrissait une haine profonde. Il s'allia secrètement aux Rhodiens et aux Carthaginois, et commença la guerre en 171, avec des forces considérables. Il remporta d'abord quelques avantages ; mais il ne sut pas en profiter. Par ses tergiversations, il mécontenta ses alliés et encouragea ses ennemis. Paul Emile, envoyé contre lui avec cent mille hommes,

le battit près de Pydna (168), et l'ayant chargé de chaînes, le fit servir d'ornement à son triomphe; Persée mourut deux ans après dans un cachot.

Toutefois les Romains laissèrent encore à la Macédoine une ombre de liberté. Ils en firent une sorte de république, à laquelle ils n'imposèrent qu'un tribut assez modéré. Mais un imposteur nommé Andriscus, qui se disait fils de Persée, ayant essayé de soulever le pays, Métellus, envoyé pour comprimer ce mouvement, réduisit cet ancien royaume en province romaine (148).

10. RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE. — Dès que la soumission de la Macédoine fut consommée, les Romains, qui jusque-là avaient traité la Grèce avec certains ménagements, levèrent le masque. Les hommes les plus distingués furent mis en jugement sous prétexte qu'ils avaient été, soit ouvertement, *soit dans le cœur*, partisans de Persée. Des villes entières furent détruites et leurs habitants réduits à l'esclavage; les emplois furent donnés à des agents de Rome, enfin tout fut mis en usage pour détacher de la ligue achéenne les principaux peuples. Cependant deux citoyens courageux, Dicéus et Critolaüs, essayèrent d'organiser la résistance. Critolaüs périt dans une bataille qu'il livra contre Métellus, et Dicéus ayant pris le commandement à sa place, essaya d'arrêter aux Thermopyles Mummius, qui venait de Rome pour remplacer Métellus. Mais il fut vaincu, et, dans son désespoir, il s'empoisonna. Mummius anéantit à Leucopétra, près de Corinthe, la dernière armée de la ligue achéenne, prit Corinthe elle-même, la

détruisit, et, sur ses ruines fumantes, proclama la réduction de la Grèce en province romaine (146).

QUESTIONNAIRE.

1. Comment l'empire d'Alexandre fut-il partagé après la bataille d'Ipsus ? Quels furent les exploits de Démétrius Poliorcète ? Comment mourut-il ? Quel fut le sort de Lysimaque et de son royaume de Thrace ?

2. A qui appartinrent ensuite la Macédoine et la Thrace ? Racontez l'invasion des Gaulois. Par qui Antigone Gonatas fut-il attaqué ? Comment mourut Pyrrhus ? Quelle ligue se forma alors dans la Grèce ?

3. Quel fut l'auteur de la ligue achéenne ? Quels succès obtint Aratus ? Quelle était alors la situation de la Grèce et de la Macédoine ? Que se passait-il à Sparte ?

4. Aratus soutint-il avec succès la lutte contre Cléomène ? Quelles furent les destinées de ce dernier prince ? Qu'appelle-t-on la guerre des deux ligues ? Comment s'acheva cette guerre ?

5. Dans quelles circonstances Philippe fit-il la guerre aux Romains ? Comment se conduisit-il envers les Grecs ? Quel fut

le successeur d'Aratus ? Philippe sut-il tirer parti de Philopémen ?

6. Comment fut rompue la paix conclue entre Philippe et les Romains ? Quels furent les succès du consul Flaminius ? A quelles conditions accorda-t-il la paix au roi de Macédoine ?

7. Pourquoi les Romains proclamèrent-ils la liberté de la Grèce ? Quel fut l'effet de cette proclamation ?

8. Quelle fut la conduite de Philopémen en ces circonstances ? Comment mourut-il ?

9. Quel fut le successeur de Philippe ? Racontez la guerre de Persée avec les Romains. Comment les Romains réduisirent-ils la Macédoine en province romaine ?

10. Comment se conduisirent-ils envers la Grèce ? Quels sont ceux qui entreprirent de leur résister ? Où les Romains portèrent-ils le dernier coup à la ligue achéenne ? En quelle année proclamèrent-ils la Grèce province romaine ?

CHAPITRE VI

Histoire de l'Égypte depuis la bataille d'Ipsus Jusqu'à sa réduction en province romaine.

1. COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DES LAGIDES. — La dynastie qui régna sur l'Égypte après le démembrement de l'empire d'Alexandre fut nommée dynastie des Lagides, parce que Ptolémée, son fondateur, était fils de Lagus. L'Égypte, sous cette famille, s'éleva d'abord au plus haut degré de prospérité et de civilisation ; mais elle ne tarda pas à tomber en décadence. Après les trois premiers Lagides, Ptolémée Soter, Ptolémée Philadelphie et Ptolémée Evergète, on ne vit plus sur le trône, comme dans les différentes classes de la nation, que lâcheté et infamie.

2. PTOLÉMÉE I^{er} SOTER. — Ptolémée était, parmi les lieutenants d'Alexandre, un des plus estimés et des plus aimés. A la mort de son maître il se trouvait gouverneur de l'Égypte, et il songea dès lors à se faire souverain de cette riche province, dont la possession lui fut définitivement assurée par la bataille d'Ipsus. A l'Égypte il joignit la Cyrénaïque, la Cœlésyrie et la Phénicie. Non moins remarquable comme administrateur que comme général, il s'attacha à reconstituer la nationalité égyptienne, en faisant revivre la langue, les usages et la religion du pays. Il travailla aussi avec ardeur à assurer la richesse et la prospérité de l'Égypte, et il fit d'Alexandrie le centre et l'entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident. Il se montra

le zélé protecteur des lettres et fonda la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, où il rassembla un nombre prodigieux de livres. Enfin il fit construire plusieurs édifices parmi lesquels on doit citer le célèbre phare, qui est regardé comme l'une des sept merveilles du monde.

3. PTOLÉMÉE II PHILADELPHÉ (285-247). — Ptolémée 1^{er}, deux ans avant de mourir, abdiqua en faveur de son fils. Celui-ci ne tarda pas à se débarrasser de ses frères, dans la crainte qu'ils n'entreprissent de le détrôner ; de là lui vint le surnom ironique de *Philadelphé* (qui aime ses frères). Du reste, le règne de Ptolémée II fut pacifique et prospère. L'Égypte devint la première puissance maritime du monde ; sa population et ses richesses prirent d'immenses accroissements. Ptolémée II, à l'exemple de son père, protégea les arts et les lettres ; on croit que ce fut lui qui fit faire, des livres saints des Juifs, la célèbre traduction grecque connue sous le nom de *Version des Septante*. Ptolémée Philadelphé envoya une ambassade aux Romains avec des présents ; ce furent là les premières relations de Rome avec l'Égypte.

4. PTOLÉMÉE III EVERGÈTE (347-222). — Ce prince, le dernier grand roi de la famille des Lagides, était fils du précédent. Il fit contre Séleucus II, roi de Syrie, une brillante expédition dont il rapporta plusieurs milliers de statues, que Cambyse avait autrefois enlevées et qui étaient en grande vénération chez les Égyptiens. De là son surnom d'*Evergète* (qui fait le bien). Ptolémée se lia d'amitié avec Aratus, et fut déclaré plus tard chef et protecteur de la ligue achéenne. Il ne laissa pourtant

pas de donner une généreuse hospitalité au roi de Sparte Cléomène, qu'il combla d'honneurs dès qu'il eut reconnu son mérite.

5. DÉCADENCE DES LAGIDES (222-30). — Après Ptolémée Evergète la dynastie des Lagides ne présente plus que des rois sans aucune valeur, qu'il suffira de signaler rapidement. C'est d'abord *Ptolémée IV Philopator* (qui aime son père), ainsi surnommé ironiquement pour avoir tenté de faire mourir son père. Plus tard il fit périr sa mère et son frère, dont il redoutait la popularité ; et il ne fut pas moins odieux par l'infamie de ses mœurs que par sa cruauté et son oubli de tous les sentiments de la nature. Son fils *Ptolémée V*, surnommé *Epiphane* (205), eut une minorité orageuse ; Antiochus le grand, roi de Syrie, et Philippe III, roi de Macédoine, se mirent en devoir de lui enlever ses Etats ; mais ses ministres eurent recours aux Romains et déférèrent au sénat la tutelle du jeune roi, qui, grâce à cette puissante protection, n'eut plus rien à craindre de ses ennemis. Il profita de ce calme pour se livrer à des désordres dont il fut victime à l'âge de vingt-neuf ans. Son fils *Ptolémée VI Philométor* (181) courut aussi de grands dangers pendant sa minorité. Antiochus Epiphane fut sur le point de s'emparer de ses Etats. Mais le sénat envoya Popilius Lénas au secours du prince lagide.

Ptolémée Philométor fut le meilleur prince de toute cette période de décadence. Son frère *Ptolémée VII Physcon* (146) fut au contraire un odieux et infâme tyran. Au lieu du surnom d'Evergète qu'il avait voulu s'attribuer, on lui donna ceux de *Kakergète* (qui fait le mal), et de *Physcon* (ventru).

Il fit mourir le jeune *Ptolémée Eupator*, fils de son frère. On a peine à comprendre qu'un pareil homme ait protégé les lettres. Ce goût lui avait été inspiré par son précepteur, le fameux critique *Aristarque*.

Après la mort de *Physcon* (117), de grands troubles éclatèrent entre ses fils. *Ptolémée VIII Lathyre*, appelé aussi *Soter II*, régna d'abord et fut ensuite détrôné par sa mère, qui fit monter sur le trône son autre fils *Ptolémée IX Alexandre*. Celui-ci fit mourir celle à qui il devait la couronne et la vie, puis il fut détrôné et périt en essayant de s'emparer de nouveau du trône. *Ptolémée Lathyre* fut rétabli et mourut en 81, laissant une fille, *Bérénice*, et deux fils naturels. *Bérénice* fut mariée à *Ptolémée X Alexandre*, fils de cet *Alexandre* qui avait été quelque temps substitué à *Ptolémée Lathyre*. Mais, aussi dénaturé que son père, il fit mourir *Bérénice*, et fut massacré lui-même quelques jours après. On couronna alors un des fils naturels de *Lathyre*, *Ptolémée XI*, surnommé *Aulètes* (joueur de flute). Il fut obligé d'acheter le consentement des Romains, qui avaient fini par s'arroger sur l'Égypte un pouvoir absolu. Pour payer les sommes qu'il avait promises, il écrasa d'impôts ses sujets qui le bannirent. Mais les Romains le rétablirent, à condition qu'il ferait des sacrifices plus énormes encore.

6. CHUTE DES LAGIDES. — *Ptolémée Aulètes* laissa deux fils, *Ptolémée Dionysios* et *Ptolémée Néotéros*; et deux filles, la fameuse *Cléopâtre* et *Arsinoé*. *Cléopâtre* régna d'abord avec *Dyonisios* (*Ptolémée XII*); puis, des discussions s'étant élevées

entre le frère et la sœur, César voulut se faire juge du différend, et, séduit par les charmes de Cléopâtre, il consentit à ce que Dionysios fut remplacé par *Néotéros* (*Ptolémée XIII*), qui n'était encore qu'un enfant. Dionysios excita un soulèvement dans Alexandrie ; mais il fut vaincu et se noya dans le Nil, et peu après Cléopâtre empoisonna Ptolémée XIII. Après la mort de César, Cléopâtre inspira à Antoine une passion qui fut la principale cause de la ruine de ce triumvir. Lorsque Antoine eut succombé, cette orgueilleuse reine, pour ne pas servir d'ornement au char triomphal du vainqueur, se donna la mort en se faisant, dit-on, piquer par un aspic. L'Égypte fut aussitôt réduite en province romaine (30 ans avant J.-C.).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel nom a-t-on donné à la dynastie qui régna sur l'Égypte ? Quelles furent les destinées de cette dynastie ?

2. A quelle époque la possession de l'Égypte fut-elle assurée à Ptolémée Ier ? En quoi son règne fut-il remarquable ?

3. Qui lui succéda ? Que se passa-t-il de mémorable sous le règne de Ptolémée II ?

4. D'où vient à Ptolémée III le surnom d'Evergète ? Quels

rapports eut-il avec la Grèce ?

5. A quelle époque commença la décadence des Lagides ? Quel est en général le caractère de ces derniers princes ?

6. Combien d'enfants laissa Ptolémée Aulètes ? Qui lui succéda ? A quelle occasion César intervint-il dans les affaires d'Égypte ? Qui succéda à Ptolémée XII ? Racontez la suite de l'histoire de Cléopâtre.

CHAPITRE VII.

**Histoire de la Syrie depuis la bataille d'Ipsus
Jusqu'à sa réduction en province romaine
(301-64)**

1. COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE SYRIE. — LES destinées de la Syrie furent presque les mêmes que celles de l'Égypte ; mais la dynastie des Séleucides produisit encore moins d'hommes remarquables que celles des Lagides. Tandis que le trône est occupé par des rois corrompus et avilis, la nation s'endort au sein de la mollesse et du vice, attendant le moment où elle sera subjuguée.

2. SÉLEUCUS NICATOR (312-281). — On fait remonter l'ère des Séleucides à l'année 312, époque où Séleucus se regarda comme le souverain des provinces orientales de l'empire d'Alexandre. Après que la bataille d'Ipsus eut assuré son trône, il fonda la ville d'Antioche dont il fit sa capitale et construisit les villes d'Apamée, de Laodicée et de Séleucie. Cette dernière fut peuplée aux dépens de Babylone, qui, depuis lors, ne fut plus qu'un désert. Séleucus gouverna avec gloire ; il fit régner l'abondance dans ses États et y établit une administration bien entendue. Inquiété par Démétrius Poliorcète, il parvint à s'emparer de sa personne et le laissa mourir en prison. Enfin il vainquit à Cyropédion le roi de Thrace Lysimaque, dont il réunit les États aux siens (282). Il prit alors le titre fastueux de *vainqueur des vainqueurs* ; il fut assassiné l'année suivante.

3. SUCCESSIONS DE SÉLEUCUS. I^{er} JUSQU'À ANTIO-

CHUS LE GRAND.—Séleucus I^{er} eut pour successeur son fils Antiochus, sous lequel commença la décadence de ce nouveau royaume. La Bithynie et plusieurs autres provinces se rendirent indépendantes, et les Egyptiens ravagèrent impunément la Syrie. Toutefois, Antiochus remporta sur les Gaulois une grande victoire à laquelle il dut son surnom de *Soter* (sauveur). Son successeur Antiochus II, que les Milésiens surnommèrent *Théos* (le Dieu), parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie, fut un prince sans talents et sans caractère, dont le règne ne présente que des intrigues de femmes ambitieuses ; il perdit une partie de son territoire par suite de la fondation du royaume des Parthes et de celui de Bactriane. Les deux rois qui viennent ensuite, Séleucus II et Séleucus III, furent surnommés, l'un *Callinicus* (victorieux), l'autre *Céramnus* (la foudre) ; mais ces brillants surnoms, dont ces princes tiraient vanité, ne peuvent être considérés que comme des titres ironiques.

4. ANTIÓCHUS LE GRAND (222-186).—Le surnom de *Grand*, par lequel on désigne Antiochus III, ne fut pas non plus mérité ; mais du moins le long règne de ce prince présente des événements qui lui donnent un tout autre intérêt qu'à ceux de ses prédécesseurs. Antiochus commença par réprimer les révoltes qui s'élevèrent dans les provinces orientales de son empire, puis il engagea avec le roi des Parthes une lutte qui se termina par un accommodement. Une expédition qu'il fit contre les Bactriens amena aussi la reconnaissance de ce nouveau royaume. Antiochus aspirait à la conquête de l'Égypte ; mais vaincu à Raphia par Pto-

lémée Philopator (216), il ne reprit ses projets que sous la minorité de Ptolémée Epiphane, et commença par enlever à l'Égypte la Cœlésyrie et la Palestine. Alors les Romains intervinrent comme protecteurs du jeune roi d'Égypte. Dans ces conjonctures, Annibal, exilé de Carthage, vint offrir ses services à Antiochus et lui proposa un plan qui eût mis Rome dans un grand danger; mais Antiochus, incapable de suivre un projet audacieux, ne fit qu'une guerre maladroite, qui se termina par une grande défaite auprès de Magnésie (190). Il fut alors forcé de conclure une paix humiliante qui était le préliminaire de l'asservissement de la Syrie. Antiochus fut assassiné trois ans après par ses sujets mécontents.

5. FIN DE L'HISTOIRE DES SÉLÉUCIDES.—A partir d'Antiochus le Grand, l'histoire des Séleucides ne présente plus que le triste spectacle de guerres civiles et d'assassinats. *Séleucus IV Philopator*, fils d'Antiochus le Grand, fut assassiné par son ministre Héliodore. Son fils, *Antiochus IV*, prit, en montant sur le trône, le surnom d'*Epiphane* (illustre); ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Epimane* (insensé) qui lui convenait mieux. Ce prince voulut dépouiller le roi d'Égypte Ptolémée Philométor; mais celui-ci se mit sous la protection de Rome, qui chargea aussitôt le consul Popilius Lénas de porter à Antiochus l'ordre de laisser en repos l'allié du peuple romain. Antiochus ayant voulu chercher des faux-fuyants, Popilius traça un cercle autour de lui avec sa baguette, et lui déclara que, s'il sortait de ce cercle avant d'avoir déclaré nettement s'il se soumettait ou non,

la guerre lui serait déclarée par ce seul fait. La réponse d'Antiochus fut celle d'un esclave qui tremble sous la verge du maître. Pour se venger de cette humiliation, il se mit à persécuter les Juifs, et s'efforça d'anéantir leur religion ; mais les Machabées lui résistèrent avec toute l'énergie de leur foi, et remportèrent de grands avantages sur ses généraux (164).

Sous *Antiochus V Eupator*, les Juifs poursuivirent leurs succès. La Syrie se trouva bientôt dans un tel état d'abaissement, que le successeur de ce prince, *Démétrius Soter*, sollicita l'appui des Juifs contre un usurpateur qui lui disputait la couronne. A partir de cette époque, des usurpations fréquentes achèvent de désorganiser l'empire des Séleucides. Enfin, l'an 85 avant J.-C., les Syriens se donnèrent à Tigrane, roi d'Arménie, et, en 64, Pompée, vainqueur de Tigrane, déclara la Syrie province romaine.

QUESTIONNAIRE.

- | | |
|--|---|
| <p>1. Quel spectacle présente en général l'histoire de Syrie depuis le démembrement de l'empire d'Alexandre ?</p> <p>2. A quelle époque remonte l'ère des Séleucides ? Que fit de remarquable Séleucus Nicator ?</p> <p>3. Quel fut le règne d'Antiochus Soter ? Que nous offre l'histoire des prédécesseurs d'Antiochus le Grand ?</p> <p>4. Quelles furent les princi-</p> | <p>pales guerres d'Antiochus le Grand ? A quelle occasion se trouva-t-il en lutte avec les Romains ? Quel auxiliaire eut il dans cette guerre ? Comment mourut-il ?</p> <p>5. Quelle conduite tint Antiochus Epiphane envers les Juifs ? Que remarque-t-on dans l'histoire de ses successeurs ? Comment finit l'empire des Séleucides ?</p> |
|--|---|

CHAPITRE VIII.

Des petits Etats sortis du démembrement de l'empire d'Alexandre.

1. ÉNUMÉRATION DE CES ÉTATS.—Les petits États sortis du démembrement de l'empire d'Alexandre furent l'empire des Parthes, le royaume de Pont, ceux de Pergame, de Bithynie, de Cappadoce, d'Arménie et de Bactriane. Nous allons parler rapidement de chacun d'eux.

2. PARTHES.—Les Parthes habitaient à l'est de la Médie. Bien que soumis à la monarchie persane, ils avaient conservé leur caractère national, leurs mœurs antiques et leur sauvage énergie. Ils passèrent avec le reste de l'empire persan sous le joug d'Alexandre, et, lors du partage de ses États, ils échurent à Séleucus. Mais, en 255, l'un des chefs, nommé Arsace, s'étant soulevé contre Antiochus Théos, rendit l'indépendance à ses compatriotes et fonda la monarchie des Parthes et la dynastie des Arsacides. Les rois de Syrie s'efforcèrent de soumettre cette nouvelle puissance, qui se formait à leurs dépens ; ce fut en vain ; les Parthes défendirent avec succès leur indépendance et firent sans cesse de nouvelles conquêtes. Ils ne furent pas moins heureux dans leur lutte avec les Romains. L'an 53 avant J.-C., ils défirent complètement l'armée de Crassus, et plus tard (23 av. J.-C.), ayant appris qu'Auguste était décidé à venger cette défaite, ils lui envoyèrent les étendards qu'ils avaient pris autrefois sur Crassus. Les Parthes continuèrent

rent leur rôle d'opposition contre Rome, jusqu'à l'an 226 de l'ère chrétienne. A cette époque, le Persan Artaxerxès, fils de Sassan, renversa la dynastie des Arsacides, et fonda le second empire des Perses, et la dynastie des Sassanides.

3. ROYAUME DE PONT.— Le royaume de Pont avait été fondé l'an 521, en faveur de d'Artabaze, fils de Darius I^{er} et frère de Xerxès. Il fut constamment tributaire de l'empire persan, et fut soumis par Alexandre. Après la mort de ce conquérant, les rois de Pont ne tardèrent pas à recouvrer leur indépendance. L'un de ces rois, Mithridate VI, s'allia aux Romains et reçut d'eux la grande Phrygie. Il eut pour fils le grand Mithridate, qui fut au contraire leur plus implacable ennemi. Sa lutte contre eux trouvera sa place dans l'histoire de cette nation. Contentons-nous de dire ici que, trahi par son fils Pharnace, il se donna la mort en 64. Ses Etats furent réduits en province romaine : seulement on érigea en faveur de son fils le royaume éphémère du Bosphore Cimmérien.

4. ROYAUME DE PERGAME ET DE BITHYNIE.— Le royaume de Pergame se forma en 283, aux dépens de l'empire des Séleucides. Il dut son principal éclat au goût éclairé de plusieurs de ses rois pour les lettres. Eumène II, ayant secondé les Romains dans leur lutte contre Antiochus, reçut en récompense les provinces de l'Asie Mineure enlevées par Rome au roi de Syrie. Quelque temps après (129), le royaume de Pergame fut réduit en province romaine, en vertu du testament d'Attale III.

La Bithynie, qui n'avait point été conquise par Alexandre, maintint aussi son indépendance contre

les successeurs de ce prince. Prusias II, l'un des rois de Bithynie, reçut à sa cour Annibal ; bientôt, effrayé par les menaces des Romains, il conçut le lâche projet de leur livrer ce grand capitaine ; mais celui-ci, averti de ce qui se tramait, se donna la mort (183). Plus tard, les rois de Bithynie s'unirent étroitement aux Romains, et l'un d'eux, Nicomède III, leur légua ses Etats (75).

3. CAPPADOCE, ARMÉNIE, BACTRIANE. — Ariarathe II, qui gouvernait la Cappadoce sous la suzeraineté de la Perse, se reconnut tributaire d'Alexandre. Quelque temps après la mort du conquérant, Ariarathe III se déclara indépendant. Son dernier successeur, Archélaüs, fut attiré à Rome par Tibère et assassiné par ordre de ce prince, l'an 17 de J.-C. La Cappadoce fut alors réduite en province romaine.

L'Arménie se sépara de l'empire des Séleucides en 189, sous le règne d'Antiochus le Grand, et elle forma deux royaumes, la grande et la petite Arménie. Celle-ci fut réduite en province romaine en 71, sous Vespasien. La grande Arménie joue un rôle de quelque importance sous Tigrane, gendre de Mithridate. Lucullus dépouilla ce prince de ses Etats, mais la grande Arménie n'appartint jamais entièrement aux Romains ; elle fut un éternel sujet de contestation entre eux et les Parthes.

La Bactriane se sépara de l'empire des Séleucides en 254, et fut pendant quelque temps une puissance importante ; mais, l'an 142 av. J.-C., elle fut réunie à l'empire des Parthes.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels furent les petits États qui sortirent du démembrement de l'empire d'Alexandre ?

2. Quand les Parthes recouvrèrent-ils leur indépendance ? Quelle lutte soutinrent-ils contre les Romains ? Par qui fut renversée leur monarchie ?

3. A quelle époque fut fondé le royaume de Pont ? Quel fut le plus grand de ses rois ? Quelle fut la fin de ce royaume ?

4. Quelle fut l'origine du

royaume de Pergame ? A quoi dut-il son principal éclat ? Quels furent ses rapports avec les Romains ? Racontez l'histoire du royaume de Bithynie. Quel fut le dernier de ses rois ?

5. Racontez l'histoire du royaume de Cappadoce. Comment finit ce royaume ? Combien y eut-il de royaumes d'Arménie ? Quelles furent leurs destinées ? Quelle fut l'origine du royaume de Bactriane ? Comment finit ce royaume ?

APPENDICE.

I.

Accord qui règne entre les résultats fournis par les sciences et les récits de la Genèse.

1. DE LA GENÈSE ET DE SON AUTEUR.—Pour tous les faits que nous avons rapportés au commencement de l'histoire sainte, nous n'avons qu'une seule autorité, celle de la Genèse, le premier des cinq livres écrits par Moïse. Mais, outre que Moïse est du nombre des écrivains que Dieu a inspirés et dont par conséquent le témoignage est irrécusable, nous ne devons pas oublier qu'il est antérieur de treize siècles au plus ancien des historiens profanes, Hérodote, et qu'à cause de la longue vie des premiers hommes, la tradition des grands événements qu'il rapporte a pu arriver, d'Adam jusqu'à lui, au moyen d'un bien petit nombre d'intermédiaires. Ajoutons que l'étude des traditions des peuples, celle de leurs langues, celle du globe terrestre lui-même, et plusieurs autres branches des connaissances humaines, à mesure qu'elles font de nouveaux progrès, apportent des témoignages de plus en plus positifs en faveur du récit de Moïse. C'est ce que nous allons constater.

2. DES SIX JOURS DE LA CRÉATION.—Moïse nous parle en général de transformations diverses que la terre a subies successivement pour arriver à sa configuration actuelle. Dans le premier instant, il nous la montre informe, nue et couverte par les eaux. Ce n'est qu'après six jours qu'elle est enrichie de plantes et peuplée d'animaux, comme nous le voyons aujourd'hui. Or, l'étude de l'intérieur de la terre, d'accord avec les traditions de tous les peuples, reconnaît en effet que notre globe fut primitivement à l'état de chaos, et qu'il a subi, dans la période primitive, d'effroyables bouleversements. Un autre fait, non moins essentiel à

observer, c'est l'usage universel de compter par semaine, et de regarder le septième jour comme le jour du Seigneur. Les philosophes et les poètes grecs, Hésiode, Homère, Callimaque, Platon, Solon, l'appellent tous un jour sacré.

3. DU BONHEUR DU PREMIER HOMME ET DE SA CHUTE. — Les traditions de tous les peuples célèbrent la félicité primitive de l'homme. Les chinois ont conservé le souvenir d'un paradis terrestre arrosé par quatre fleuves, et ils y placent un arbre mystérieux qui avait la propriété de conserver la vie. L'imagination des Indiens, si riche et si féconde, s'épuise à peindre cette contrée de délices ; enfin, ne retrouve-t-on pas clairement le bonheur primitif de l'homme dans l'âge d'or de la mythologie grecque et romaine ?

L'intervention du serpent dans la chute de l'homme se retrouve aussi dans un grand nombre de traditions. D'après la mythologie des Indiens, Vichnou, la seconde personne de leur trinité, s'incarne pour tuer le serpent. Le serpent tentateur est fréquemment représenté dans les hiéroglyphes de l'Amérique ; la femme au serpent est célèbre parmi les Mexicains, et ils montrent cette mère du genre humain sculptée sur des pierres, et peinte à leur façon.

La chute de l'homme a été également reconnue par les philosophes du paganisme. Cicéron définit l'homme *une âme en ruine*. Tous les poètes et tous les anciens théologiens disent que l'âme humaine a été ensevelie dans le corps comme dans un tombeau en punition de quelque péché. Enfin, chez la plupart des peuples, on voit les enfants nouveau-nés soumis à des rites expiatoires. Les romains les purifiaient avec de l'eau lustrale quelques jours après leur naissance. Dans l'Inde, lorsque les brahmes donnent un nom aux enfants, ils les plongent trois fois dans de l'eau de rivière. En Amérique, il y avait des peuples qui purifiaient leurs nouveau-nés en les passant par le feu et l'eau ; d'autres se contentaient de leur verser sur la tête une eau destinée à cet usage. Les Egyptiens, les Perses et les Grecs avaient tous pour les enfants des rites analogues ; c'est sans doute ce qui a fait dire à Voltaire : *La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les nations.*

4. DE LA PROMESSE DU RÉDEMPTEUR. — La foi en un Rédempteur se trouve aussi au fond de tous les cultes, où elle se manifeste par le sacrifice. Dans le commencement, on n'immolait que des animaux, selon l'ordre de Dieu ; mais la plupart des nations, se figurant que les sacrifices étaient agréables à la Divinité en

raison de la dignité des victimes, tombèrent dans la monstrueuse superstition des sacrifices humains. Ces abominations n'ont cessé qu'à mesure que le christianisme a dissipé les ténèbres qui couvraient la terre.

5. DU DÉLUGE.—Un des faits que les traditions établissent avec le plus d'éclat et de concert, c'est le déluge. Ainsi, les annales des Chinois nous montrent leur premier empereur, Fohi, occupé à faire écouler les eaux qui couvraient les collines et rendaient les plaines impraticables. Dans l'Inde, les brahmes prétendent que l'âge du monde actuel a commencé par un déluge, et que leur pieux roi Sathyavatra fut sauvé avec ses trois fils, Serma, Charma et Japeti, noms qui rappellent sans effort ceux des trois fils de Noé. Les habitants de l'Amérique, particulièrement les Mexicains, ont représenté le déluge par des peintures et l'ont écrit avec leurs hiéroglyphes. Le Chaldéen Bérose le place après une suite de dix rois, comme la Bible après dix patriarches. On sait enfin comment les Grecs et les Romains avaient symbolisé dans la fable de Deucalion ce grand événement, dont plusieurs contrées présentent encore des traces frappantes.

6. PREUVES DE LA NOUVEAUTÉ DES CONTINENTS.—Non-seulement la science a pu lire sur la surface du globe l'empreinte d'un déluge universel, mais elle a pu encore en fixer la date d'une manière approximative. On sait que les fleuves gagnent insensiblement sur la mer, à l'endroit de leur embouchure, par les dépôts successifs du limon qu'ils entraînent dans leurs cours. Ainsi, les dépôts du Nil sont si remarquables, que les villes de Rosette et de Damiette, bâties sur les bords de la mer, il y a moins de mille ans, en sont aujourd'hui à plus de huit kilomètres. Le delta du Rhône, c'est-à-dire l'espace de triangle compris entre les bras de ce fleuve et la mer, a augmenté de neuf milles depuis l'ère chrétienne. Le Pô gagne environ cinquante mètres par an, et la marche de ces empiétements des fleuves au *attérissements* n'est pas moins rapide dans d'autres contrées. D'après ces données, on a pu calculer approximativement l'époque où ces attérissements ont commencé, époque qui n'est autre que celle où, après la grande inondation, les fleuves commencèrent à couler dans leur lit. D'autres phénomènes ont également donné le moyen de calculer l'époque à laquelle remonte la forme actuelle des continents, et les résultats de toutes ces observations s'accordent avec la chronologie de la Bible.

7. PREUVES DE LA NOUVEAUTÉ DES NATIONS.—Quelques nations, il est vrai, ont eu l'orgueil de prétendre remonter à une antiquité bien autrement reculée que l'époque où la Bible fixe le déluge; tels sont surtout les Indiens, les Egyptiens, les Chinois. Mais si,

laissant de côté les fables ridicules de ces peuples, on examine leurs annales, les monuments de leur histoire, on trouvera que les Chinois n'ont rien de certain antérieurement à l'an 722 avant J.-C. Les souvenirs confus des Indiens ne remontent pas au-delà de 4,000 ans avant l'époque actuelle, et il n'y a de certitude dans leur histoire que depuis le Xe siècle de notre ère. Enfin, les contradictions que l'on trouve entre tous les anciens historiens qui ont parlé de l'Égypte prouvent que ce pays n'a pas plus d'histoire que l'Inde et la Chine; on n'y découvre quelque chose de positif que vers le VIII^e siècle avant J.-C. Quant aux Grecs, le plus ancien de leurs poètes, Homère, n'a fleuri qu'au IX^e ou Xe siècle avant J.-C.; celui qu'ils ont appelé le *père de l'histoire*, Hérodote, vivait 444 seulement avant J.-C. et était le contemporain de Malachie, le dernier des prophètes. Enfin, on ne trouve rien dans les traditions du genre humain qui autorise aucune nation à reculer son origine bien au-delà de 200 ans avant notre ère.

8. DES PREMIERS PAYS HABITÉS. — Les faits et les traditions s'accordent aussi avec la Bible pour indiquer l'Asie comme le berceau du genre humain. Tous les peuples de l'Europe se disent originaires de cette contrée, et il reste encore sur les bords de la mer Noire et dans la Tartarie des vestiges de leur ancienne habitation. Les Celtes, les Cimbres, les Slaves, les Germains, les Finnois y vivent encore par leur idiome. L'astronomie, la philosophie, toutes les sciences et toutes les traditions sont sorties de ces contrées pour se répandre sur le globe, et quand les Grecs voulaient puiser la sagesse à sa source, c'est vers l'Orient qu'ils dirigeaient leurs pas. D'ailleurs, quand on examine le centre de l'Asie, on remarque que son climat et son sol sont propres et aux animaux qui habitent les montagnes neigeuses, et à ceux qui ne vivent que dans les régions tempérées, et à ceux qui habitent les sables brûlants. Il est donc tout naturel que Dieu ait poussé la barque du salut dans des contrées où tous les êtres devaient trouver une nourriture abondante et un climat approprié à leurs besoins.

9. DE LA TOUR DE BABEL ET LA DISPERSION DES PEUPLES. — Le souvenir de la tour de Babel se retrouve évidemment dans la fable des Titans entassant montagnes sur montagnes; on le rencontre aussi dans les traditions des Américains et dans leurs hiéroglyphes. Enfin, on lit dans un ancien historien païen que la ville de Babylone fut bâtie avec les débris de cette tour par des géants que la colère de Dieu dispersa dans tous les pays.

On trouve également dans les traditions de plusieurs nations les noms des fils ou des petits fils de Noé qui en furent les fonda-

teurs. Les peuples de la Géorgie et de l'Arménie se disent les descendants de Thogorma, l'un des enfants de Japhet. Il est reconnu par tout le monde que Chus, fils de Cham, fut le père des Ethiopiens, qui portaient autrefois le nom de Chusai, et Mezraim, autre fils de Cham, celui des Egyptiens. Enfin, le nom de Japhet figure à la tête des traditions de la nation grecque sous le nom de Japhet.

10. UNITÉ DE LA RACE HUMAINE ET UNITÉ PRIMITIVE DU LANGAGE.— Quoique la science ne soit pas encore parvenue à expliquer complètement les causes qui ont amené dans l'espèce humaine toutes les variétés qu'on y remarque, du moins les différences étranges qu'on a reconnues entre des individus de la même espèce dans le règne végétal et dans le règne animal, ont permis de conclure que les variétés de l'espèce humaine ont très bien pu être produites par la différence des climats et des habitudes et par d'autres causes accidentelles. La philosophie nous permet de l'induire en nous montrant des peuples de différentes races parlant des langues de même famille. Ainsi les Lapons, qui ont les yeux bruns et les cheveux noirs, parlent la même langue que les Finnois, qui ont les yeux bleus et les cheveux rouges. Les Tartares et les Mongols parlent des langues que les philologues regardent comme des rameaux sortis de la même souche, et cependant les premiers appartiennent à la race blanche et les seconds à la race jaune ou olive.

II.

De l'Inde.

1. ORIGINE ET ANTIQUITÉ DES INDIENS.—Les traditions des Indiens attestent qu'ils sont venus des plaines de Sennaar, et qu'ils ont d'abord habité les montagnes situées à l'occident de l'Inde. Le système des castes, qui règne chez eux comme chez les Egyptiens, semble les rattacher à la famille de Cham ; mais le sanscrit, langue sacrée de l'Inde, appartient à la famille des langues japhétiques, comme le grec, le latin et l'allemand. D'un autre côté, certains caractères rattachent les Indiens à la race sémitique. En conséquence, l'opinion la plus généralement admise est que les Indiens appartiennent tout à la fois aux trois grandes branches de la famille humaine.

Tout se réunit pour prouver que la nation indienne remonte aux temps les plus voisins de la dispersion des hommes. Mais les

annales toutes fabuleuses de cette nation ne donnent aucun renseignement positif. L'Inde, plus encore que toutes les autres nations de l'antiquité, s'est enveloppée dans des exagérations qui voilent à jamais ses origines ; ses prêtres admettent plusieurs périodes, dont quelques-unes auraient duré des millions d'années. Le chaos de cette chronologie absurde ne se débrouille qu'à partir du XIe siècle de notre ère.

2. RELATIONS DE L'INDE AVEC LES AUTRES PEUPLES. — Nous ne connaissons l'Inde dans les temps anciens que par ce qu'en disent les étrangers. Dans le livre de Job, il est question de la richesse de cette contrée. Plus tard, nous voyons dans nos livres saints que Salomon, de concert avec les Phéniciens, envoyait des flottes dans le pays d'Ophir, que l'on prend généralement pour l'Inde. Nous avons vu que Sémiramis fut repoussée par les Indiens ; plus tard Sésostris, roi d'Egypte, porta ses armes dans l'Inde ; les rois de Perse en réunirent une partie à leur empire ; Alexandre conduisit ses armées victorieuses jusqu'au delà de l'Indus ; enfin Pythagore et plusieurs autres philosophes de la Grèce consultèrent les brahmes de l'Inde, et ne parlaient qu'avec admiration de leur science et de leur sagesse.

3. DE L'ÉTAT DE L'HISTOIRE DE L'INDE. — Malgré tous ces rapports de l'Inde avec les autres nations, l'histoire de cette contrée est longtemps restée un mystère. Ce n'est que dans les temps modernes, et surtout depuis quelques années, qu'un coin du voile a été levé ; encore est-ce plutôt sur les institutions, la religion, la littérature des Indiens que sur leur histoire proprement dite, qu'on est parvenu à répandre quelques lumières.

4. DES CASTES DE L'INDE. — L'un des traits les plus caractéristiques de la nation indienne, c'est sa division en castes profondément séparées. Ces castes sont au nombre de quatre : les *brahmines*, prêtres et savants ; les *xathryas*, guerriers et magistrats ; les *vaïscias*, marchands et laboureurs, et les *soudras*, artisans. Au-dessous de la dernière caste, se trouvent les *parias*, pour lesquels le reste des Indiens professé un mépris et une horreur dont rien ne saurait donner une idée. Il paraît que les castes inférieurs, et surtout les parias, sont les restes d'une population primitive, subjuguée par des conquérants qui ont formé les castes supérieures.

5. DE LA RELIGION DANS L'INDE. — On trouve dans les doctrines religieuses de l'Inde des traces évidentes de la trinité, de la chute de l'homme, de l'espérance d'un rédempteur, du mystère de l'incarnation, de l'immortalité de l'âme et de toutes les croyances

primitives, mais ces vérités sont perdues dans un chaos de fables extravagantes. Les personnes qui forment la trinité indienne sont Brahma, Vischnou et Shiva. Vischnou s'est incarné huit à neuf fois sous différentes formes. En combinant le dogme de la chute de l'homme avec celui de l'immortalité de l'âme, les Indiens sont tombés dans les absurdités de la métempsycose, c'est-à-dire de la transmigration des âmes et de leur passage dans les corps des animaux jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment purifiées. De là les soins minutieux des Indiens pour les animaux. La superstition des Indiens se manifeste surtout dans les incroyables austérités auxquelles se soumettent certains fakirs ou religieux du pays, et dans les cruels hommages que rend ce peuple aveugle à l'idole de Djagernat. Tous les ans, au mois de juin, cette idole est promenée sur un chariot, et une multitude de fanatiques se jettent au devant des roues pour se faire écraser ou mutiler.

L'Inde est partagée entre deux sectes, le brahmanisme et le bouddhisme. Il paraît que la première est de beaucoup la plus ancienne, et la seconde remonte à un certain Bouddha, qui vivait au VI^e siècle avant J.-C., et qui se fit passer pour une incarnation de Brahma. Le bouddhisme a été pendant quelques siècles dominant dans l'Inde ; mais, depuis environ le commencement de l'ère vulgaire, il a été détrôné par le brahmanisme.

6. DE LA CIVILISATION DE L'INDE.—La littérature de l'Inde est d'une extrême richesse ; elle possède surtout un grand nombre de poèmes, dont quelques-uns sont comptés parmi les livres sacrés. Les Indiens ont cultivé très-anciennement l'astronomie et plusieurs sciences. C'est d'eux que vient notre numération, que nous appelons arabe, parce que c'est par les Arabes qu'elles nous a été transmise. Dans les beaux-arts, et particulièrement dans l'architecture, ils n'ont point eu la pureté des Grecs, mais leurs édifices étonnent par leur caractère grandiose qui permet de les comparer aux constructions colossales de l'Égypte.

III

De la Chine.

1. RAPPORTS ENTRE L'INDE ET LA CHINE.—Les Indiens et les Chinois ont également cherché à exagérer leur antiquité : les uns et les autres, obstinément attachés à leurs idées et à leurs usages, repoussent avec un stupide dédain toute amélioration ; enfin, dans

la Chine comme dans l'Inde, la naissance détermine les emplois, la profession de chaque individu. Aussi les brahmes de l'Inde, d'accord en ceci avec les Chinois, prétendent-ils que ceux-ci ne sont que des Indous de la caste militaire, qui, après avoir longtemps erré, se fixèrent en Chine, et y fondèrent une multitude de principautés, lesquelles se réunirent plus tard en un vaste empire. Du reste, si d'un côté on trouve des rapports nombreux entre les deux nations, d'un autre on remarque entre elles cette différence frappante, que l'imagination domine chez les Indiens, et la raison chez les Chinois. Aussi les annales de la Chine sont-elles en général exemptes des rêveries mythologiques qui remplissent celles de l'Inde.

2. ANTIQUITÉ DES CHINOIS.—D'après un travail fait en 1767 par l'académie impériale et par tous les corps littéraires de Pékin, les temps historiques des annales chinoises ne remontaient pas au delà de 2637 ans ayant J. C. Cette chronologie peut s'accorder parfaitement avec celle des livres saints. Toutefois, il faut remarquer que, pour remonter jusqu'à une époque aussi reculée, les lettrés chinois ont été obligés de recourir à bien des suppositions qui ôtent toute autorité au travail que nous venous de citer. Ainsi, il s'en faut bien que les annales chinoises prouvent que le monde est plus ancien que ne le suppose Moïse, comme le prétendaient les philosophes incrédules du XVIIIe siècle à une époque où l'on n'avait sur la Chine que des données tout à fait inexactes.

3. RELATIONS DE LA CHINE AVEC LES AUTRES PEUPLES.—La Chine ne fut connue par les anciens que d'une manière bien vague ; les Grecs la désignaient sous le nom de Sérique, et ils savaient seulement que c'était de là que venaient, par l'Asie centrale, les étoffes de soie. Environ un siècle avant Jésus-Christ, les Chinois étendirent leurs conquêtes dans l'Inde et dans la Perse, et un siècle après Jésus-Christ, ils arrivèrent jusqu'à la mer Caspienne ; ils envoyèrent même une ambassade à l'empereur romain Marc Aurèle. Au moyen âge, l'Europe n'avait plus aucun souvenir de la Chine ; on ne commença à entendre parler de nouveau qu'au moment de l'arrivée des Tartares en Occident. Mais les connaissances positives sur cette contrée ne datent que de l'époque où les Portugais eurent découvert la route des Indes. Ce furent eux qui empruntèrent aux Indiens le nom de Chine pour désigner la contrée qui nous occupe et qui est appelée par ses habitants *l'Empire du milieu*.

4. DYNASTIES CHINOISES.—Les Chinois nous représentent leur premier empereur, Yao, occupé à faire écouler les eaux après une

grande inondation. Cet Yao est le Noé des Chinois. Ils lui donnent pour successeur Chun, un de ses ministres, qu'il avait désigné en mourant: Chun, à son tour, désigna Yu; mais ensuite le trône devint héréditaire, et la dynastie des descendants de Yu, appelée dynastie des *Hia*, régna de 2205 à 1766 avant Jésus-Christ. Cette dynastie fut remplacé successivement par celles des *Chang*, des *Tchéou*, des *Tsin* et des *Han*. Celle-ci occupa le trône depuis l'an 206 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 220 après. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, seize dynasties ont régné sur la Chine.

5. CONFUCIUS.—Le nom de confucius est sans contredit le plus célèbre des annales chinoises. C'était un philosophe contemporain de Malachie, le dernier des prophètes juifs. Il vécut de l'an 551 à l'an 479 avant Jésus-Christ. Il marcha sur les traces d'un autre philosophe chinois, Lao-Tzeu, qui avait vécu du temps de Daniel, et qui, ayant voyagé dans l'Asie occidentale, avait fait de larges emprunts aux doctrines des Juifs, alors captifs sur les bords de l'Euphrate. Confucius annonça la naissance d'un régénérateur du monde, et alla jusqu'à dire qu'une vierge serait la mère de ce *désiré des nations*. Il écrivit des livres de prières, des traités de morale, et rédigea les annales de la Chine. Malheureusement ces annales furent brûlées l'an 214 avant Jésus-Christ par un empereur qui persécuta cruellement les lettrés et leurs livres. L'ouvrage que nous avons aujourd'hui sous le titre de celui de Confucius fut, dit-on, écrit de mémoire par un lettré; ainsi son authenticité est loin d'être certaine.

6. RELIGION DES CHINOIS.—Les Chinois, comme tous les autres peuples, possédaient dans les commencements, sur Dieu et sur l'homme, les idées les plus pures: mais l'erreur ne tarda pas à corrompre ces traditions primitives. Les sages enseignements de Lao-Tzeu et de Confucius ne purent rétablir le règne de la vérité. Ils devinrent même, quoique bien à leur insu, l'occasion d'une erreur nouvelle, l'enthousiasme de leurs disciples étant allé jusqu'à leur élever des autels.

Le bouddhisme, qui aujourd'hui est répandu dans toute la Chine, y pénétra au premier siècle de notre ère d'une manière étrange. L'empereur Ming-Ti, qui régnait alors, sachant que Confucius avait dit, cinq cents ans auparavant, que, vers cette époque, le Saint des saints paraîtrait dans l'Occident pour réformer le monde, envoya une ambassade de ce côté pour s'informer de la venue du rédempteur. Déjà en effet le rédempteur était venu, et sa doctrine commençait à éclairer tout l'Occident; mais les Chi-

nois n'allèrent pas assez loin pour la découvrir. Ils trouvèrent dans l'Inde des hommes qui se disaient appelés à réhabiliter le genre humain ; les croyant sur parole, ils les amenèrent avec eux, et le bouddhisme fut ainsi introduit dans la Chine.

7. DES SCIENCES ET DES ARTS CHEZ LES CHINOIS. — La Chine, maintenant en arrière à cause de son immobilité, était autrefois l'une des premières nations du monde. Dès l'an 1000 avant Jésus-Christ, tous les arts de luxe y avaient fait d'incroyables progrès. La musique et la peinture remontent chez les Chinois à une antiquité prodigieuse. La soie, le vernis, la poudre, les armes à feu, l'aimant, étaient connus en Chine bien longtemps avant qu'on en eût la moindre idée en Europe. Quant à l'astronomie, on sait aujourd'hui qu'elle y était bien moins avancée qu'on ne l'a cru au siècle dernier.

TABLE SYNCHRONIQUE

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

ANNÉES
AVANT J.-C.

- 4963.—Création du monde.—Adam et Eve. Caïn et Abel.—Les dix patriarches.
- 3308.—Le déluge.—Noé.
- 2907.—La tour de Babel.—Dispersion des peuples.
- 2690.—Fondation de Babylone par Nemrod et de Ninive par Assur.
- 2296.—Vocation d'Abraham.
- 2266.—Naissance d'Isaac.
- 2164.—Fondation de Sicyone par Egialus.
- 2096.—Joseph vendu par ses frères.—Règne des Pharaons en Egypte.
- 1993.—Bélus réunit le royaume de Babylone à celui de Ninive.—Fondation de l'empire d'Assyrie.
- 1968.—Inachus règne le premier dans l'Argolide.—Conquête de Ninus, roi d'Assyrie.
- 1916.—Sémiramis, veuve de Ninus, fait la conquête de l'Ethiopie.—Fondation d'Argos.—Pelagus, roi d'Arcadie.
- 1874.—Décadence de l'empire d'Assyrie sous Ninyas, successeur de Sémiramis.—Premières colonies pélasgiques en Italie.
- 1725.—Servitude d'Egypte.—Naissance de Moïse.
- 1650.—Arrivée dans l'Attique de Cécrops avec une colonie d'Hyksos.—Fondation d'Athènes.
- 1645.—Les Hébreux sortent de l'Egypte ; passage de la mer Rouge ; la loi donnée sur le mont Sinaï.
- 1605.—Josué succède à Moïse ; les Israélites dans la terre promise.
- 1579.—Fondation du royaume de Lydie.

- 1572.—Danaüs, chassé d'Égypte par Sésostris, s'empare d'Argos.
- 1562.—Servitude des Israélites sous Chusan, roi de Mésopotamie.
- 1554.—Othoniel, premier juge, délivre les Israélites.—Cadmus conduit en Béotie une colouie d'Hyksos et de Phéniciens ; il fonde la Cadmée et y introduit l'art de l'écriture.
- 1541.—Deucalion, roi de Thessalie.
- 1520.—Craanaüs, roi d'Athènes.—Minos règne en Crète et y fonde la ville de Cydonie.
- 1519.—Institution de l'Aréopage.—Nouvelle servitude des Israélites sous Eglon, roi des Moabites.
- 1496.—Ils sont délivrés par Ahod.
- 1458.—Invasion dans la Grèce des Hellènes.
- 1416.—Troisième servitude des Israélites sous Jabin, roi d'Azor.
- 1396.—La courageuse Jabel délivre les Israélites en assassinant Sisara, général de Jabin.—Premiers établissements des Ioniens dans l'Asie Mineure.
- 1362.—Pélops s'empare de la Péninsule, qui plus tard prit le nom de Péloponèse.
- 1356.—Servitude des Israélites sous les Madianites.
- 1349.—Gédéon défait les Madianites. — Expédition des Argonautes.
- 1334.—Les Arcadiens fondent Palantium sur les rives du Tibre. — Agamemnon fonde les villes de Mycènes, de Tégée et de Pergame.
- 1330.—Hercule et ses exploits fameux.
- 1322.—Thésée réunit en un seul Etat les douze cantons habités par les Athéniens.
- 1317.—Siège de Thèbes.—Étœcle et Polynice.—Guerre des Epigones.
- 1270.—Prise de Troie.—Agamemnon, roi d'Argos.
- 1262.—Fondation des colonies helléniques en Italie.—Cinquième servitude des Israélites sous les Ammonites.

- 1213.—Jephthé, juge d'Israël, défait les Ammonites.
- 1212.—Sixième servitude des Israélites sous les Philistins.
- 1185.—Invasion des Héraclides dans le Péloponèse.—
Les Eoliens refoulés fondent des colonies dans
l'Asie Mineure.—Réduction des Ilotes en esclavage.
- 1153.—Samson défait les Philistins.
- 1132.—Codrus, dernier roi d'Athènes.—Etablissement de
l'Archontat.
- 1044.—Les Ioniens, chassés du Péloponèse, s'emparent
de plusieurs îles et fondent douze villes.—Les
Doriens s'emparent des îles de Rhodes et de Cos.
- 1080.—Le prophète Samuël, dernier juge d'Israël.—
Saül, premier roi.
- 1040.—David, second roi d'Israël.
- 1033.—Conquêtes de David.—Il soumet la Syrie et
l'Idumée et étend son royaume jusqu'à l'Euphrate.
- 1001.—Salomon succède à David.—Splendeur de la
Judée.
- 992.—Dédicace du temple de Jérusalem.
- 962.—Excès de Roboam, fils de Salomon.—Démembrement
de la monarchie juive.—Dix tribus choisissent
pour roi Jéroboam et forment le royaume
d'Israël, deux seulement conservent Roboam;
elles forment le royaume de Juda.
- 958.—Sesac, roi d'Egypte, saccage Jérusalem.
- 907.—Achab, le plus corrompu des rois d'Israël, épouse
Jézabel.
- 904.—Josaphat, roi de Juda, triomphe de ses ennemis et
s'allie aux rois d'Israël.
- 880.—Législation de Lycurgue.
- 876.—Joram, son fils, épouse Athalie, fille d'Achab,
roi d'Israël, qui fait massacrer tous les princes
pour conserver le trône.—Joas échappé au
massacre.—Rétablissement des jeux Olympiques.

- 860.—Fondation de Carthage.
- 776.—Ere des Olympiades.
- 760.—Les éphores, magistrats populaires, sont établis à Sparte.
- 759.—Mort de Sardanapale, dernier roi d'Assyrie.—Division de l'empire.
- 754.—Archontat décennal à Athènes.—Fondation de Rome.
- 752.—Téglath-Phalasar, roi de Ninive.—Fondation de Syracuse par les Corinthiens.
- 747.—Ere de Nabonassor, roi de Babylone.
- 744.—Première guerre de Messénie.
- 718.—Destruction du royaume d'Israël par Salmanazar, roi de Ninive.
- 713.—Sethos, prêtre de Vulcain, roi d'Egypte.
- 707.—Les Ninivites envahissent le royaume de Juda.—Ils sont repoussés par Ezéchias.
- 705.—Introduction de la lutte au jeux Olympiques.
- 684.—Archontat annuel à Athènes.—Seconde guerre de Messénie.
- 673.—Manassès, roi de Juda, captif des Ninivites.—Prise de Babylone par Asharaddon, roi d'Assyrie.
- 668.—Les douze rois d'Egypte.—Les Assyriens vainqueurs des Mèdes.—Fondation de Messine.
- 658.—Hélopherne tué par Judith au siège de Béthulie.
- 625.—Prise de Ninive par Nabopolassar, roi de Babylone.—Second empire d'Assyrie.—Rigueur de l'archonte Dracon.
- 614.—Expéditions maritimes sous le règne de Néchao, roi d'Egypte.—Puissance de Rome sous Tarquin l'Ancien.
- 612.—Cylon s'empare de la citadelle d'Athènes; ses compagnons sont égorgés.
- 606.—Expédition de Nabuchodonosor.—Captivité de Babylone.—Défaite des Egyptiens.

- 596.—Crétois Epiménide appelé à Athènes.
593.—Archontat de Solon.
587.—Destruction du temple de Jérusalem.
572.—Destruction de Tyr par Nabuchodonosor II, après
un siège de treize ans.
561.—Les Assyriens ravagent l'Égypte.—Pisistrate usurpe
l'autorité à Athènes.
548.—Cyrus défait les Assyriens et les Lydiens.
538.—Cyrus s'empare de Babylone.—Mort de Balthasar
536.—Fin de la Captivité de Babylone.—Cyrus réunit à
la Perse la Médie et l'Assyrie.
525.—Conquête de l'Égypte par Cambyse.—Pisistrate
transmet son pouvoir à ses deux fils.
522.—Mort de Cambyse.—Smerdis le mage s'empare du
pouvoir.—Massacre des mages.—Fondation du
royaume de Pont.
517.—Darius fait le siège de Babylone qui s'était ré-
voltée.
514.—Meurtre d'Hipparque à Athènes.
512.—Les Phocéens quittent l'Asie et foudent Marseille.
509.—Expédition de Darius contre les Scythes.
508.—Conquête de l'Inde par Darius.—Division de l'em-
pire des Perses en satrapies.
504.—Révolte de l'Ionie. Alliance des Ioniens avec les
Athéniens.
500.—Incendie de Sardes.
498.—Soumission des Ioniens.
496.—Première invasion de la Grèce.—Expédition de
Mardonius en Thrace.
494.—Expédition de Datis en Grèce.
490.—Bataille de Marathon gagnée par Miltiade.—Ré-
volte de l'Égypte.—Amyntas IV, roi de Macé-
doine.
485.—Xerxès, successeur de Darius, soumet l'Égypte.
Bannissement d'Aristide.—Administration de
Thémistocle.

- 481.—Seconde invasion de la Grèce. — Puissance de Sparte—Gélon, vainqueur des Carthaginois.
- 480.—Léonidas.—Combat des Thermopyles. — Bataille de Salaminie.
- 479.—Pausanias.—Batailles de Platée et de Mycale.— Fin des guerres médiques.
- 472.—Assassinat de Xerxès.—Artaxerxès Longue-Main lui succède.
- 460.—Insurrection de l'Égypte.
- 454.—Jérusalem rebâtie par Néhémias.
- 450.—Gouvernement de Périclès.—Puissance d'Athènes.
- 446.—Révolte de Mégabyze, gouverneur de Syrie.—Les Syracusains rétablissent le gouvernement républicain.
- 439.—Victoire remportée par les Athéniens sur les Perses.—Traité imposé par Cimon.
- 431.—Guerre des Carthaginois en Sicile. — Guerre du Péloponèse.—Peste d'Athènes.—Mort de Périclès (420).
- 422.—Traité de Nicias.
- 413.—Alcibiade. — Revers des Athéniens. — Puissance des Carthaginois en Afrique et en Sicile.
- 405.—Bataille d'Aigos-Potamos.
- 404.—Prise d'Athènes par Lysandre.
- 401.—Bataille de Cunaxa. Retraite de dix mille.
- 394.—Les Athéniens et les Perses se liguent contre Sparte.
- 387.—Traité d'Antalcidas.—Conquêtes de Sparte.
- 378.—Pelopidas délivre Thèbes des Spartiates.
- 374.—Les Égyptiens vainqueurs des Perses.
- 371.—Epaminondas défait à Leuctres l'armée de Sparte.
- 370.—Premières invasions d'Epaminondas dans le Péloponèse.
- 362.—Bataille de Mantinée.—Mort d'Epaminondas.
- 359.—Philippe II, roi de Macédoine.
- 355.—Guerre sacrée.—Le temple d'Ephèse brûlé par Erostrate (356).

- 352.—Philippe se rend maître de la Thessalie.
 359.—Expédition de Philippe dans le Péloponèse.
 348.—Rivalité de Démosthène et de Phocion.—Les Carthaginois vaincus par Timoléon de Syracuse.
 338.—Bataille de Chéronée.
 336.—Mort de Philippe.—Alexandre lui succède.—Darius Codoman, dernier roi de Perses.
 335.—Destruction de Thèbes par Alexandre.—Il est proclamé généralissime des Grecs.
 333.—Passage du Granique.—Bataille d'Issus.—Conquête de la Phénicie et de la Judée.
 332.—Conquête de l'Égypte.—Fondation d'Alexandrie.
 331.—Bataille d'Arbelles.—Conquête de l'empire des Perses.
 328.—Expédition d'Alexandre contre les Scythes et les Indiens.
 325.—Mort d'Alexandre.—Démembrement de son empire.
 322.—Guerre Lamiaque.—Mort de Démosthène.
 310.—Agathocle, roi de Syracuse, attaque les Carthaginois.
 307.—Tous les généraux d'Alexandre prennent le titre de roi.
 301.—Bataille d'Ipsus.—Ptolémée Soter gouverne l'Égypte, dynastie des Lagides; Séleucus Nicator, la Syrie, dynastie des Séleucides;—Lysimaque, l'Asie Mineure.—Révolution en Macédoine.
 298.—Lutte de Dénétrius Poliorcète et de Pyrrhus, roi d'Épire.
 288.—Expédition de Dénétrius en Asie.—Séleucus, Lysimaque et Ptolémée se liguent contre lui.
 285.—Abdication de Ptolémée Soter en faveur de son fils.—Conquête de la Macédoine par Lysimaque.
 283.—Formation du royaume de Pergame.
 282.—Ptolémée Philadelphe, roi de Judée.—Lysimaque vaincu par Séleucus à la bataille de Cypédion.
 —Fin du royaume de Thrace.

279. — Invasion des Gaulois en Macédoine.
 277. — Antigone Gonatas, roi de Macédoine.
 274. — Première relations de Rome avec l'Égypte. —
 Lutte de Pyrrhus contre Antigone.
 272. — Mort de Pyrrhus. — Puissance d'Antigone en Grèce.
 255. — Fondation de l'empire des Parthes. — Formation de
 la ligue achéenne (254).
 247. — Ptolémée Evergète, roi d'Égypte. — Séleucus Cal-
 liniens, roi de Syrie.
 242. — Expédition de Ptolémée en Syrie. — Il est déclaré
 protecteur de la ligue achéenne.
 241. — Guerre de Carthage contre les mercenaires.
 225. — Séleucus Céraunus, roi de Syrie. — Guerre entre
 Sparte et la ligue achéenne.
 222. — Antiochus le Grand, roi de Syrie. — Ptolémée Phi-
 lopator, roi d'Égypte. — Aratus, chef de la ligue
 achéenne, défait Cléomène. — Antigone s'empare
 de Sparte. — Ligue étolienne.
 220. — Guerre des deux ligues. — Philippe III, roi de Ma-
 cédoine.
 216. — Philopator persécute les Juifs. — Défaite d'Antio-
 chus à Raphia. — Première guerre de Philippe
 contre les Romains. Il fait alliance avec Annibal.
 210. — Philopémen, chef de la ligue achéenne.
 206. — Victoire de Mantinée remportée par Philopémen
 sur Machanidas, tyran de Sparte.
 201. — Seconde guerre de Philippe contre les Romains. —
 Les Romains, afin d'arrêter les progrès d'Antio-
 chus en Égypte, se déclarent protecteurs du jeune
 roi Ptolémée Epiphaue.
 197. — Défaite de Philippe à Cynocéphale.
 196. — Proclamation de la liberté de la Grèce par le con-
 sul Flaminius.
 193. — Annibal offre ses services à Antiochus contre Rome.
 190. — Victoire des Romains à Magnésie.

- 189.—L'Arménie se sépare de l'empire des Séleucides et forme deux royaumes, la grande et la petite Arménie.
- 186.—La Judée est soumise à la Syrie.
- 183.—Mort de Philopémen.
- 178.—Persée, roi de Macédoine.
- 175.—Alliance de Persée avec les Rhodiens et les Carthaginois.—Il déclare la guerre aux Romains.—Antiochus Epiphane, roi de Syrie.
- 170.—Les Juifs se révoltent contre Antiochus.—Prise de Jérusalem.
- 168.—Antiochus persécute les Juifs.—Persée vaincu à Pydna.
- 166.—Judas Machabée chef des Juifs, rend l'indépendance à sa nation.
- 161.—Jonathas son frère lui succède.
- 152.—Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois.
- 146.—Réduction de la Grèce en province romaine.
- 145.—Ptolémée Pyscen, roi d'Égypte, protège les lettres.
- 135.—Jean Hyrcan, chef des Juifs.
- 129.—Le royaume de Pergame est réduit en province romaine.
- 123.—Mithridate, roi de Pont.
- 117.—Troubles en Syrie.—Affaiblissement de l'empire des Séleucides.—Décadence du royaume des Lagides.
- 108.—Aristobule, roi de Judée.—Progrès de Mithridate dans l'Asie Mineure.
- 85.—La Syrie se donne à Tigrane, roi d'Arménie.
- 75.—Nicomède III lègue son royaume de Bithynie aux Romains.
- 71.—Hyrcan II, roi de Judée, remplacé par Aristobule II.—La petite Arménie est réduite en province romaine.

- 64.—Pompée déclare la Syrie province romaine.
40.—Hérode obtient des Romains, le titre de roi des Juifs.
30.—L'Égypte est réduite en province romaine.
17.—La Cappadoce devient province romaine.

TABLE ANALYTIQUE

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

A

- Abel*, 5.
Abraham, patriarche, 8.
Achab, roi d'Israël, 17.
Achæus, fils d'Hellen, 96.
Achaz, roi de Juda, 19.
Achéens, 96.
Adam, 4.
Æolus, fils d'Hellen, 96.
Agamemnon, roi d'Argos, 101, 104.
Agar, 8.
Agésilas, roi de Sparte, 208.
Aggée, prophète, 25.
Agis, Spartiate, 109.
Aigos, -Potamos (bataille de), 204.
Alcibiade, Athénien, 198.
Alexandre le Grand, 27, 233.
Alexandre 1er, roi de Macédoine, 221.
Aman, ministre d'Assuérus, 26.
Anasis, roi d'Égypte, 38.
Aménophis, roi d'Égypte, 34.
Amon, roi de Juda, 20.
Amphiçtyon, 98.
Amri, roi d'Israël, 17.
Amyntas 1er, roi de Macédoine, 222.
Ananias, Israélite, 23.
Antaïcidas, Lacédémonien, 175.
Antigone, général macédonien, 245.
Antigone Gonatas, roi de Macédoine, 250.
Antiochus, le Grand, 28, 260, 265.
Antiochus Epiphane, 29, 260.
Antiochus Soter, 264.
Antiochus Théos, 265.
Antipater, général macédonien, 242.
Aod, juge d'Israël, 12.
Après, roi d'Égypte 38.
Arabes, 49 et suiv.
Aratus, chef des Achéens, 249, 252.
Arbacès, fondateur du royaume de Médie, 58, 71.
Arbelles (bataille d'), 237.
Arcadiens, 123.
Archélaus 1er, roi de Macédoine, 222.
Archontes, magistrats d'Athènes, 127.
Aréopage, 134.
Argiens, 123.
Arginuses (bataille des), 204.
Argonautes, 100, 104.
Aristagora, chef ionien, 149.
Aristide, Athénien, 153, 157, 183.
Aristobule, roi de Judée, 30.
Aristodème, chef messénien, 121.
Aristogiton, Athénien, 143.
Aristomène, chef messénien, 122.
Aristote, philosophe, 233.
Arménie, (royaume d') 269.
Arsace, chef des Parthes, 267.
Artabase, roi de Pont, 268.
Artapherne, chef persan, 151.
Artaxercès, Longue-Main, 25, 167.
Artaxercès II, Mnémon, 170.

Assuérus, 26.

Astyage, roi de Médie, 74.

A-haïe, reine de Juda, 19.

Azarias, Israélite, 23.

B

Babel, (tour de), 7.

Bactrians, (royaume de), 269.

Bagoas, 178.

Balthazar ou *Labyrit*, roi d'Assyrie, 24, 66.

Bel ou *Bel s*, roi d'Assyrie, 56.

Ben-Hadad, roi de Syrie, 53.

Bias, Grec, 130.

Bithynie (royaume de), 268.

Brasidas, général spartiate, 197.

Busiris, roi d'Egypte, 33.

C

Cadmus, Phénicien, 95.

Caïn, 5.

Caïnan, prophète, 5.

Callicratidas, général spartiate, 204.

Cambyse, fils de Cyrus, 74, 82.

Cappadoce (royaume de), 269.

Cassandre, général macédonien, 244.

Cécrops, fondateur d'Athènes, 95.

Chabrias, Athénien, 214, 219.

Cham, 6.

Charilasus roi de Sparte, 111, 119.

Chilon, Grec, 130.

Chinaladan, roi d'Assyrie, 62.

Chéronée (bataille de), 229.

Cimon, Athénien, 169, 184.

Cléobule, Grec, 130.

Cléombrote, roi de Sparte, 215.

Cléomène, Spartiate, 251.

Cléon, Athénien, 196.

Cléopâtre, reine d'Egypte, 261.

Clisthène, Athénien, 143.

Codrus, roi d'Athènes, 127.

Conon, général athénien, 174.

Crésus, roi de Lydie, 77, 107.

Cunaxa (bataille de), 171.

Cyazare Ier, roi de Médie, 73.

Cyazare II, roi de Médie, 74, 77, 80.

Cylon, Athénien, 128.

Cyropédion, bataille de), 248.

Cyrus, roi de Perse, 24, 66, 75.

Cyrus le jeune, 170.

D

Darius, Egyptien, 95.

Daniël, prophète, 23, 64.

Darius Codoman, roi de Perse, 178, 237.

Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse, 25, 86, 148, 155.

Darius Nothus, roi de Perse, 170.

Datis, chef persan, 151.

David, roi des Hébreux, 13.

Débora, prophétesse, 12.

Déjocès, roi de Médie, 72.

Déluge, 6.

Démarate, 159.

Démétrius de Phalère, 244.

Démétrius Poliorcète, 245, 263.

Démosthène, général, 202.

Démosthène, orateur, 225.

Dercyllidas, général spartiate, 174.

Dicéus, 256.

Diogène, philosophe, 234.

Diomède, roi d'Argos, 104.

Dix-mille (retraite des), 172.

Doriens, 96, 105.

Dorus, fils d'Hellen, 96.

Dracon, législateur, 128.

E

Egypte, 31 et suiv., 258.

Eléazar, Juif, 29.

Evimérodac, roi d'Assyrie, 66.
Enoc, prophète, 5.
Eoliens, 96, 104.
Epaminondas, général thébain, 213, 217.
Ephores, magistrats de Sparte, 115.
Epigones, 101.
Epiménide, Crétois, 129.
Erostrate, 106.
Esau, fils d'Isaac, 9.
Eschine, orateur, 230.
Esdra, Juif, 25.
Esther, Juive, 26.
Étéocle, 100.
Eumène, général macédonien, 242.
Eupatrides, 127.
Eurybiade, Spartiate, 160.
Eurysthène, 108.
Evagoras, roi de Safaminé, 175.
Eve, 4.
Evimérodac, roi d'Assyrie, 23.
Ezéchias, roi de Juda, 19.
Ezéchiël, prophète, 22.

F

Flaminius, consul, 253.

G

Gédéon, juge d'Israël, 13.
Gélon, tyran de Syracuse, 200.
Goliath, géant philistin, 13.
Granique, (passage du), 235.
Grèce, 93.
Gylippe, général spartiate, 202.

H

Harmodius, Athénien, 143.
Hazael, roi de Syrie, 53.
Héber, 8.
Hébreux, 8.
Hélène, femmes de Ménélas, 101.
Hérodore, Syrien, 28.

Hellen, 96.
Hellènes, 96.
Hénoch, prophète, 5.
Hercule, héros grec, 99.
Hérode, roi de Judée, 30.
Hiéron Ier, tyran de Syracuse, 200.
Hipparque, fils de Pisistrate, 142.
Hippias, fils de Pisistrate, 142.
Holopherne, général assyrien, 20, 61.
Hyksos, ou Arabes pasteurs, 33.
Hyrcan, roi de Judée, 30.

I

Ilotes, 109, 185.
Inachus, chef des Pélasges, 95.
Ion, fils d'Hellen, 96.
Ioniens, 96, 105.
Isaac, fils d'Abraham, 9.
Isagoras, Athénien, 143.
Ibsoseth, fils de Saul, 14.
Ismaël, fils d'Abraham, 9, 50.
Israël, (royaume d'), 16.
Issus (bataille d') 16.
Isthmiques (jeux), 99.

J

Jacob, fils d'Isaac, 9.
Jaddus, grand prêtre, 27.
Japhet, 6.
Jared, prophète, 5.
Jason, héros grec, 100.
Jéchonias, roi de Juda, 22.
Jéhu, roi d'Israël, 17.
Jephté, juge d'Israël, 13.
Jérémie, prophète, 21.
Jéroboam Ier, roi d'Israël, 16.
Jéroboam II, roi d'Israël, 17.
Jézabel, femme d'Achab, 17.
Joachas, roi de Juda, 21.
Joachim, roi de Juda, 21.
Joas, roi de Juda, 19.
Joaida, grand prêtre, 19.
Jonathas Machabée, 29.

Jonathas, fils de Saül, 14.
Joram, roi de Juda, 19.
Josaphat, roi de Juda, 18.
Joseph, fils de Jacob, 9.
Josias, roi de Juda, 21.
Josué, juge d'Israël, 12.
Josué, grand prêtre, 25.
Juda, royaume de, 18.
Judas Machabée, 29.
Judith, Juive, 20, 61.
Juges, (les), 12.

L

Laborosorarchod, roi de Baby-
 lone, 66.
Lamachus, 201.
Lamech, prophète, 5.
Lamisque (guerre, 24 2)
Léonidas, roi de Sparte, 161.
Léotychide, Spartiate, 165.
Leuctres (bataille de), 216.
Lycurgue, législateur de Sparte,
 111.
Lydiens, 78.
Lysandre, Spartiate, 205, 207,
 209.
Lysimaque, général macédonien,
 246.

M

Macédon, 221.
Machabées (les), 29.
Machanidas, tyran de Sparte,
 253.
Malachie, prophète, 27.
Malakel, prophète, 5.
Manassès, roi de Juda, 20.
Mantinée, (bataille de), 218.
Marathon, (bataille de), 153.
Mardochee, Juif, 26.
Mardonius, chef persan, 151, 159.
Mathathias, père des Macha-
 bées, 29.
Mathusalem, 5.

Mèdes, 71 et suiv.
Mégalyse, général persan, 168
Mégacles, Athénien, 140.
Mé-nthus, roi de l'Attique, 126.
Ménélas, roi de Sparte, 101.
Mènes, roi d'Egypte, 32.
Messéniens, 119 et suiv.
Michol, fille de Saül, 14.
Miltiade, général athénien, 153,
 155.
Minos, 111.
Misael, Israélite, 23.
Mithridate, roi de Pont, 268.
Méris, roi d'Egypte, 33.
Moïse, législateur des Hébreux,
 10.
Mycèle (bataille de), 164
Myson, Grec, 130.

N

Nabonassar, roi d'Assyrie, 63
Nabopolassar, roi d'Assyrie, 62.
N. buchodonosor, Ier, roi d'As-
 syrie, 20, 61.
Nabuchodonosor II, roi d'Assyrie,
 21, 23, 63.
Nécho, roi d'Egypte, 21, 37.
Nectanébus, roi d'Egypte, 38, 176.
Néhémias, Israélite, 25.
Néméens (jeux), 98.
Nemrod, fondateur de Baby-
 lone, 55.
Nériglissor, roi de Babylone, 66,
 77.
Nicias, Athénien, 195.
Ninus, fondateur de Ninive, 56,
 57.
Ninyas, roi d'Assyrie, 57.
Nitocris, reine d'Assyrie, 65.
Noé, patriarche, 6.

O

Ochozias, roi d'Israël, 17.
Ochus, roi de Perses, 177.

Ozygès, roi de l'Attique, 125.
Olympiques (jeux), 98.
Olymthe (prise d'), 226.
Osymandias, roi d'Égypte, 34.
Othoniel, juge d'Israël, 12.

P

Pâris, Troyen, 101.
Parizatis, mère de Cyrus, 170.
Parthes (royaumes des), 267.
Pathizithès, chef des magés, 84.
Pausanias, roi de Sparte, 148 181.
Pélasges, 95.
Pélopidas, général thébain, 213.
Pélops, roi de Syphile, 96.
Péridicas, général macédonien, 244.
Pergame, (royaume de), 268.
Périclès, Athénien, 187.
Perses, 74 et suiv.
Persée, roi de Macédoine, 255.
Pharaon, nom des rois d'Égypte 9.
Pharnabaze, satrape, 176, 203.
Phéniciens, 46 et suiv.
Philippe, roi de Macédoine, 223, 230.
Philippe III, roi de Macédoine, 252.
Philopémen, chef des Achéens, 253.
Phocion, Athénien, 229, 243.
Phraorte, roi de Médie, 72.
Pisistrate, tyran d'Athènes, 132, 139.
Pittacus, Grec, 130.
Platée (bataille de), 164.
Polynice, fils d'Œdipe, 100.
Polysperchon, général macédonien, 243.
Pont (royaume de), 268.
Popilius, Romains, 262, 265.
Porus, roi indien, 239.
Priam, roi de Troie, 101.
Proclès, 108.

Protée, roi d'Égypte, 35.
Psamménit, roi d'Égypte, 31.
Psammis, roi d'Égypte, 37.
Psammitichus, roi d'Égypte, 37.
Ptolémée Soter, roi d'Égypte, 28, 248, 258.

— *Céramus*, 246.
 — *Philadelphie*, 259.
 — *Evergète*, 259.
 — *Épiphanes*, 260.
 — *Philopator*, 252, 260.
 — *Philométor*, 260.
 — *Physcon*, 260.
 — *Lathyre*, 261.
 — *Alexandre*, 261.
 — *Aulètes*, 261.
 — *Néotéros*, 262.
 — *Dyonisios*, 261.

Putiphar, 9.
Pyrrhus, roi d'Épire, 249.

R

Rébecca, femme d'Isaac, 9.
Roboam, roi de Juda, 15, 18.
Ramsès, 34.

S

Salamine, (bataille de), 163.
Salmanasar, roi d'Assyrie, 58, 60.
Salomon, roi des Hébreux, 14.
Samson, juge d'Israël, 13.
Samuel, juge d'Israël, 13.
Sara, 9.
Sardanapale, roi d'Assyrie, 58.
Sardanapale II, 59.
Sardes (incendie de), 149.
S.ül, roi des Hébreux, 15.
Scythes, 87, 238.
Sédécias, roi de Juda, 21.
Séleucus Ier, II et III, rois de Syrie, 28, 247, 259, 264.
Sem, patriarche, 6.
Sémiramis, reine d'Assyrie, 68.
Sennachérib, roi d'Assyrie, 36, 60.

Sésac, roi d'Égypte, 18, 35.
Sésostriis, roi d'Égypte, 34.
Seth, 5.
Séthos, roi d'Égypte, 36.
Simon Machabée, 29.
Smerdis, frère de Cambyse, 84.
Solon, législateur d'Athènes, 130.
Syriens, 52 et suiv., 263.

T

Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, 59.
Thalès, Grec, 130.
Thémistocle, Athénien, 153, 156, 180, 182.
Thermopyles (combat des), 161.
Thésée, héros grec, 99.
Thrasybule, tyran de Syracuse, 200, 208.
Tissapherne, satrape, 172.
Timothée, Athénien, 214, 219.

Tobie, 61.
Troie (guerre de), 101.
Tymbron, général spartiate, 173.
Tyrtée, chef spartiate, 122.

U

Uchoréus, roi d'Égypte, 34.

X

Xanthippe, Athénien, 165.
Xénophon, Athénien, 173.
Xerxès, roi de Perse, 159, 168.
Xuthus, fils d'Hellen, 96.

Z

Zacharie, roi d'Israël, 17.
Zopire, officier de Darius, 86.
Zoroastre, législateur, 90.
Zorobabel, chef des Juifs, 5.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTIONS PRELIMINAIRES.	Pages.
	1

PREMIERE PARTIE.

DES PEUPLES ETRANGERS A LA GRECE.

Ire SECTION.—*Histoire des Juifs.*

CHAPITRE I.	Récit de la Genèse.	4
—	II. De l'histoire des Hébreux depuis Abraham jusqu'au schisme des dix tribus.	8
—	III. Histoire du royaume d'Israël.	16
—	IV. Histoire du royaume de Juda.	18
—	V. Des Juifs depuis leur captivité jusqu'à leur retour à Jérusalem.	23
—	VI. Des Juifs depuis leur retour de la captivité jusqu'à la conquête de leur pays par les Romains	27

IIe SECTION.—*Histoire des Egyptiens, des Phéniciens, des Arabes et des Syriens.*

CHAPITRE I.	Histoire des Egyptiens.	31
—	II. De la religion, du gouvernement, des sciences, des arts et des lettres dans l'Egypte ancienne.	40
—	III. Des Phéniciens.	46
—	IV. Des Arabes	49
—	V. Des Syriens.	52

IIIe SECTION.—*Des Assyriens et des Babyloniens.*

CHAPITRE I	Histoire du premier empire assyrien.	55
—	II. Histoire de Ninive.	59
—	III. Histoire des Babyloniens.	63

- IV. De la religion, des mœurs, des arts
et de l'industrie des Assyriens. 67

IV^e SECTION. *Des Mèdes et des Perses avant leurs guerres avec les Grecs.*

- CHAPITRE I. Histoire des Mèdes avant Cyrus. 71
— II. Histoire de Cyrus. 74
— III. Règnes de Cambyse et de Smerdis. 82
— IV. Règne de Darius 1^{er} jusqu'à son
expédition contre les Grecs. 86
— V. De la religion, des mœurs et du gou-
vernement des Perses. 89

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA GRÈCE AVANT LES GUERRES MÉDIQUES.

I^{re} SECTION.—*Temps anti-historiques.*

- CHAPITRE I. Des premiers habitants de la Grèce. 93
— II. Temps héroïques 98
— III. Des colonies grecques 103

II^e SECTION.—*Depuis la première olympiade jusqu'aux guerres médiques.*

- CHAPITRE I. Histoire de Sparte avant Lycurgue. 108
— II. Histoire de Lycurgue. 111
— III. De la législation de Lycurgue. 114
— IV. Des guerres de Sparte depuis Ly-
curgue jusqu'aux guerres médi-
ques. 119
— V. Histoire d'Athènes avant Solon. 125
— VI. Histoire de Solon. 130
— VII. De la constitution et de la légis-
lation de Solon. 133
— VIII. Histoire d'Athènes, depuis Solon
jusqu'aux guerres médiques. 139

TROISIÈME PARTIE.

DU MONDE ANCIEN DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES
JUSQU'À LA CONQUÊTE ROMAINE.

Ire SECTION.—*Du monde ancien depuis les guerres médiques jusqu'à la domination macédonienne.*

CHAPITRE I.	Histoire de la Perse et de la Grèce pendant les guerres médiques Période ionique.	147
CHAPITRE II.	Première invasion de la Grèce. Mort de Darius.	150
—	III. Seconde invasion de la Grèce. Xerxès.	156
—	IV. De la Perse depuis le combat de Mycale jusqu'à l'avènement de Darius Codoman.	166
—	V. Histoire de la Grèce depuis la bataille de Mycale jusqu'à Périclès.	179
—	VI. Histoire de la Grèce depuis Périclès jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse.	186
—	VII. Histoire de la guerre du Péloponèse avant l'expédition de Sicile. Première période.	193
—	VIII. Seconde période de la guerre du Péloponèse. Alcibiade. Expédition de Sicile.	198
—	IX. Depuis la guerre du Péloponèse jusqu'à la lutte de Sparte et de Thèbes. Suprématie de Sparte.	206
—	X. Rivalité de Thèbes et de Sparte. Pélopidas et Epaminondas.	212

IIe SECTION.—*Du monde ancien depuis la domination macédo-
nienne jusqu'à la conquête romaine.*

CHAPITRE I.	De la Macédoine avant l'avé- nement de Philippe	221
—	II. Règne de Philippe.	223
—	III. Règne d'Alexandre.	231
—	IV. Histoire de l'empire d'Alexandre et spécialement de la Grèce jusqu'à la bataille d'Ipsus.	241
—	V. De la Grèce et de la Macédoine depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à leur réduction en province ro- maine	246
CHAPITRE VI.	Histoire de l'Égypte depuis la ba- taille d'Ipsus jusqu'à sa réduction en province romaine.	258
—	VII. Histoire de la Syrie depuis la ba- taille d'Ipsus jusqu'à sa réduction en province romaine.	263
—	Des petits États sortis du démembre- ment de l'empire d'Alexandre	267

APPENDICE.

I.	Accord qui règne entre les résultats fournis par les sciences et le récit de la Genèse.	271
II.	De l'Inde.	275
III.	De la Chine.	287

